

Image(s) de l'armée et insertion des jeunes.

Les textes publiés par le Centre d'études en Sciences sociales de la Défense ne représentent pas l'opinion du Centre. Ils n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Centre d'études en sciences sociales de la Défense
24, rue de Presles
75015 PARIS
Tél : 01.53.69.69.88

**CENTRE D'ETUDES EN SCIENCES SOCIALES
DE LA DEFENSE**

IMAGE(S) DE L'ARMEE ET INSERTION DES JEUNES.

Emmanuelle LADA

Chantal NICOLE-DRANCOURT

Septembre 1998.

Nous tenons à remercier:

*Madame I. Jonas, sociologue, pour sa collaboration pendant
l'enquête de terrain,*

*Les équipes d'Enseignants, Proviseurs et Conseillers Professionnels
d'Education, La MIJEN, les Missions Locales qui nous ont
accueillies,*

Les personnels militaires qui nous ont reçues

Ainsi que ' les jeunes ' que nous avons rencontrés,

sans qui l'étude n'aurait pu se faire.

INTRODUCTION

Le Président de la République annonçait, le 22 février 1996 à l'Ecole Militaire, les orientations de la Loi de Programmation militaire 1997-2002 qui définissait le nouveau modèle des armées. Ces orientations faisaient état des mutations importantes devant affecter l'institution : passage vers l'armée professionnelle, fin du service militaire à caractère obligatoire, réduction des effectifs globaux, restructuration des industries d'armement...

L'organisation même de la structure des Armées comme la gestion des hommes étaient concernées par ces transformations.

Si l'Armée de Terre, l'Armée de l'Air, la Marine et la Gendarmerie ont été et sont encore différemment touchées par la réforme engagée, elles vont toutes quatre devoir résoudre un même problème au-delà de leur spécificité, à savoir le recrutement de personnel nouveau tout en répondant à deux objectifs énoncés par les Armées : recruter en quantité, mais aussi en "qualité"¹.

La question du personnel, de son renouvellement et de son recrutement, est très vite devenue une question cruciale et évoquée de

¹Voir par exemple à ce sujet un texte de D. CONORT, Directeur de la Fonction Militaire et du Personnel Civil de juin 1996 qui montre dans quels termes la question du recrutement d'engagés a pu être posée au sein des Armées : "il faudra attirer des jeunes certes en nombre suffisant mais aussi d'un niveau intellectuel et physique leur permettant d'exercer convenablement un métier dont la technicité et les exigences se sont fortement accrues ces dernières années." In Conort, D. *Ressources humaines, les défis de la professionnalisation*. s.l 1996. "Révolution dans l'armée de terre" de J-C Bertin, Directeur du personnel militaire de l'armée de terre, paru dans MARS en 1996 illustre également un aspect des débats. Un article de Terre-Information n°257, également de 1996, évoque, lui, une politique de recrutement des militaires du rang sous contrat fondé sur un nouveau parcours professionnel. Les médias ont aussi traité de la question. Voir par exemple des articles parus dans Le Monde, dont un article signé de J. Isnard, " *L'armée professionnalisée va devoir "embaucher" 12 000 aviateurs*" daté du 4 mai 1996.

façon récurrente comme telle ². Pour l'armée, une des grandes inconnues a été en effet de savoir si ce projet de professionnalisation de l'armée susciterait auprès des jeunes une demande d'engagement suffisamment importante pour satisfaire quantitativement et qualitativement ses besoins.

Heureusement semble-t-il, les premiers bilans sur le recrutement de jeunes dans le cadre de la "nouvelle armée" ont calmé les plus grandes inquiétudes : il y aurait en effet plus de candidats que de postes à pourvoir.

En dépit de ce constat rassurant, il nous semble toutefois nécessaire de rester vigilants sur cette question. La demande juvénile est en effet toujours susceptible de se tarir si les attentes envers un passage dans les armées s'avèrent trop rudement déçues.

Dans ce cadre, nous avons proposé de travailler sur un sujet qui, a priori peut sembler éloigné des préoccupations premières affichées par les Armées, à savoir : image(s) de l'Armée et insertion des jeunes.

Pourquoi ce thème nous a-t-il paru pertinent ?

Nous pensons en effet qu'une réflexion sur la capacité de l'armée à recruter des jeunes doit passer par un questionnement sur les représentations et notamment les représentations sur l'armée que "véhicule" cette population.

En effet, l'armée d'un côté et les jeunes de l'autre, sont porteurs de fortes symboliques autour desquelles se sont figés de nombreux stéréotypes. Une meilleure connaissance de ces stéréotypes est nécessaire à toute tentative de rapprochement entre les jeunes et l'Armée.

Par ailleurs, les représentations prennent aujourd'hui une importance conséquente dans les choix de stratégie, d'action et de justification des actes chez les jeunes. Il est donc nécessaire d'en chercher le contenu et d'en interroger le(s) processus de construction afin d'avancer dans une réflexion sur des pratiques et chercher à agir, si besoin est, en amont

² Ce souci de recherche de main-d'oeuvre pour répondre à des objectifs fixés par la loi de programmation s'est notamment traduit à travers des campagnes de publicité-information s'appuyant sur différents supports médiatiques.

des comportements, comme le souhaite l'armée.

Pour ces raisons, travailler sur les représentations nous apparaît comme une "entrée" pertinente pour traiter la question du recrutement des jeunes dans l'armée de métiers.

Pour finir, peu de travaux se sont intéressés conjointement aux jeunes, à l'armée et à ce qui relève des représentations.

En effet, si chacun de ces thèmes constitue, en soi, un champ de recherche dynamique, ils sont toutefois très peu travaillés dans leur articulation. Et quand les recherches croisent en chemin la question des "images de l'armée et des métiers militaires chez les jeunes", elles en font rarement un objet de recherche à part entière. De plus, elles tiennent rarement compte de la dimension sexuée des pratiques sociales. La majeure partie de ces travaux concerne enfin des jeunes qui, d'une façon ou d'une autre (soit parce qu'ils ont fait leur service militaire, soit parce qu'ils étaient ou sont VSL, soit encore parce qu'ils sont engagés...), ont fréquenté l'institution militaire.

C'est sur ces trois points que nous avons essayé de nous démarquer.

Ainsi l'originalité de notre étude apparaîtra à travers la démarche que nous proposons et le public de notre enquête, des jeunes gens (filles et garçons) qui n'ont jamais eu à faire à l'armée dans la mesure où ils ne sont pas dans l'institution, n'habitent pas un site militaire et n'ont pas fait leur service militaire.

Comment avons nous procédé pour construire et conduire cette enquête ?

La recherche proposée cherchera à saisir des contenus représentationnels sur l'armée et ses métiers chez des jeunes à travers la lecture de leur parcours individuel et avancera quelques pistes de réflexion autour de la question de la construction de ces représentations.

Ces mécanismes de construction devraient, entre autres, permettre de mettre en évidence les principaux vecteurs d'information et de faire état de ce qui "passe" et de ce qui ne "passe pas" du côté des jeunes. Mais tout important qu'il soit, cet objectif d'enquête a été néanmoins compromis par le délai d'enquête qui fut très court et peu à même de permettre de rassembler les données suffisantes pour de tels résultats.

Notre investigation a cherché à prendre en compte, à la fois, les particularités des objets d'étude, leur dimension sociale, tout en s'intéressant aux contenus et aux processus. C'est dans l'articulation de plusieurs dimensions qu'il nous a semblé possible de saisir les images de l'armée et de ses métiers chez les jeunes dans cette étude qui ne pouvait se réduire aux seuls dires des jeunes.

Nous avons élargi notre investigation à des champs plus larges que ceux de l'armée : nous nous sommes intéressées au cadre de vie des jeunes, à leur parcours familial et individuel, aux espaces de socialisation... tout en se gardant d'avancer trop vite que le partage d'une même condition suffit à partager une même représentation. Ces champs se retrouvent dans les guides d'entretiens que nous avons construits

Il nous a paru nécessaire d'interroger des parcours pour comprendre les "choix" et les comportements des jeunes face à la question de l'emploi et de leur insertion dans la vie professionnelle. Histoire de vie, parcours scolaire et parcours d'emploi sont en effet autant d'éléments caractérisant l'engagement professionnel et la définition d'un projet professionnel.

Cette connaissance des parcours est également indispensable du point de vue de l'enquête dans la mesure où nous nous situons dans une perspective "constructiviste" : autrement dit, si nous pensons que les représentations concourent à structurer les comportements d'insertion, nous pensons inversement que l'expérience d'insertion influence et structure, au même titre que d'autres dimensions, les représentations.

D'une façon plus générale encore, nous avons posé l'hypothèse que les représentations des jeunes enquêtés sur l'armée illustrent les transformations que la jeunesse connaît depuis la fin des années 60. Que ces jeunes – surtout les jeunes filles – sont porteurs de la modernisation de l'armée car ils sont eux-mêmes porteurs de modernité, eux-mêmes portés par la modernité. En d'autres termes, les représentations des jeunes envers l'Armée changent parce que les jeunes ont changé..., ce que l'Armée doit de façon indispensable intégrer.

Quelques questions qui ont guidé notre réflexion.

D'une façon générale, nous avons réfléchi de la façon suivante : d'une part, les mécanismes que nous souhaitons saisir ne peuvent être compris si nous faisons abstraction de l'environnement du jeune (le terme d'environnement étant entendu au sens de milieu social, familial, amical, lieu(x) de vie etc.), et, d'autre part, les représentations de l'armée et du monde militaire renvoient à l'articulation de plusieurs dimensions (à l'origine sociale, au genre, à la place occupée dans l'institution scolaire, aux représentations du devenir, au symbolique etc...).

Quant aux questions portant plus particulièrement sur l'armée et ses métiers, nous nous sommes entre autres demandé :

- Y a-t-il une représentation globale du monde de l'armée ou y a-t-il, au contraire, une dissociation plus ou moins marquée entre les différentes armées, entre l'Armée et ses métiers ?
- Ces représentations varient-elles ou sont-elles, au contraire, constantes ?
- Sommes-nous devant une population homogène quant à la "production" de ses représentations ?
- Filles et garçons devant l'institution militaire : qu'en est-il ?
- Que veut dire pour des jeunes non militaires être engagé et avoir une vie militaire ?
- Quelle est la place accordée à cette institution dans leur(s) système(s) de référence ?

Deux cents jeunes, garçons et filles, ont été contactés pour cette étude. Au final, des entretiens semi-directifs individuels et collectifs d'une à deux heures ont été réalisés auprès d'une soixantaine de jeunes habitant soit la région parisienne soit une ville moyenne de Saône-et-Loire, Chalon-sur-Saône. Ces jeunes ont été contactés par le

biais de Missions locales, de l'Education Nationale ou par l'intermédiaire de permanences tenues par l'Armée en fin d'enquête, afin de vaincre une des difficultés du terrain : la "volatilité des jeunes". Nous avons construit notre échantillon, composé de garçons et filles de 16 à 22 ans, autour de l'opposition scolarisés/non scolarisés et porté plus particulièrement notre attention sur une population scolarisée issue de l'enseignement professionnel ou technique.

Ce rapport s'articulera autour de deux parties.

Après avoir présenté les jeunes de notre échantillon (chapitre 1), nous consacrerons un chapitre aux représentations du monde militaire (chapitre 2) avant d'évoquer les représentations de l'engagement (chapitre 3) et proposer des pistes de réflexion sur les mécanismes de construction des représentations sur l'armée (chapitre 4).

En guise de conclusion, nous proposerons une typologie des jeunes qui, demain, constitueront à notre sens le vivier de l'armée. Elle permettra de lancer un certain nombre de questions que l'armée devrait, nous semble-t-il, se poser dans une réflexion axée sur le recrutement.

Des annexes viendront compléter ce présent rapport ainsi qu'une bibliographie.

L'annexe 1 proposera au lecteur intéressé un point détaillé sur la construction de la recherche et la technique d'enquête utilisée.

L'annexe 2 portera sur les jeunes et la jeunesse : qu'est-ce que la jeunesse et comment peut-on être jeune ?

CHAPITRE 1 : UNE JEUNESSE MOINS EN DIFFICULTE QUE DIFFICILE.

Nous avons rencontré des jeunes de milieux populaires habitant la Région Parisienne ou la Saône-et-Loire. Ces filles et ces garçons avaient entre 16 et 22 ans et avaient, au maximum, le baccalauréat. Certains étaient scolarisés au moment des entretiens, d'autres ne l'étaient plus.³

Mais derrière ces catégories d'âge et de situations d'emploi, se cache une pluralité de situations.

1- Des jeunes à la croisée des chemins : des jeunes scolarisés et non scolarisés.

Les jeunes scolarisés de notre échantillon connaissent des situations différentes quant aux filières d'enseignement suivies, aux diplômes préparés et aux niveaux de diplôme.

Ainsi, nous avons des jeunes fréquentant un lycée professionnel (en

³ Ce sont des jeunes dont le niveau de formation est dit de niveau V bis, V et IV.

- M. Mansuy (1996) rappelle 'la définition de ces différents niveaux selon la nomenclature de la Commission Statistique Nationale de la Formation Professionnelle et de la Promotion Sociale, CSNFPPS :
- Niveau V bis : niveau de formation correspondant selon la nomenclature CSNFPPS à des sorties de classe de troisième (collèges) et des classes du second cycle court (lycées professionnels, ...) avant l'année de terminale.
- Niveau V : niveau de formation correspondant selon cette même nomenclature à des sorties de l'année terminale des cycles courts professionnels (lycées professionnels et CFA, Centres de Formation d'Apprentis, et à des abandons de scolarité du second cycle long (lycées) avant la classe de terminale.'

LP) où ils préparent des CAP/ BEP et d'autres fréquentant des lycées technologiques où ils préparent des bac pro, des BTS ; l'un d'entre eux est en classe préparatoire.

Cette première description souligne une spécificité des situations scolaires : la plupart des jeunes que nous avons rencontrés sont dans des filières technologiques et professionnelles. Fréquenter ces espaces scolaires n'est pas neutre dans la mesure où, en France, ces types de filières sont peu valorisés⁴. Ils sont en effet principalement constitués d'élèves que l'on oriente là "faute de mieux", autrement dit dans une logique d'échec. Dès lors, ils font souvent figure, pour l'opinion publique, les jeunes et parfois les professeurs eux-mêmes, de filières de relégation.

Cela dit, comme nous l'avons souligné, certains d'entre eux fréquentent un lycée professionnel et d'autres un lycée technologique, ce dernier étant considéré comme la filière d'élite de l'enseignement professionnel. Il s'agira de voir comment toutes ces subtilités de "hiérarchie" vont jouer sur les représentations des jeunes, dans la manière de se dire et dire son parcours.

Des hiérarchies subtiles entre les filières d'enseignement.

Une distinction peut en effet être faite entre les jeunes qui préparent des diplômes "à finalité professionnelle" dans des filières dévalorisées, dans des filières plus valorisées et des jeunes qui suivent des filières générales (où un enseignement plus valorisé est dispensé mais que n'épargne pas cette distinction. d'"images")

Cela dit, dans le cadre de la lutte pour la revalorisation de l'enseignement professionnel, le système éducatif a mis en œuvre une ouverture des cursus professionnels vers

⁴ sur les hiérarchies subtiles dans le système d'enseignement français, voir par exemple BOURDIEU, P, CHAMPAGNE, P. Les exclus de l'intérieur. *Actes de la recherche en sciences sociales*, mars 1992, n°91-92.

l'enseignement supérieur. Jusqu'à la fin des années 60 fréquenter l'enseignement professionnel signifiait "études courtes", de niveau collège (CAP) et renvoyait à une entrée rapide dans la vie active. Dans le cadre de la revalorisation, les CAP ont été timidement "ouverts" vers les lycées (avec le BEP), et les filières technologiques vers le supérieur (DUT). C'est à la fin des années 80 que cette ouverture s'exprime clairement avec la création très symbolique du Bac Pro (qui hisse la filière professionnelle au niveau de la filière générale en permettant un cursus professionnel aussi long que le cursus général : collège (CAP, BEP), lycée (Bac Pro/Bac général), universités (DUT, MST, MIAGE, DESS.../ DEUG, maîtrise, DEA..). Dès lors, le sentiment de fréquenter un établissement professionnel dit "d'élite" (comme l'un de nos lycées qui pratique une sélection à l'entrée) fait son chemin dans la tête des jeunes et introduit des différences dans la manière de dire son parcours scolaire.

Nous devons donc tenir compte de la diversité et de l'hétérogénéité de la population "jeunes" fréquentant ces établissements. C'est cette diversité que relève un groupe d'étudiants de C. Baudelot dont les résultats d'enquête déconstruisent cette représentation d'un public des Lycées Professionnels homogène. Il est d'ailleurs désormais acquis que le monde de l'école est un univers très diversifié et qu'il est insuffisant de parler des "lycéens" comme un tout homogène.

En fait, la situation se complique dans la mesure où l'opposition enseignement professionnel "de relégation" et enseignement professionnel "d'élite" regroupe, de plus, dans notre enquête une opposition de genre : le lycée professionnel était spécialisé dans le "tertiaire/sanitaire et social" et principalement fréquenté par des filles ; le lycée

technique était spécialisé en "Techniques des Systèmes Automatisés" et regroupait majoritairement des garçons. Quant au lycée automobile, la classe que nous avons visitée était composée à 100 % de garçons.

La non mixité du système éducatif ou la sexuation du système éducatif et des filières d'enseignement.

La non mixité est fortement corrélée à ce qui se passe au moment de l'orientation. En effet, une tendance forte veut que l'on envoie les filles dans des filières féminisées et les garçons dans des filières masculinisées :

Relance (R) : et les autres élèves de la classe, ils ont aussi été orientés vers des BEP ?

Ben ça dépend. Y'en a la moitié qui est partie vers le général et puis les autres comme moi. Les filles, c'était le secrétariat ou la compta. Y'en a aussi qui sont parties en vente. Les garçons, ben ça dépendait. C'était le bâtiment, la compta, la mécanique....Y'avait un peu de tout, quoi.
(Coralie)

Ce phénomène d'orientation sexuée est loin d'être un phénomène marginal. Si l'on regarde les flux de l'Education Nationale, il est possible d'observer la féminisation de certaines filières, phénomène qui se retrouve d'ailleurs si l'on observe la répartition par secteur des hommes et des femmes actifs.

Les jeunes filles sont encore majoritairement absentes des formations techniques et scientifiques, alors qu'elles investissent l'institution scolaire et y réussissent, qu'il y a un besoin croissant de formations techniques spécialisées et que le discours de l'Education Nationale pousse dans le sens d'une présence des filles plus importante dans ces filières. Interrogeant ce paradoxe, G. Doniol-Shaw et A. Lerolle (1993) mettent en avant ce qui se passe au moment de l'orientation et de la sélection ainsi que les contenus de

la formation. Les auteurs relèvent notamment des critères sexués de sélection.

Le fait que certaines filles que nous avons interrogées aient, globalement, des niveaux de diplômes légèrement inférieurs à ceux des garçons est lié au fait qu'elles ne fréquentent pas les mêmes établissements scolaires que les garçons. Et nos prises de contact pour rencontrer des jeunes scolarisés nous ont conduites, rappelons-le, dans des établissements où la part des filles est faible.

Cela dit, cette situation n'est pas représentative de la situation de l'ensemble de la population féminine. Les filles se battent en effet depuis longtemps sur le terrain de l'École qu'elles ont toujours prisée dans le cadre de leur émancipation. Ainsi, il est prouvé depuis longtemps à présent que les filles investissent et réussissent mieux à l'école que les garçons. (Voir par exemple à ce sujet : C. Baudelot, J.P Terrail, 1996).

Une première surprise nous attendait cependant dès ce stade de réflexion sur l'orientation des jeunes.

En effet, nous avons constaté que quelques garçons scolarisés étaient encore dans le système scolaire en raison d'un refus de l'armée d'accepter leur candidature. Ces garçons avaient en effet postulé pour incorporer l'armée mais différentes raisons ont changé leur projet, leur décision d'engagement.

Ils l'ont :

- soit (quasi) annulé après l'avoir transformé. Ainsi certains, malgré un curriculum vitae qu'ils estimaient très bon, ont été handicapés par une déficience physique (vue, audition...) qui conduit à revisiter l'idée de leur engagement. C'est ensuite l'absence de suites données à un dossier par l'armée qui fait que l'on abandonne presque ce projet qui relève alors plus du rêve que du projet.
- soit différé. Après des échecs, des discussions avec des amis, des parents ou militaires rencontrés dans des manifestations diverses liées à l'orientation des élèves (salon, tables de documentation

etc.), ils ont décidé de remettre à plus tard leur demande d'engagement. Trois grandes raisons à cela en général qui peuvent se combiner : soit leur niveau était considéré comme trop faible par l'armée, soit ils souhaitaient assumer des fonctions de commandement et il leur fallait pour cela continuer leurs études, soit parce que leur projet avait évolué et qu'ils voulaient se spécialiser encore pour préparer une meilleure reconversion après une sortie éventuelle de l'armée.

Déjà enfant, j'étais intéressé par l'armée, mon père s'est engagé dans l'armée jeune, il est pas resté longtemps parce qu'il a eu des problèmes. Il y a déjà ça, ensuite au départ, je voulais l'armée de l'air mais j'ai perdu en acuité visuelle et donc j'ai pensé à l'armée de terre.

(garçon, entretien collectif)

Ben, moi, c'est parce que j'ai une passion, c'est les avions de chasse. Depuis tout petit, je devais peut-être avoir 12 ans, c'est un vieux virus, j'ai attrapé le virus et puis j'ai pas pu m'en séparer. J'ai été assez loin, j'ai fait mes études dans cette optique, mais bon, je vois que les portes se ferment, donc c'est pour ça que je suis rentré en section qualité, si je suis forcé de voir ailleurs. (garçon, entretien collectif)

Mais encore une fois, je voulais accéder à des postes intéressants, avoir des responsabilités et là, au niveau bac, j'ai passé des concours pour rentrer à l'école des sous-officiers de la Marine, on m'a refusé la marine parce que... c'est pas passé. Je connaissais des gens qui étaient dans la marine, j'avais un ami qui se présentait comme moi. Bon, à savoir si j'y aurais été.... Bon, je ne sais pas encore. L'année de ma deuxième terminale, j'ai passé les concours de l'école de Saint-Maixent, l'Armée de Terre que j'ai eus mais, en même temps, on me proposait une école d'ingénieurs et sur plusieurs témoignages de sous-officiers, je connais pas mal de gens, j'ai préféré mon école d'ingénieurs et, après, passer dans l'armée

avec un diplôme d'ingénieur et pouvoir faire des choses intéressantes. Le niveau bac, c'est un peu juste quand on sort de l'armée. (Richard)

On voit à travers cette première observation que des jeunes (des garçons pour l'instant) ont très tôt cette institution dans l'univers des représentations de leur devenir et ce qui peut, peut-être, surprendre, c'est que ce projet est plus prégnant chez ceux dont le rapport à l'École est le meilleur (meilleur en termes de filières, de résultats scolaires).

Nous avons rencontré également des jeunes non scolarisés.

Les raisons qui ont conduit ces jeunes à entrer dans la vie active sont diverses.

Il y a ceux qui, après le BEP, ont voulu poursuivre leurs études mais n'ont pas trouvé d'école pour suivre une formation en alternance. Il y a ceux qui voulaient faire un apprentissage et qui n'ont pas trouvé de "maître". D'autres encore voulaient gagner leur indépendance rapidement pour voir autre chose, et/ou par refus de l'école. D'autres encore ont estimé leur préparation suffisante et ont voulu quitter le monde de l'école pour celui du travail. D'autres enfin, plus rares, étaient en désaffection scolaire avant la rupture effective avec l'école (quelques garçons ont ainsi connu des renvois temporaires de leur établissement en raison de problèmes de discipline).

Des ruptures familiales ont souvent précipité ces ruptures avec l'école.

Alors, mon parcours scolaire, il a été très rapide, en fait. J'ai arrêté l'école en première année de BEP secrétariat. Ça a été un problème de distance, en fait. Mes parents ont divorcé, se sont séparés. Donc, maman a décidé un peu de prendre la fuite, donc j'étais à deux heures de route de mon collège, enfin de mon lycée. Il était strictement hors de question que j'en change parce que j'y étais bien. Donc j'ai terminé l'année scolaire et en septembre, je suis partie. (Clémentine)

Une fois l'Ecole quittée, l'aventure commence pour tous : chômage, petits boulots, stages, formation... avec ou sans l'appui de la mission locale.⁵

Cette mobilité qu'ils vont connaître n'en fait pas, en soi, des jeunes atypiques et en difficulté par rapport à l'ensemble de la population juvénile. La grande majorité des jeunes aujourd'hui connaît en effet une mobilité professionnelle lors du processus qui les conduit à l'entrée dans la vie active. Ce qui différencie les jeunes, ce sont les formes et la manière dont va se décliner cette mobilité (selon le sexe, le niveau, les filières de formation...)⁶.

2- Des jeunes d'origines différentes.

Les jeunes de notre échantillon sont tous français et sont tous nés en France. Au-delà de cette communauté de nationalité certains sont des jeunes Français d'origine étrangère et d'autres des jeunes Français dits de souche.

Mais cette première distinction ne suffit pas pour rendre compte de la diversité des histoires des jeunes et pour comprendre la manière dont les jeunes évoquent notamment les questions qui renvoient à l'idée de Nation, Patrie...comme cela est apparu dans les entretiens. C'est pour cela que nous nous référons aux parcours migratoires.

Dans notre échantillon, il y a tout d'abord des jeunes qui n'ont connu aucun parcours migratoire familial. La famille peut éventuellement s'inscrire dans une mobilité inter-régionale mais aucun ascendant, de sources connues par le jeune, ne provient d'un autre pays ou a émigré. Certains ont leur famille originaire des DOM-TOM.

Nous avons ensuite des jeunes dont la famille a franchi des frontières

⁵Nous faisons ici référence aux Missions Locales mais il existe d'autres structures d'aide, d'orientation et d'accueil pour les jeunes : PAIO, associations, ANPE, Clubs de Prévention...Sur l'émergence de nouveaux intermédiaires de l'insertion voir par exemple BARON, C, BUREAU, M-C et alii. *Les intermédiaires de l'insertion*. Paris: La Documentation Française, Dossiers du CEE, n°1, 1994.

⁶Nous renvoyons ici le lecteur à l'annexe 1 et à la bibliographie sélective où apparaissent les références d'ouvrages traitant de cette question..

(il s'agit alors des parents ou des grands-parents. Parfois il s'agit des lignées paternelles ou maternelles ou des deux). Dans ce cadre, nous avons regroupé trois mouvements principaux :

- .- de zones extra-européennes vers l'Europe. Ce sont par exemple des migrations de pays du Maghreb, de l'Amérique Latine (Argentine), du Vietnam ou encore de Madagascar vers la France.
- .- de zones européennes vers des zones extra-européennes. Une jeune fille a ainsi une cousine qui a émigré en Israël avec une partie de sa famille.
- .- des migrations intra-européennes : de l'Italie vers la France, de la Pologne vers la France.

Ces migrations ont eu lieu à des moments différents dans le temps et ne correspondent pas toujours aux moments d'immigration "historiques". Ainsi, par exemple, pour les jeunes ayant un ascendant de nationalité italienne : pour certains, ce sont les grands-parents qui sont venus en France après la seconde guerre mondiale. Pour d'autres, ce sont les parents qui ont migré, arrivant par exemple à la fin des années 70⁷. Le parcours migratoire de ces derniers s'inscrit alors dans le même temps que des migrations en provenance de pays du Maghreb, voire leur est postérieur.

Cette référence au parcours migratoire prend son sens lorsque l'on s'intéresse à ce qui pourrait être nommé le "sentiment patriotique" chez les filles et les garçons.

C'est en effet une dimension autre que être-français-de-souche ou ne-pas-l'être qui donne des éléments de lecture intéressants autour de l'idée de Nation, de Pays dans cette enquête... C'est parce que des jeunes ont et savent leur histoire familiale inscrite dans un parcours migratoire lui-même marqué par la réalité de la guerre qu'ils abordent plus que les autres ces différentes dimensions dans les entretiens.

⁷ Pour une approche de l'immigration italienne, voir par exemple : Rieucou, G. *Emigrants et salariés. Deux catégories nouvelles en Italie et en Espagne. 1861-1975*. Dossier CEE n°12, 1997, 114p.

3- Des jeunes face à la galère ?

Le terme de "galère" reprend un mot détourné par les jeunes et qui signifie : la vie difficile autour de la précarité d'emploi de la jeunesse urbaine populaire. Dans un ouvrage célèbre, F. Dubet (1987) observe des jeunes dits en difficulté et interprète leur mode de vie. Pour lui, "la galère" s'articule autour de trois dimensions : la désorganisation, la rage, l'exclusion.

Le terme de " galère", tel que nous l'avons entendu chez les jeunes que nous avons rencontrés, renvoie à une dimension sensiblement différente. Elle recouvre un éventail très large de sens, d'attitudes et la galère ne renvoie pas aux mêmes réalités, que l'on soit un homme ou une femme. Autrement dit, si galère il y a pour tous, il y a aussi pour chacun *sa* galère.

La galère, galère de job, galère d'emploi, galère d'appartement... est assez présente dans le discours des jeunes interrogés.

Pour les scolaires, si elle ne renvoie pas directement à une expérience sensible, elle est imaginée et très présente dans les entretiens. L'expérience d'un proche peut en être à l'origine. A nouveau alors, des logiques de pensée pour échapper à la galère se mettent en place, au nombre desquelles se retrouve l'idée d'aller à l'armée.

- Fabien (F) : *Avec mes copains, on en a discuté pas mal, quoi. On en discutait assez souvent.*

R : Vous vous racontiez quoi ?

F : *ben on parlait du futur, de ce qu'on allait faire plus tard. Ca revenait souvent quoi. On disait quand on était plus jeunes : "si on trouve rien, ça sera l'armée".*

R : vous aviez quel âge ?

F : *on avait 10 ans (rires)*

R : (rires) Vous parliez déjà de ça, du futur, à 10 ans ?

F : *oui.*

R : vous étiez quand même bien négatifs à 10 ans pour dire : "si on ne trouve rien..." ?

F : *Ouais, mais disons que le quartier où on est... Il y a*

quand même beaucoup de chômeurs. (Fabien)

La galère constitue par ailleurs la réelle expérience de ceux qui cherchent un emploi.

Dans ce moment, quand le sentiment de galère est trop important, l'Armée peut apparaître comme un échappatoire. L'Armée apparaît là aussi comme un possible : pourquoi pas l'armée ?

4- Jeunesses de 'banlieues' contre jeunesses de centre ville?

La jeunesse difficile est souvent associée dans l'opinion publique à la jeunesse 'des banlieues' et des cités de quartiers des grandes périphéries urbaines. Les jeunes des centres villes et des villes moyennes seraient-ils donc si différents de ces jeunes urbains des périphéries issus, pour certains, de lieux et milieux stigmatisés ?

Qu'est-ce que " la banlieue " ?

Comment définir et percevoir la banlieue ou plus exactement les banlieues ?

Différents sens et définitions s'attachent à ce terme.

Pour les géographes, elle est un espace de césure entre la "grande " ville et la campagne. Elle peut alors être plurielle dans la mesure où elle renvoie à différents espaces aux situations démographiques, d'habitat... diverses.

La banlieue peut aussi renvoyer à ces espaces dont la spécificité pourrait se rattacher aux dimensions soulevées par F. Dubet et D. Lapeyronnie (1992) qui, en référence à des critères socio-démographiques, ont tenté de saisir objectivement la spécificité de certaines banlieues ou certains ilots-cité.

Ces espaces qui, implicitement, font référence à " ces quartiers-là " dans les lieux communs, peuvent aussi être

appréhendés à travers des logiques lourdes et structurantes comme, par exemple, les modes de développement économiques comme ils ont pu se développer en Europe (M. Oberti, 1996)

La banlieue peut aussi être un espace de rejet, porteur de tout un ensemble de significations négatives. Elle est alors beaucoup plus qu'un espace et peut être appréhendée comme un concept théorique construit, un référent symbolique. C'est en ce sens que B. Charlot (1996) en donne une définition problématisée : " Le terme de banlieue est suspect, à tel point que l'on tente de le contourner en parlant de quartiers sensibles, en difficultés, en relégation, ou de zones diversement qualifiées (...). La banlieue, c'est l'ensemble de ces territoires où l'intégralité sociale et les processus cumulés de domination s'inscrivent dans un espace. "

Évoquer la banlieue, c'est tout d'abord parler d'une réalité plurielle qui ne renvoie pas seulement à une dynamique de décomposition. Et si elle peut renvoyer dans l'imaginaire et les lieux communs aux représentations d'une jeunesse spécifique –une jeunesse qui serait dans le rien-, tellement spécifique qu'elle s'opposerait en tout au reste de la jeunesse, il en est tout autrement et la réalité est beaucoup plus complexe que cela.

Nous avons pour notre part surtout relevé des ressemblances entre les jeunes de Chalon (habitant pour partie des 'cités' pour reprendre leurs termes) et ceux de la région parisienne (habitant pour partie en centre ville). Nous avons retrouvé l'équivalent de parcours retracés en Région Parisienne à Chalon et inversement. La "galère de jobs" est aussi présente à Paris qu'à Chalon même si les opportunités d'emplois peuvent être diverses.⁸

⁸ L'enquête de C. Nicole-Drancourt à Chalon, qui s'est déroulée entre 1988 et 1991, soulignait comment le marché chalonnais avait toujours offert des opportunités

Céline (C) : Je suis arrivée à Chalon, j'ai cherché du travail, j'ai fait un stage de formation autour d'un projet professionnel et là, j'ai découvert les maisons de retraite. J'ai fait un stage de 4 semaines là-bas qui s'est très bien passé et ensuite, j'ai demandé à avoir un autre stage, ça a été accepté et ça s'est très bien passé.

R : et pourquoi êtes vous venue à Chalon ?

C : Là-bas, c'était un petit village et je n'avais pas de travail sur place. Donc je l'ai quitté et je suis venue à Chalon.

Ces similitudes peuvent se comprendre pour plusieurs raisons :

- Il faut tout d'abord garder en mémoire les bouleversements qu'a connus la France dans les années 50/60, aux moments forts de l'exode rural. Tout en indiquant que la France, bien que s'urbanisant au cours des années 60, est restée le pays le plus rural de l'Europe occidentale, Henri Mendras rappelle dans ses travaux la disparition des paysans au sens fort du terme, avec notamment l'exode rural.
- Marc Jollivet (1988) souligne également les rapports qui se transforment entre ville et campagne à partir du milieu du XXe s. avec notamment une interpénétration de ces deux mondes qui se fait par voies multiples.

Aujourd'hui il est donc possible de parler d'homogénéisation des modes de vie et des référents culturels et notre enquête, comme bien d'autres, en rend compte.

Nous verrons que les différences que nous avons recueillies autour des représentations de l'armée et de ses métiers ne s'inscrivent pas dans la variable " résider en Province ou à Paris ", mais dans des dimensions autres telles que le genre, par exemple.

d'insertion non négligeables aux jeunes, surtout en direction des garçons. Il est vrai que presque 10 ans ont passé depuis le début de l'enquête. Des entreprises ont fermé, licencié. Notre enquête s'est justement déroulée au cours d'une actualité économique et sociale difficile pour Chalon : il était alors question de la fermeture de Kodak. Il est vrai également que ces opportunités d'emplois peuvent ne pas toujours correspondre aux attentes des jeunes que nous avons rencontrés. Mais c'est encore vers Chalon que l'on va lorsque l'on est à la recherche d'un "job".

En conclusion. Les caractéristiques des jeunes de notre échantillon que nous venons de mettre en avant ne renvoient pas à une jeunesse en difficultés. Il s'agit de jeunes modestement diplômés et les jeunes de notre échantillon sont tous à la croisée des chemins. S'il s'agit de chemins différents, ils ont ou vont être amenés à prendre sous peu des décisions qui vont les engager dans leur devenir : prolonger ou pas les études pour les jeunes scolarisés, quelles orientations prendre dans la recherche d'emploi ?

Ce n'est pas parce que les jeunes non scolarisés sont en instabilité d'emploi qu'ils sont, pour cela, des jeunes en difficultés, comme ce n'est pas parce que les jeunes de notre échantillon sont modestement diplômés qu'ils doivent être définis pour cette seule raison "jeunes en difficulté"⁹. Il s'agit donc de dissocier l'idée de difficulté de celle de la faiblesse ou de l'absence d'un diplôme.

La difficulté est en effet souvent définie par rapport à la variable diplôme, cette variable servant de référent pour estimer une quelconque facilité d'insertion professionnelle future. Or, il est insuffisant de se référer au seul facteur diplôme pour distinguer des devenirs professionnels, évaluer une insertion professionnelle sur le marché du travail et parler, de ce fait, de difficultés d'insertion.

Il est intéressant, à ce titre, de rapporter ici les conclusions de C. Nicole-Drancourt (1991) qui, s'intéressant aux devenirs professionnels des garçons du bassin d'emplois de Chalon-sur-Saône, note que le niveau d'instruction -et non pas les diplômes obtenus- est un des déterminants de l'insertion professionnelle des jeunes chalonnais, avec le sexe, l'origine sociale, l'ambiance familiale ou l'univers d'enfance de l'individu. Si, en fait, elle montre que "plus on réussit ses examens, plus l'examen est élevé et mieux l'individu s'en sort", une approche plus détaillée lui permet de noter que ce sont les sans diplômes qui s'en sortent le mieux -si l'on compare leur situation aux titulaires d'un C.A.P ou d'un B.E.P-, dès lors qu'ils ont un niveau d'instruction conséquent.

⁹Voir BREF CEREQ n°144, juillet 1998 : *Les diplômes de niveau V. Au-delà d'un déclin annoncé, des diplômes qui restent pertinents.*

Il faut, de même, intégrer dans ce genre d'affirmation un regard qui distingue les types de diplômes préparés, puisque tous les diplômes ne protègent pas de la même façon du chômage. Ainsi par exemple, si "le niveau d'instruction, le diplôme sont ressource d'insertion, la raréfaction de l'emploi ou le durcissement des critères d'embauche ne semblent pas hiérarchiser le niveau de formation dans une logique cohérente. Un bon diplôme réussit à qui le possède, d'autant plus si c'est un garçon. Mais en dessous d'un seuil, tout se brouille, ce qui souligne toute la complexité de cette ressource à des niveaux intermédiaires".

Il ne s'agit pas ici de nier l'existence de telles relations, mais de se garder de conclusions trop hâtives établissant des relations de cause à effet entre ces situations.

Nous sommes donc face à une jeunesse difficile mais pas en difficulté et encore moins exclue.

CHAPITRE 2 : LES REPRESENTATIONS DU MONDE MILITAIRE.

Nous abordons ici le paysage représentationnel que les jeunes dessinent autour de l'Armée et du monde militaire.

1- *L'armée : un univers clos.*

Le monde militaire se définit dans un jeu d'oppositions avec le monde civil.

Si les jeunes ont des difficultés à dire l'armée et un militaire, ils ont en revanche une foule d'images en tête sur "le monde militaire".

Il se définit tout d'abord en creux, dans un jeu d'opposition-comparaison avec le monde civil, son référent. Dans ce cadre deux possibilités :

Soit le monde militaire n'a rien à voir avec le monde civil et se définit dans le jeu des contraires. Le sentiment d'extériorité avec le monde militaire est tel qu'aucun parallèle comparaison ne leur est possible.

La liberté, par exemple, est associée au monde civil ou "normal", pour reprendre leur expression. Dès lors, le monde militaire est associé, lui, à "l'absence de liberté".

Soit le monde militaire ressemble au monde civil mais "en pire".

La complexité des rapports sociaux dans le civil se durcit pour être principalement basés sur : la discipline, l'ordre, le pouvoir et l'obéissance. L'approche de départ renvoyant à une base commune entre le monde civil et le monde militaire tend à s'effacer alors au profit d'un sentiment d'extériorité.

Les entretiens se scindent en deux groupes. Pour les uns (et pas pour les unes), rares, ces caractéristiques qui font pour eux le monde militaire sont autant de dimensions pénibles qu'ils cherchent à éviter dans leur vie quotidienne. Pour le second groupe, ces données, tout aussi contraignantes, ne sont pas rejetées de prime abord mais, là encore, le groupe se scinde.

Pour les uns et les unes, cette rigueur de la vie quotidienne, ils (elles) la renvoient dans une certaine mesure à ce qu'ils (elles) ont connu jusque là : l'école, l'internat, les principes éducatifs de leurs parents... La différence qu'ils (elles) ne manquent pas d'exprimer se retrouve dans une question qu'ils (elles) se posent : jusqu'où s'applique ce principe de rigueur de et dans l'institution militaire et jusqu'où est-il possible de l'accepter (supporter) ?

Des garçons et des filles de ce groupe parlent même d'une contrainte non recherchée mais à accepter pour grandir (pour les garçons) ou pour changer (pour les filles). La suite du rapport permettra de voir dans quelle mesure ceci a pu être avancé.

Pour d'autres, deux alternatives : soit ces dimensions sont explicitement recherchées pour et par eux (c'est justement ce qui attire). Ce sont certains des jeunes qui parlent d'un projet d'engagement militaire. Soit des jeunes qui, tout en gardant une certaine distance avec l'institution militaire, "comprennent" que ces caractéristiques qui font traditionnellement l'armée soient recherchées par certains.

Ce jeu d'oppositions entre le monde militaire et le monde civil ne leur est pas propre et se retrouve chez les militaires qui semblent eux-mêmes en être porteurs. Le "nous " des militaires se réfère constamment (dans les discours de nos quelques interlocuteurs militaires) au "vous" qui "nous" questionnez et au "eux" qui peuvent venir "nous" voir pour connaître "nos" valeurs.

*Mais on veut pas y perdre notre âme non plus.
C'est-à-dire qu'on veut quand même qu'un des piliers, un
des trois piliers qui soutient le domaine militaire ne soit
pas gommé complètement. parce que, à force de réclamer
des techniciens, on a des gens qui sont complètement
inadaptés à notre vie.(un officier)*

Je crois que l'interrogation, c'est quelle est l'attractivité que nous présentons en dehors des questions basement matérielles de rémunérations, etc... pour eux. Quelle est l'image que les jeunes de maintenant, qui ont... bon 19/20 ans ont de l'institution militaire, hein. ? Qu'est-ce qui peut les attirer à venir chez nous, pour certains au titre du volontariat, donc bon...(un officier)

Le monde militaire est une autre planète : un autre monde.

Il y a une forte idée de "découverte" dans l'approche du monde militaire par les jeunes : le monde militaire est quelque chose de "tellement différent" qu'il en devient "un autre monde".

Un civil, il est dans la vie active de tous les jours, de tout le monde, alors que le militaire, c'est quand même à part. Tout est à part. Quand on est malade, c'est l'hôpital militaire. C'est vraiment un autre monde. (Séverine)

Nous retrouvons cette idée chez tous, chez des jeunes fascinés ou simplement intéressés par le monde militaire et chez des jeunes indifférents ou en aversion pour l'armée. On la retrouve également chez des jeunes qui se disent très informés et accumulent informations techniques, historiques... sur l'armée...comme chez ceux qui sont en contact direct avec des proches ou des membres du corps militaire.

La représentation qui prédomine dans tous les entretiens renvoie à l'idée de "clôture", de "monde clos". La référence au religieux ne nous paraît pas exagérée dans la mesure où, comme nous le verrons par la suite, s'engager pour devenir militaire renvoie souvent à l'idée de renoncer au monde (au monde civil en l'occurrence ici). Le monde militaire est alors un monde qui, bien qu'inclus dans la société séculière, en est séparé par des règles, des normes et des valeurs. C'est "un monde dans le monde".

L'engagement est d'ailleurs souvent présenté comme une "rupture" avec la vie qui précède. En s'engageant, les jeunes évoquent le ou la

jeune militaire qui se détache de ses ami(e)s et réciproquement. Une fois engagé(e)s les jeunes militaires seraient alors "isolé(e)s" de la société civile, auraient un "nouveau mode de vie", de "fréquents déplacements", seraient amenés à s'inscrire dans de nouveaux réseaux de sociabilité qui les éloigneraient (définitivement) des anciens.

(...) Moi, je sais que si je fais ma vie à l'armée, ben je coupe tout. Je pense que je coupe tout. Les amitiés que j'ai avec les copains et les copines maintenant, je coupe tout. Je pense que j'aurai la moitié en moins. (Fabrice)

Ceci est partagé par tous les jeunes, même par les jeunes garçons qui se disent prêts à déposer ou ont déposé un dossier de candidature auprès d'un bureau de recrutement de l'armée. La radicalité (qu'ils imaginent) de la décision (qu'ils estiment pouvoir ou vouloir prendre un jour) suscite d'ailleurs des moments d'angoisse.

Cette spécificité qui s'exprime à travers cette idée de monde-à-part est telle que l'un des groupes que nous avons rencontrés a inclus les ouvriers travaillant dans les usines d'armement dans l'univers militaire.

-En plus, il y aurait beaucoup plus de chômeurs s'il n'y avait pas l'armée.

- Pas mal ouais.

R : comment ça ?

- Tous ceux qui construisent les tanks ou les camions. Donc ils n'auraient plus d'emplois. Plus tous ceux qui sont engagés dans l'armée. Qui sont rémunérés.

R : Vous parlez de ceux qui travaillent pour l'armée ou de ceux qui,

- Ben des deux.

R : Et c'est quoi la différence entre les deux ?

-c'est pareil.

- Ben y'en a qui fabriquent les armes et ceux qui s'en servent

- Ils se complètent.(...) (entretien collectif)

La *caserne*, avec ses grilles, la surveillance dont elle est l'objet illustrent la distance qui peut exister entre le monde civil et militaire. Il en est de même du *bateau*, monde clos s'il en est. La caserne et le bateau représentent tous deux la frontière visible et descriptible de ce monde clos. La caserne surtout : il ne semble pas exister de symbole plus parlant qu'elle pour évoquer l'armée et la vie à l'armée.

Ceci nous renvoie au concept d'institution totale développé par E. Goffman (1979).

On retrouve ainsi dans les représentations des jeunes une institution qui tend à réprimer les actes déviants ainsi que l'existence de rites permettant à l'individu de s'intégrer à la collectivité, ce dernier point apparaissant aussi dans l'étude de J. Saglio et alii sur les marins du G. Leygues.

Ce thème de la clôture, de l'isolement et de la surveillance constante qu'exerce l'institution sur les militaires tels que l'abordent les jeunes, rappelle également le modèle d'enfermement développé par M. Foucault (1975) dans une réflexion sur la discipline, bien que l'organisation militaire décrite dans cet essai ne renvoie pas à l'organisation militaire contemporaine.

Il est intéressant de constater aussi que c'est en référence à cette dimension de "monde à part" que l'on s'aperçoit que la vision de la gendarmerie (et de celui qui l'incarne, le Gendarme) est très, très différente. Le gendarme n'est "pas" ou est "moins" militaire que le marin ou le soldat de l'armée de terre.

En effet, les jeunes interrogés citaient tous spontanément l'Armée de Terre pour parler de l'Armée. Le vocabulaire qui est propre à cette armée est d'ailleurs souvent utilisé pour parler de l'Armée en général et évoquer la réalité quotidienne des autres armées. Si la Marine ou l'Armée de l'air sont parfois mal nommées (on dit "l'armée de mer" ou même les marins à l'américaine...) elles sont pour tous, malgré tout, constitutives du monde militaire.

En revanche, les opinions divergent sur la gendarmerie : est-ce l'armée ou est ce "autre chose" ? Pour beaucoup, la gendarmerie, c'est

autre chose.

R : Ah, comme ça, votre beau-frère est dans l'armée. Il est dans quelle armée?

- *parachutiste.*

R : Alors on est dans quelle armée quand on est parachutiste?

- *l'armée de l'air.*

- *non, c'est l'aviation.*

R: Alors attendez. Il y a plusieurs armées ?

- *y' en a plusieurs.*

- *ouais.*

- *y'a l'armée de l'air.*

- *l'armée de terre*

- *la marine.*

- *la marine nationale !*

- *la légion aussi.*

- *ouais mais la légion, c'est pareil que l'armée de terre.*

R : et qu'est-ce que vous faites de la gendarmerie ? Vous la mettez où ?

- *dans l'armée !*

- *l'armée de métiers.*

- *dans l'armée de terre.*

R : les gendarmes, c'est l'armée de terre?

- *ben... ouais...*

- *mais non !*

- *bah non !*

- *c'est une formation, c'est pas la même !*

- *oui mais ils ont des tâches plus restreintes.*

R : alors, ils sont militaires ou pas ?

- *non*

- *oui*

- *bah non !*

R: bon, alors, qu'est-ce qui fait qu'ils sont pas militaires ?

- *ils ont pas le même uniforme.*

- *mais de toute façon, ils sont gendarmes, alors c'est normal !*

- *ch'ais pas moi, la coupe de cheveux.*

- *ouais, ils sont pas rasés.*
- *ouais, déjà.* (entretien collectif)

Pour d'autres, les gendarmes sont des militaires mais des militaires "différents" et ceci est présent également chez les jeunes évoquant leur possible engagement dans la gendarmerie.

-Moi, ce que je voulais faire, c'est être maître-chien dans la gendarmerie au bout de deux ans.

(...)

R : la gendarmerie, c'est l'armée ?

- J'avais entendu un truc comme quoi ça faisait pas vraiment partie de l'armée. Que la police c'est l'Etat et la gendarmerie c'est l'armée.

R : et alors, selon vous, la gendarmerie c'est,

- C'est l'armée mais c'est différent de l'armée quand même... Ca fait partie de l'armée mais c'est plus civil que les autres. (Entretien collectif).

Selon les jeunes, cette différence tient tout d'abord à la nature des missions qu'assume la gendarmerie qui tend à la rapprocher des policiers. Elle tient également surtout aux lieux de vie et de "travail" des gendarmes : ces derniers sont en effet au contact quotidien du public, des gens, des civils et participent ainsi à la vie de la cité. Le fait de pouvoir vivre en famille tend également à les distinguer du Soldat, du Marin ou du Pilote, figures phares des autres armées et qui tendent à être majoritairement des figures solitaires. Les jeunes mettent en avant la spécificité des missions incombant à la gendarmerie à travers l'idée de *gendarmerie-force-de-proximité*¹⁰. De plus, ne vivant pas "en caserne" (le "vrai" lieu de vie du militaire,

¹⁰Cette spécificité de la gendarmerie qui s'exprime dans les entretiens se retrouve dans les "sources armée" que nous avons consultées. Si les chemins qui sont empruntés par les jeunes et les militaires pour exprimer cette spécificité sont différents, ils se retrouvent autour de la notion de 'gendarmerie-force-de-proximité' (revue Gendinfo dont le n°186, 1996 ou encore G. MARCILLE, Direction Générale de la Gendarmerie. Gendarme, soldat de la loi. Mars, 1996.). L'article de R. Zauberman. La répression des infrastructures routières: le gendarme comme juge. *Sociologie du travail*. Paris : Dunod, XL, 1/98, pp.43-64 évoque également la logique du travail des gendarmes.

rappelons-le), les gendarmes ne peuvent pas être vraiment des militaires ou sont, pour le moins, des militaires bien particuliers.

Si une certaine familiarité avec le monde militaire aide à sa connaissance, elle ne suffit pas à en faire un espace réellement connu et maîtrisé. C'est ce qui apparaît de manière très claire lors de l'analyse d'entretiens de jeunes dont un parent, un proche est militaire. Cette présence d'un père, d'un beau-frère, d'un cousin ou d'une relation dans l'Armée ne suffit pas à restituer la réalité de l'institution. En dépit de la proximité, les informations restent trop partielles et c'est un regard très ethnocentré qui est produit. Du particulier tend à naître du générique, alors que les autres dimensions constitutives de l'institution demeurent inconnues. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point.

Une représentation sexuée de l'univers militaire.

Comme nous aurons l'occasion de le souligner, les filles et les garçons ne parlent pas tout à fait de l'armée de la même façon. Ce rapport différent à l'institution militaire doit en fait se lire en référence aux rapports sociaux de sexe qui existent dans la société dans son ensemble, sommes nous tentées de dire.¹¹

Un monde clos avec ou sans femmes ?

La représentation de l'armée comme un monde clos tend à s'exprimer différemment en fonction du sexe des jeunes qui s'expriment. Les filles comme les garçons évoquent cette idée de monde clos en référence au monde civil, mais des différences apparaissent quant aux "degrés" de fermeture.

Le monde militaire est ainsi moins isolé et plus perméable au monde civil pour les *filles*. Dans leur majorité, elles n'envisagent pas l'entrée des femmes dans l'armée comme une conquête ni comme une incongruité. Quand elles évoquent l'Armée, les filles ont un discours

¹¹ Voir à ce sujet les travaux du GEDISST, Groupe d'Etude sur la Division Sociale et Sexuelle du travail, laboratoire CNRS, dont les travaux de D.Kergoat.

proche de celui des garçons : elles parlent de la réalité du front, du statut de combattants comme les garçons (elles ont à ce sujet les mêmes hésitations) et ne s'attendent pas à être reléguées à des tâches moins spécifiquement militaires.

Il en est différemment des garçons : eux, ils associent l'armée à un monde clos, on l'a dit, mais aussi à un monde d'hommes où dominant la camaraderie, la vie en groupe. La figure féminine n'y trouve alors pas spontanément sa place dans leurs représentations.

2- L'armée n'est pas une entreprise.

Un consensus sur les critères de sélection.

Si l'on amène les jeunes à comparer l'armée à une entreprise (ce qui ne se fait pas spontanément), ils évoquent alors le "patron" (qui renvoie à l'entreprise) et le "gradé" (spécifiquement militaire). Pour certains, ces deux mondes s'opposent. Sinon, pour les autres, ce sont deux organisations au fonctionnement proche (hiérarchie, ordre, compétences...) mais chacun s'accorde à penser que ces caractéristiques s'expriment avec plus de vigueur dans l'armée.

Toutefois, même quand ils sont pensés proches, le monde de l'entreprise et le monde militaire sont perçus comme suffisamment spécifiques pour ne pas renvoyer aux mêmes réalités.

En quoi l'armée et l'entreprise sont-elles différentes pour les jeunes de notre échantillon ?

Il est très intéressant de s'apercevoir que, plus les jeunes connaissent des difficultés d'accès à l'emploi, plus ils ont connu des échecs et des refus à l'embauche, plus leur parcours d'insertion s'allonge et plus ils se représentent le recrutement militaire fondé sur des critères autres que ceux qu'ils ont pu rencontrer dans leur histoire.

Cela ne veut pas dire que les jeunes se représentent l'armée comme

une institution non sélective. Ils pensent que l'Armée, au même titre qu'une entreprise, sélectionne mais elle le ferait sur des critères autres, aux yeux de certains plus convainquants ou peut-être plus rassurants. L'entreprise, disent-ils, fonctionnerait sur le modèle de la qualification avec notamment une reconnaissance (trop) grande accordée aux titres scolaires. Pour la grande majorité des jeunes dont les entretiens ne sont pas dominés par une opposition à l'armée, cette dernière laisserait une plus grande place aux qualités intrinsèques de l'individu (valorisation des qualités physiques et mentales, motivation...) en accordant une moindre importance aux titres scolaires ou en accordant, tout du moins, une importance égale à l'un comme à l'autre.

Dans ce cadre, la valeur des jeunes, pour les jeunes, n'est pas liée à un diplôme (qui peut renvoyer à une histoire peu valorisante pour le jeune) mais à " l'être ".

Bien que l'Armée soit en même temps soupçonnée d'étouffer l'individu sous la communauté, elle attire pour ce que les jeunes pensent être une de ses caractéristiques : ce qu'elle sait retenir de la compétence des individus. Or, cette façon de reconnaître l'individu correspond aux besoins grandissants "d'estime de soi" des jeunes aujourd'hui¹²

Des différences entre les jeunes en fonction du sexe et de la réussite scolaire des jeunes interviewés.

Nous avons relevé des différences en fonction de la réussite scolaire. Ceux qui expriment le plus fortement cette opinion (cette aspiration ?) de voir l'armée sélectionner sur des critères autres, sont les garçons dont le parcours scolaire a été marqué par des redoublements et se solde par l'absence d'un diplôme, tous niveaux d'études confondus. Ceux là ont connu des échecs et des refus dans leur recherche d'emploi, qu'ils imputent notamment à leur niveau scolaire, et s'en souviennent avec douleur. Ceci explique certainement leur volonté de croire que les armées ont une façon différente de reconnaître les individus et qu'elles recrutent autrement, avec plus d'ouverture sur les

¹² L Roulleau-Berger : les mondes de la petite production urbaine Lest-Cnrs 1997

qualités personnelles.

Les jeunes garçons dont le parcours scolaire est moins chaotique (mais ne renvoie pas forcément à un niveau scolaire plus élevé) rêvent moins d'un modèle de recrutement militaire où les requis de diplôme sont absents. Certains prolongent même leur scolarité pour améliorer leur chance de recrutement. Mais s'ils projettent moins que les garçons précédents la dominance des qualités personnelles sur les certifications scolaires dans les critères de recrutement de l'Armée, ils n'en contestent pas moins l'importance.

- Moi, j'ai vu... L'armée de l'air, elle refuse des gens, soit il faut passer par des concours où la plupart des gens qui sont aptes, ils n'ont pas de réelles motivations. Parce que c'est vrai, l'armée, ça donne une sécurité de l'emploi, c'est tout à fait vrai. Il y a des risques, s'il y a des conflits, mais ça donne une sécurité de l'emploi. A trente, trente-cinq ans, on a sa retraite... alors ils envoient des gens pas motivés, la plupart ils ont 10 mois à perdre.

R : Là, vous parlez du service militaire ?

- oui, et quand je vois que les gens qui veulent faire carrière ne sont pas motivés non plus ou peu... Ils prennent n'importe qui.

- Moi, je suis d'accord que si on passe un concours, faut prouver sa motivation. Moi, je suis prêt à la prouver. N'importe quel avion de chasse passe dans le ciel, je peux l'identifier parce que je me documente, parce que j'ai envie de savoir. Moi, mon objectif, c'était de devenir officier électronique. (...) (Entretien collectif, un garçon)

Certains développent même un discours élitiste où l'armée devrait recruter, à la fois, sur des critères de qualifications, de motivations et de qualités personnelles.

- *Ils devraient faire un entretien de motivation pour clairement voir les objectifs de la personne.*
- *Il me semble qu'ils ont arrêté les tests psychologiques.*
- *En plus de ça, c'est clair, les bidasses, ils n'en veulent plus, ils ont compris ce que ça voulait dire, cerveau, maintenant ils ne veulent plus que des gens qui ont des cerveaux (...)* (entretien collectif, un garçon.)

Quant à leur discours sur les femmes, il est aussi marqué par l'opposition du masculin et du féminin, au détriment des femmes. C'est d'ailleurs dans cette logique de la valorisation des qualités liées à l'individu qui renvoient en filigrane à des qualités perçues comme "naturelles" que s'exprime chez les garçons la valeur différentielle du militaire et de la militaire : la femme perçue comme ayant des potentialités physiques moindres est, de leur point de vue, donc moins performante et compétente pour l'Armée. Ceci permet de comprendre en partie pourquoi, pour eux, une femme militaire dans l'armée est affectée à des tâches administratives pour lesquelles elle aurait *naturellement* compétence et pourquoi chez les combattants, l'armée prendrait des hommes ayant, tout aussi *naturellement*, les compétences¹³.

Les filles ayant connu un parcours scolaire et professionnel chaotique pensent également que les critères de recrutement de l'Armée s'appuient moins sur des requis scolaires, voire sont plus ouverts à une population faiblement, voire pas diplômée quel que soit son sexe. En effet, les discours des filles rendent dans un premier temps l'image d'une armée qui ne pratiquerait pas de discrimination de sexe au moment du recrutement.

Les filles dont le parcours scolaire est plus réussi se représentent le

¹³ Les travaux de D. Kergoat (1992) autour de la qualification masculine/compétence féminine éclaire tout à fait ces représentations masculines sur cette question. Voir par exemple Kergoat, D, Imbert, F, Le Doaré, H et alii. *Les infirmières et leur coordination. 1988-1989*. Ed. Lamare, 1992.

recrutement militaire presque comme leurs homologues masculins, le discours élitiste en moins. Quelques-unes d'entre elles semblent reproduire le discours dominant masculin 'anti-femme' dès lors que la question du recrutement est évoquée mais, très vite, c'est une distance par rapport à ces discours et représentations qui s'exprime. Ceci montre à quel point le discours dominant (masculin) qu'elles ont entendu a été assimilé. Assimilé mais pas totalement digéré, dans la mesure où une certaine distance par rapport à ces discours et représentations ne manque pas de s'exprimer au cours des entretiens.

Céline (C) : C'est une autre façon de voir la femme. A la base, on se dit... La femme, elle fait sa vie professionnelle, elles se marie, elle a des enfants et après, stop, c'est la retraite, et une autre façon de voir la femme, ça serait plutôt en activité hors du commun. Parce qu'on entend pas beaucoup parler des femmes dans l'armée et c'est vrai que ça pourrait être... Comme le Monsieur me disait tout à l'heure, quand il y a des enfants, ce n'est pas évident du tout, mais je me dis qu'après tout, je suis disponible, je ne suis pas mariée, je n'ai pas d'enfants, j'ai envie de faire quelque chose, j'ai envie de découvrir, alors j'y vais, je me renseigne bien sûr avant pour savoir à peu près et... C'est vrai qu'à 25 ou 28 ans...[Céline a 20 ans]...Personnellement, je ne suis pas pressée d'avoir des enfants, je pense déjà à ma vie, à mon avenir qui est déjà assez pesant et c'est vrai que j'ai envie de découvrir quelque chose qui me plaise.

R : Vous pensez qu'il aurait eu le même discours avec un homme en face de lui ?

C : Disons qu'il me l'a bien expliqué parce que bon... une femme, ça devient mère et il m'a dit que c'est très dur pour une femme d'être loin de ses enfants. Je pense que l'homme, c'est exactement pareil que la femme, même s'il ne fait pas voir ses sentiments autant que la femme mais il a autant de responsabilité et de sentiment pour son enfant, ce qui est tout à fait normal. Mais c'est vrai qu'il l'a abordé sous cet angle là, bon... dans un métier... On est femme d'affaires, on voyage tout le temps, ça nous

empêche pas d'avoir des enfants. Bon dans l'armée, c'est sûr que c'est pas évident mais...

R : vous trouvez que c'est assez machiste comme discours ou,

C : *non non, je ne l'ai pas pris comme ça. De toute façon, on ne peut pas juger avant d'avoir fait quelques jours dans une caserne. C'est vrai que l'armée veut faire prendre conscience que, c'est vrai qu'à 20 ans, on commence tout juste sa vie, il pourrait y avoir d'autres choses après qui pourraient être importantes dans notre vie..*

R : et ce discours, vous l'acceptez ?

C : *oui, je l'accepte parce que j'ai bien compris le message.*

Plus généralement, les filles et les garçons s'accordent pour faire du monde militaire un monde plus stable professionnellement que le monde civil. Ils s'accordent aussi pour apprécier qu'une expérience professionnelle ou une certification scolaire soient moins valorisées dans les armées qu'ailleurs. Ce qui compte, c'est notamment la motivation.

Mehdi (M) : avant, ils prenaient facilement alors que maintenant, ils regardent si t'es motivé et c'est tout.

R : c'est la motivation qui compte ?

M : *Voilà. Il faut avoir un but. C'est pas une personne qui arrive et qui dit : bon, j'ai rien à faire, je vais m'engager à l'armée. L'armée, c'est difficile de tenir.*

Sur un marché du travail très discriminant envers les jeunes, l'armée représente ainsi un espace professionnel plus ouvert aux jeunes qui ne requiert pas d'expérience professionnelle préalable et, de ce fait, même directement accessible au sortir de la formation initiale et/ou sans avoir occupé d'emploi auparavant.

3- L'armée, un monde étrange.

Un monde physique.

Le monde militaire est marqué par une activité physique importante.

Déjà, un militaire qui se dit militaire et qui est incapable de courir dix kilomètres... Je vois des militaires qui ont un ventre comme ça et ça me fait marrer, c'est pas un militaire ça. Ca a beau avoir l'uniforme... (Richard)

C'est en référence au service militaire et aux longues marches forcées de l'armée de terre que sera évoquée la dimension sportive de la vie militaire. Les anecdotes foisonnent dans les entretiens sur ces expériences de copains, copains de copains, cousins, oncles, pères, qui illustrent cet aspect de la vie militaire et qu'entérinent des reportages TV.

Nous parlons au masculin car aucune des jeunes filles interrogées ne connaissait dans son entourage –proche ou éloigné– des jeunes femmes ayant fait leur service militaire dans le cadre des VSM ou s'étant engagées.

Si tous les jeunes interrogés ne mettent pas en avant l'aspect "performance physique" de l'expérience militaire, la quotidienneté du militaire est marquée pour tous par l'existence d'un travail sur le corps. C'est d'ailleurs dans ce sens que l'on se dit prêt à se mettre au sport dans le cas d'un projet d'engagement.

R : Qu'est-ce qu'il faisait comme sport ?

- *David: il courait. Ben il faut dire qu'il était déjà dans l'armée, il faisait beaucoup de sport.*

R : Et vous ?

- *Je vais en faire parce qu'il faudra bien. (Entretien individuel, David)*

Ce travail sur le corps est évoqué : soit positivement dans la mesure

où dans la tête des jeunes il s'inscrit dans la recherche de la performance et du dépassement de soi. Soit négativement et cet aspect peut être destructeur pour l'équilibre du jeune. Ce travail sur le corps peut aussi être évoqué de manière plus neutre : il appartient aux incontournables de la vie militaire auxquels il faudra bien se plier.

- *Je voulais dire tout à l'heure, quand ils font des reportages sur l'armée, franchement, je ne sais pas si je ferai l'armée, c'est dur quoi, c'est physique, même maintenant je me dis que je ne serais pas capable de tenir 10 mois... C'est long, c'est dur, c'est trop physique... Tous les matins, courir sept kilomètres, quoi... et recourir sept kilomètres le soir.*

- *Bah... C'est de l'entraînement. (...)* (Entretien collectif)

Là encore, ces opinions prennent différentes formes lorsque ce sont des filles qui s'expriment ou des garçons.

L'effort physique est très présent *chez les garçons* pour parler du militaire homme : le mécanicien, le comptable ou le parachutiste seront soumis à des rythmes différents mais ils disent que "le sport est, fait partie de leur quotidien". En revanche pensent-ils, "la femme militaire" est, soit exemptée, soit l'effort demandé doit être adapté à son potentiel physique.

Les filles ne sont pas vraiment d'accord sur ce point et elles restent pour la plupart évasives sur cette question des performances physiques. Elles ne l'évacuent pas mais n'articulent pas la vie quotidienne *du* ou *de la* militaire autour de cette caractéristique.

Un monde d'aventure.

Le mode de vie militaire est aussi pensé comme un mode de vie marqué par l'aventure, la vie de groupe...

Un bateau, c'est une sorte de petite ville, tout le monde vit ensemble. Et puis moi, le bateau, ça ne me gêne pas parce que c'est un peu comme l'internat. Tout le monde vit ensemble. C'est... De toute façon, à moins de rentrer à la nage, je vois pas comment on peut rentrer! Ca, ça ne me

gêne pas. (Patricia)

Les imprévus, l'irrégularité du quotidien sont évoqués et présentés comme un attrait majeur à l'engagement. Ils permettraient de fuir la "monotonie", monotonie qui ne doit pas manquer d'accompagner un emploi de bureau, selon eux.

- Je ne sais pas comment définir ça, je voudrais bien servir quoi, être utile à quelque chose parce que je ne me vois pas non plus dans un bureau, c'est pas vraiment mon genre. La comptabilité, c'est être dans un bureau, 8 à 10 heures, à taper sur un ordinateur.

- L'ordinateur et le manuel.

- Et je ne me vois pas non plus dans un bureau pendant 20, 25 ans, je ne sais pas, de bosser comme ça jusqu'à la retraite. (entretien collectif, deux garçons.)

Il en est de même du voyage qui caractérise, encore, pour les jeunes la vie militaire. La possibilité de découvrir un ailleurs plus ou moins lointain est en effet pour les jeunes constitutif du mode de vie militaire. Occasionnel, le voyage est cité comme un avantage, voire un attrait à l'engagement. (Trop) fréquent, il s'apparente à la mobilité géographique qui, elle, renvoie à des déménagements fréquents, des absences d'un foyer familial encore à construire et renvoyant à des représentations négatives.

- Et puis t'es tranquille là-bas. Moi, je vois mon beau frère...

- ça dépend aussi où ils nous envoient.(...)

- à la limite... Aux Caraïbes si.

- mon beau frère, il a été muté 2 ans

R: et de bouger, de changer de pays, vous aimez bien l'idée?

- ouais

- ben ouais, les voyages, ils sont gratuits.

R : vous parlez de votre beau-frère parachutiste ? Il voyage votre beau frère ?

- il est parti à Nouméa et puis au Tchad.

- c'est où ?

- moi, ça me va.

R: il vous a raconté un peu, votre beau frère, comment ça c'était passé ?

-ouais

R: et alors ?

-ben il m'a dit que c'était bien parce que déjà ils leur donnent des augmentations. Après, ils ont deux mois de perm payés et tout.

R : et votre soeur était allée le rejoindre ?

-oui avec les enfants

R : alors, les autres, vous en pensez quoi de ce qu'il vient de raconter ?

-ben ça dépend. Si on te dit : "tu vas à Nouméa mais c'est pour faire la guerre, et ben t'as pas envie d'y aller."

Et puis ça doit être difficile de toujours bouger.

-Ben ouais, tous les ans...

-Pour les enfants, c'est pas ça.

-Ca, c'est pas grave. T'en profites pour visiter.

-Ouais mais t'es pas obligé de bouger, non plus, hein. (entretien collectif, des garçons)

La mobilité temporaire géographique est également citée comme caractéristique marquant la vie militaire.

Les représentations juvéniles renvoient, avec cette caractéristique, à l'une des dimensions considérée encore constitutive aujourd'hui dans le débat de la spécificité militaire. J. Thouvenin (1990), dans les actes du colloque de Coëtquidan, constate ainsi que, si une convergence des conditions de vie des familles militaires avec celle des familles civiles peut être constatée, quelques caractéristiques propres à la famille militaire demeurent, associées notamment à la mobilité géographique.

La référence au voyage qui renvoie au dépaysement et à l'exotisme est une caractéristique récurrente de jeunes hommes qui parlent, hier ou aujourd'hui, de leur décision

d'engagement. On la retrouve chez F. Vieillecazes (1972) dans son rapport sur l'analyse socio-démographique de l'engagement volontaire dans l'armée de terre, chez A-M Devreux qui s'intéresse aux appelés volontaires du service long (1991) et dans diverses émissions de télévision qui, en 1996 et 1997 ont été diffusées sur différentes chaînes¹⁴.

Un monde collectif et ordonné.

Les jeunes mettent en avant la nécessité de la mise en œuvre d'un double processus pour rester dans l'armée : il y a ainsi pour les jeunes, d'un côté, la mise en place d'un processus de transformation des corps et des esprits par l'organisation militaire et, de l'autre, un processus d'adhésion du jeune envers l'armée¹⁵. Soulignons que ce processus d'adhésion mis en avant par les jeunes ne renvoie pas nécessairement au partage de valeurs communes entre le nouvel engagé et l'institution militaire mais peut correspondre à un consentement, une acceptation des règles, normes... pour des raisons de type 'pragmatique'. Si cette adhésion fait défaut après l'engagement, c'est un cycle de souffrance qui peut s'engager.

Ces processus peuvent être vus comme des aspects bénéfiques ou, au contraire, à rejeter. Certains parlent de dressage et l'envisagent de façon plus ou moins radicale.

Mais dans la tête des jeunes, l'adhésion ne peut s'imposer : elle doit être un choix avant tout et ne peut s'obtenir contre le gré d'un individu. L'engagement dans l'armée produit et fait naître un "Homme Nouveau" (ou une "Femme Nouvelle"), mais les jeunes n'imaginent pas la sujétion de l'individu à l'institution.

¹⁴ Par exemple : "La Jeanne s'en va-t-en mer" Réalisé par C. de Ponfilly, France 3, 3 septembre 1997 "Parole de Légion." réalisé par M. Jouando, Arte, 20 juill. 1997. "Saint-Cyr, les hommes d'honneur" Le droit de savoir, TF1, 1 sept.1997.

¹⁵ Cela rejoint les mécanismes d'adhésion dont les rouages ont été étudiés par L.Pinto.

S'engager, que l'on parle de l'engagement pour soi ou pour un tiers, ne signifie pas envisager abandonner son droit de regard critique envers l'institution. Il est ainsi possible, pour les jeunes, de s'engager sans renoncer à leur libre arbitre et on peut aussi avoir décidé de s'engager et faire de Full Metall Jacket son film culte. C'est notamment sur la question du "don de soi" que s'exprime et doit pouvoir s'exprimer ce libre arbitre.

- Ben ouais. Bah, je veux dire pour aller défendre un autre pays. Si la personne, elle veut pas partir, elle ne partira pas. C'est comme celui qui est pas là. Il disait que son beau-frère, il est parti en Afrique et je ne sais pas où. Ben, il m'avait dit que si son beau-frère il avait pas voulu, il serait pas parti. (...) (Fabien)

- Si j'estime moi que c'est pour une bonne cause, j'hésiterai pas, si je trouve que c'est une cause bidon comme le Koweit, je dirai non.

-R: Ca s'appelle de la désertion, non ?

- Pas de la désertion, je ne pense pas. Ca dépend de son grade, c'est sûr mais justement, l'armée, il faut qu'elle apprenne à être un peu plus professionnelle, il faudra qu'elle soit un peu plus humaniste, qu'elle écoute un peu plus tous les gens qu'il y a là dedans, qu'il n'y ait pas que des têtes haut pensantes, non, il faut vraiment que la politique française, qu'on ne déplace pas l'armée pour rien, qu'on ne l'envoie pas se faire massacrer pour rien. (...) (entretien collectif).

Un militaire ne peut obéir que s'il est respecté.

Les différents aspects de la vie quotidienne dans l'institution militaire conduisent les jeunes à interroger sur la "place" de l'individu dans l'institution.

Cet individu serait tout d'abord soumis à une discipline certaine. Ils savent que l'armée est un univers d'ordre très structuré hiérarchiquement comme ils savent que la subordination n'est pas non

plus absente des relations de travail dans la vie professionnelle civile. Ce qui fait débat, c'est la rigueur et l'ampleur de cette discipline.

- *Au lycée, c'est un peu comme ça.*
- *Non, c'est sûr, que la hiérarchie qu'elle soit dans l'armée ou dans une entreprise, il en faut.* (Entretien collectif)
- *oui mais dans une entreprise, on n'obéit pas tout le temps. Notre chef, c'est pas lui qui va nous dire ce qu'il faut manger.*
- *ouais, mais si tu sors avec le patron et que lui, il prend le menu, tu prends comme lui.(...) (Entretien collectif)*

Pour ceux dont le discours est critique et globalement négatif sur l'armée, cette discipline poussée à outrance est incompréhensible et ne se justifie pas.

- *Y'a beaucoup de gens qui n'aiment pas l'armée à cause de la discipline, lever 5 heures, manger telle heure, coucher telle heure, c'est pas une vraie vie.*
- *On est traité comme des chiens, on est dressé.* (entretien collectif)

Pour certains, cette dimension n'est pas rédhibitoire et peut même s'inscrire dans les motivations à l'engagement. L'ordre est alors valorisé (accepté) comme étant nécessaire (un moindre mal) pour grandir,

Luc (L): Ben ça apprend à être un homme, quoi, en quelque sorte : se lever le matin, il faut se lever tôt, tout ça. J'ai un copain qui est à l'armée, il est en section sport, je ne sais plus ce qu'il m'a raconté...Le matin, il se lève à cinq heures et demie, il faut qu'il fasse du jogging. Il sort en T-Shirt, là, au mois de décembre et puis il y a le maniement des armes, tout ça...Il faut faire son lit, tout ça. C'est bien ? Puis, on peut se déplacer quoi. Comme il veut être muté en Outre-Mer et ça lui a été accordé !...

- R: Vous avez dit que votre copain courait en T-Shirt l'hiver, qu'il fallait faire *son lit*. *Vous trouvez ça bien ?*
- L : *Comme chez nous on se lève tard, on déjeune et on va au lycée, c'est notre mère qui fait le lit et qui fait le ménage. Ca ne nous apprend rien. Quand on aura notre appart..., tout ça... Ben... Tandis que là, on apprend tout ça.*
- R: Vous sentez le besoin qu'il y ait quelqu'un qui vous apprenne tout ça ?
- L : *Ben ouais. (...)*
- R: Vous n'avez pas l'air convaincu en même temps quand vous dites ça.
- L : *Ben si... C'est que ça serait mieux. Pour être plus responsable après.* (Luc).

pour échapper aux " conneries " ...

- *David (D) : J'ai eu quelques ennuis l'an dernier. J'ai fait un casse dans un café et ça n'a pas marché.*
- R : Comment a réagi votre père ? [le père de David est militaire]
- *D : Ben... Il a crié un peu. Il pouvait trop rien dire vu que le mal était fait.*
- R : Et c'est là que vous avez pris votre décision ?
- *D : Oui. Ben, déjà de faire quelque chose parce que s'il n'y a rien à faire, on fait plein de bêtises.(...)*
(David)

pour gagner sa vie et son indépendance

Mais ceci ne signifie, là encore, pour aucun obéir aveuglement. L'obéissance aux ordres a d'ailleurs des limites : celles du droit de critique et du don de sa vie.

Moi, si je rentre en tant qu'électricien, je fais ma formation, physiquement, tout ça et voilà. Tout dépendra si la France a besoin de moi pour partir, bon...sûr, j'suis là. Maintenant, c'est pas mon but d'aller voir les autres.

(...) (Fabrice)

Ceci est un point fort de la jeunesse contemporaine. Si l'on se dit prêt à accepter la rigueur de l'encadrement militaire, l'ordre ou l'exigence d'obéissance, tous affirment que tout ordre ou réprimande doit être motivé, raisonné et s'inscrire dans le respect de l'individu. La distance avec des films mettant en avant l'obéissance aveugle de subordonnés à leurs supérieurs hiérarchiques est prise formellement.

Cette exigence de respect humain est un aspect fondamental des nouvelles exigences des jeunes dans les rapports sociaux et tout particulièrement dans les rapports professionnels.

La qualité du vécu : une exigence des jeunes au travail.

Des la fin des années 60, de nombreux travaux soulignent l'émergence de besoins nouveaux des jeunes autour de "l'épanouissement personnel" et de "l'estime de soi" dans toutes les activités qui composent leur vie.

"le désir de relations interpersonnelles, empreintes de chaleur affective, fait que le jeune travailleur supporte très mal la distanciation sociale marquant habituellement les rapports hiérarchiques. Mais celui-ci ne revendique pas forcément la suppression de toute hiérarchie. Ce qu'il souhaite, c'est un supérieur pour lequel il existe en tant que personne et non en tant que simple agent d'une tâche" (Galambaud, 1977).

Le militaire n'existe que par rapport à un groupe.

Tout en gardant une part indéniable d'autonomie, les jeunes pensent que l'individu tend à être absorbé par l'institution. Dans l'Armée, c'est l'idée de groupe qui prédomine.

- Nous avons noté que si les filles et les garçons parlent d'une vie de groupe importante, les garçons attribuent à ce groupe une identité spécifiquement masculine, alors que les filles ne lui attribuent pas de

genre.

- Si l'armée, c'est vivre ensemble pour les filles et les garçons, ce vivre ensemble renvoie à une addition d'individus pour les filles alors qu'il évoque une communauté faisant sens pour les garçons. De plus, autant le groupe est important pour les garçons, autant il a un rôle secondaire pour les filles. Pour les garçons, il permet l'acquisition d'une identité sociale par le partage d'une expérience commune. Une série de rituels est d'ailleurs évoquée dont la fonction serait de mettre en scène la communauté et la cohésion de groupe (le savoir sur ces rituels provient le plus souvent de récits de proches ayant fait leur service militaire ou, plus rarement, de proches s'étant engagés). Sont alors évoqués les repas en commun, les soirées dans les chambrées...
 - *Il n'a fait queques 2 jours et 1/2 et les tests. C'est tout.*
R / Ca a été son premier contact,
- *avec eux. Il est allé là-bas..Il était le plus jeune en plus. Y'en avait de 25 ans, 30 ans. Parce que, eux, ils faisaient, ils avaient déjà fait l'armée avant, gendarme, tout ça. Ils se sont trompé,s en fait. Et il a été avec eux.*
 - R / ca vous a plu ce contact ?
 - *ouais, bien. Ben déjà,il était le plus jeune doncil était un peu chouchouté déjà. Parce que lui,il était stressé. Pour rien du tout hein ! mais...Il a quand même stressé et ils l'ont mis à l'aise. Ils ont joué aux cartes jusqu'à 11 heures ! J'veux dire... Quand ils ont fermé les lumières, ils se sont relevés et ils ont parlé. C'est bien, c'est sympa.*
(Romuald).

Ces propos permettent d'aborder de nouveau la question de la féminisation de l'armée. Plus que jamais sur ces questions les différences par sexe s'affirment. Les jeunes filles et les jeunes gens parlent de l'armée de façon presque semblable : cela signifie que les filles sont prêtes à assumer les mêmes fonctions que les hommes. Seulement voilà : dans les propos masculins affleure aussi l'idée que les femmes restent un élément déstabilisateur de l'équilibre social des armées . L'armée à laquelle elles pensent n'est donc pas l'Armée à laquelle ils pensent : les filles sont ainsi prêtes à assumer des fonctions que les hommes ne sont pas encore tout à fait prêts à leur laisser dans

leurs représentations. Les garçons reproduisent en fait le discours social dominant, le discours qu'ils "entendent" dans leur groupe d'appartenance sur la répartition des rôles et qui puise, à son tour, dans le long terme. Ce discours des garçons ne constitue pas un obstacle à l'arrivée et à l'intégration des femmes dans l'armée. En effet, ce type de discours a été tenu à d'autres moments et dans d'autres secteurs d'activité, dans des métiers qui se sont ouverts tardivement aux femmes sans que cela ne fasse obstacle à leur arrivée.

Un cyber-monde.

Pour une partie des jeunes que nous avons interrogés, l'armée se caractérise comme un espace rassemblant les plus hautes technologies, celles de pointe tout particulièrement : prototypes, recherches, développement... l'Armée concentrerait les toutes dernières innovations techniques. La publicité pour des engins dont la presse (spécialisée ou de masse) s'est fait l'écho alimente cette image.

Ces projections alimentent le rêve, surtout chez les garçons. Elles peuvent d'ailleurs constituer une motivation à l'engagement. Elles renvoient également à la spécificité des missions qui incombent à l'armée et à la nouvelle donne en matière de guerre : combats à distance et guerres de technologies contre d'autres technologies.

L'armée française n'est pas la seule à renvoyer à cette image. Elle a même une rivale, les Etats-Unis, dont la valeur concurrentielle de son arsenal technologique avec celui de la France fait débat.

- R (Relance): il y a une différence entre l'armée française et américaine ?
- *Oh oui, la technologie.*
- *L'armée américaine a un retard technologique par rapport à la France.*
- *Non, pas technologique.*
- *Si.*
- *Pas trop.*
- *On a les meilleurs chars, on a inventé des appareils pour détecter le F 17 et puis le meilleur fusil d'assaut.* (entretien

de groupe)

Cela dit, l'association performances techniques/armée n'est pas le propre de toutes les armées. C'est l'armée de l'air qui l'emporte dans la richesse de son arsenal, l'armée de terre étant pour beaucoup encore associée aux performances physiques des hommes.

Cet accent mis sur l'aspect technique est commun aux différents groupes que nous avons rencontrés. Ce qui est différent, c'est l'importance accordée à cette dimension et à l'intérêt qu'elle suscite.

En guise de conclusion... Les quelques dimensions que nous avons soulevées montrent combien la plupart des images qui courent dans la tête des jeunes sur la vie militaire renvoient aux poncifs les plus traditionnels sur la vie militaire. Ainsi, l'association esprit aventurier/armée est une thématique récurrente pour qui s'intéresse à la question militaire. G.Mosse, historien, (1997) rappelle encore comment cet esprit aventurier fut l'un des traits sur lesquels différentes Nations s'appuyèrent dans les tracts de recrutement, dans un passé pas très lointain. C'est également en se référant à cette dimension qu'un militaire a exprimé sur ARTE ce qui l'avait poussé à s'engager en entre les Deux Guerres et c'est encore cet item qui revient à la fin des années 1990 dans la bouche de jeunes hommes pour parler, sous différents statuts d'ailleurs, de leur engagement¹⁶

Ce qui nous semble le plus nouveau est peut être cette exigence de respect que l'on retrouve aussi bien chez les garçons que chez les filles, cette exigence prenant une caractéristique supplémentaire chez les jeunes filles : ce qu'elles souhaitent, c'est une référence moins marquée au fait qu'elles soient femmes par l'armée au profit d'un respect pour leur travail, leur savoirs, savoir-faire...

¹⁶ ARTE, 16 février 1996, "La Jeanne s'en va-t-en mer" France 3 TV diffusé le 3.03.97 où l'on parle de l'appel du désert comme de la mer" ou enore dans un autre registre A-M DEVREUX (1991)

CHAPITRE 3 :

LES REPRESENTATIONS DE L'ENGAGEMENT.

Cette interrogation sur les motivations à l'engagement nous paraissait d'autant plus intéressante à introduire que les caractéristiques avancées par les jeunes pour "définir" le mode de vie militaire renvoyaient à un ensemble de contraintes très prégnantes et à une vie austère : il était alors possible d'imaginer un certain rejet d'une telle vie. Or, les choses sont plus complexes que cela.

Nous avons, dans notre échantillon, un nombre non négligeable de jeunes qui ont pensé s'engager : soit en évoquant cette idée comme une éventualité, soit comme un vague projet, soit comme une certitude. Six garçons ont même déjà fait acte de candidature, mais cela ne signifie pas qu'ils s'engageront effectivement dans l'armée. Dans cette diversité, l'analyse des entretiens nous a conduites à mettre en avant différentes problématiques de l'engagement, qui ne sont pas forcément antinomiques et qui, de plus, sont partagées par les jeunes qui ont pensé à s'engager comme par ceux qui refusent cette éventualité ou n'y ont même jamais pensé.

1- Les problématiques de l'engagement.

Une logique d'engagement patriotique ?

Dans les entretiens, "s'engager pour la France" n'est jamais avancé comme la motivation première qui peut conduire quelqu'un, soi-même ou autrui, à l'Armée. Pour les jeunes, on s'engage d'abord pour réaliser un projet personnel ou sous l'effet de contraintes extérieures : pour grandir/changer, pour gagner sa vie et son indépendance, pour

avoir un emploi, une expérience professionnelle...

Toutefois, cette dimension n'est pas complètement absente des entretiens et est avancée par certains jeunes. Qui sont donc ces garçons et ces filles qui parlent de la France et de servir leur pays ?

Avons-nous relevé des différences entre des jeunes français dits de souche et les autres ?

Parler de l'engagement pour soi ou pour un tiers, quelles que soient les origines ethniques, conduit certes certains jeunes à évoquer la "patrie" et d'autres à l'ignorer.. Toutefois, les jeunes Français d'origine étrangère évoquent majoritairement beaucoup plus cette dimension que les jeunes Français de souche. En effet, si la majorité de ces derniers ignore cette dimension, elle est inversement majoritairement présente chez les seconds. Dès lors, qu'en conclure ?

Les lignes de partage autour de cette manière de parler de la France, de servir et d'être utiles à la France restent floues, si l'on se réfère à cette seule variable être Français de souche ou ne pas l'être, qui, de ce fait, ne nous est paru être ni pertinente ni suffisante. C'est ce que montre clairement l'analyse des entretiens. Une lecture en termes de recherche de citoyenneté française par les jeunes Français d'origine étrangère nous a paru également insuffisante. Une dimension autour de ce qui pourrait être appelé l'éveil politique éclaire, dans une certaine mesure, cette "différence" entre les jeunes. Mais elle est, là aussi, insuffisante.

Ce sont donc d'autres logiques qui permettent de comprendre ce discours. Ainsi, s'intéresser aux parcours migratoires familiaux et à la mémoire familiale nous a permis d'éclairer ce jeu de piste brouillé. Plus exactement, ce n'est en fait pas tant le fait de s'inscrire dans un parcours migratoire que la nature de ce parcours qui permet de comprendre comment, dans le discours de ces jeunes, la dimension de la Nation, de la Patrie, de la Défense de la France est plus présente et prégnante.

Nous avons pu constater en effet que les jeunes qui avancent plus particulièrement ces thématiques présentent plus souvent que les autres des histoires familiales s'inscrivant dans un parcours migratoire marqué par la réalité de la guerre, par l'instabilité politique. En avançant la nécessité de défendre leur pays, ils ne souhaitent pas payer un tribut à la Nation ou s'inscrire dans un désir de légitimité mais

nous confrontent à un principe de réalité.

Il ne s'agit pas de dire que tous ces jeunes ayant ce profil s'inscrivent dans cette démarche mais de souligner une tendance : la grande majorité des jeunes, filles comme garçons, qui ont ces mots pour parler de l'armée ont en commun cette dimension.

Clémentine (C) : C'est vrai qu'on a quand même besoin d'un certain patriotisme, d'être de son pays, de ne pas rester les bras croisés, pourtant il n'y a aucune personne de ma famille qui y a été, je crois même que certains ont réussi à éviter le service militaire.

R : C'est quelque chose d'important pour vous la notion de patriotisme ?

C : Je crois que c'est dans notre sang, quand même. Parce que moi, j'ai des racines. Je suis française, je suis née en France mais du côté de ma grand-mère maternelle, on est juif et on a toujours eu ce côté, on est chauvin, on aime notre pays... J'ai failli aller en Israël et y rester, j'aurais voulu faire mon service militaire là-bas et tout mais ma mère n'a pas voulu mais maintenant, je me suis un peu plus affirmée, j'ai envie de faire ce que j'ai envie quand j'en ai envie, alors voilà, plutôt que d'aller en Israël, j'espère pouvoir le faire pour la France.

Karim (K) : (...) oui, c'est un petit peu normal. D'aller se battre pour quelqu'un d'autre, non, mais si on doit faire ça pour son pays, pour sauver quelque chose que l'on croit important, oui, c'est normal.

R : quelles sont ces choses importantes à défendre ?

K : les gens, la liberté... Quand je vois aux actualités les endroits où il y a la guerre en ce moment... Il faut laisser aux gens une certaine liberté d'expression, une liberté de pensée. Les censures, tout ça, je suis contre.

R : Vous pensez au Maroc ? (Les parents de Karim sont nés au Maroc)

K : Oui. C'est marrant que vous me parliez du Maroc. Oui, c'est le Maroc et puis d'autres pays africains et puis les pays de l'Est, la Yougoslavie et puis la Palestine,

Israël et tout ça où c'est stupide tout ce qui se passe. Je suis très sensible à tout ce qui se passe là-bas. (...) Le civil, il aime son pays mais je ne sais pas s'il serait prêt à se battre ou à mourir pour.

R : et vous ?

K : si la France est en danger, oui. Mes parents ont été accueillis par la France, je suis né en France, j'ai vécu ici, je suis français. Je crois que si la chose vaut la peine, sans hésiter, je me mettrai de l'avant.

Une logique d'engagement sexuée ?

La manière dont nous avons contacté les jeunes filles scolarisées et non scolarisées a pu créer des biais dans la mesure où celles qui ne se sentaient absolument pas concernées par l'armée et ses métiers ont pu nous "échapper"¹⁷. Toutefois, l'attitude de certaines jeunes filles qui, comme leurs homologues masculins, n'étaient ni plus décidées ni plus réticentes, nous permet d'avancer dans notre analyse.

C'est sûrement sur la question de l'engagement que les filles et les garçons se démarquent le plus les uns des autres. Mais pas de façon simple : il faut en effet différencier l'engagement (des femmes et des hommes) pensé par les femmes et l'engagement (des femmes et des hommes) pensé par les hommes.

L'engagement (des femmes et des hommes) pensé par les femmes.

Pour les jeunes filles que nous avons rencontrées, la représentation de la décision d'engagement ne relève pas d'un principe différenciateur qui séparerait les hommes et les femmes. Autrement dit, pour une femme, un homme ou une femme peuvent vouloir s'engager pour les mêmes raisons, sans que ne s'exprime une logique de genre. Les filles, parce qu'elles s'enthousiasment de l'effondrement des derniers bastions dont l'accès leur a été interdit puis limité et réservé (Reynaud, 1988, Battistelli, 1997), sont très sensibles à toute nouvelle proposition d'ouverture. Dès lors, elles affichent une opinion très positive à toute

¹⁷Nous nous sommes intéressées d'autre part, rappelons-le encore une fois, à des jeunes qui suivaient un enseignement où la part des filles est faible.

éventualité d'engagement dans l'institution militaire. Autrement dit, elles évoquent cet engagement comme elles évoqueraient une demande d'emploi dans n'importe quel secteur à forte dominante masculine : l'emploi militaire est un emploi comme un autre dans un milieu nouveau, un peu original, encore à apprivoiser quand on est une femme. Pour les femmes, la nouvelle armée s'apparente à l'ouverture aux femmes d'un bastion professionnel masculin, au même titre que d'autres bastions se sont ouverts ces vingt dernières années (conducteur d'engin ou de gros véhicules comme les bus, camions, métro etc., personnel de police, de surveillance ou de sécurité, etc.). Dès lors elles évoquent leur éventuelle participation à l'armée comme elles imaginent n'importe quelle demande d'emploi dans des secteurs reconnus à forte dominante masculine et identifiés comme "masculins".

Certes, certaines des jeunes filles scolarisées de notre échantillon fréquentent des établissements scolaires et des filières traditionnellement masculines. Investir des bastions traditionnellement masculins pour elles n'est donc pas une nouveauté en soi. Ceci pourrait donc expliquer cela. Mais les jeunes filles issues de formations plus diverses, dont des filières féminisées, ne parlent pas autrement.

Patricia (P) : Y'a pas de différence entre les filles et les gars, y'a pas de différences. A part le fait que la femme a des enfants, la femme est pareille que l'homme. Sauf quand elle est enceinte. Mais bon, sinon... (...) Les garçons, comme ils sont encore plus nombreux par rapport aux filles, ils se croient encore tout permis. Mais c'est pareil, il faut avoir du bagout, avoir deux trois mots bien placés dès le début. Après je pense que ça ira.

R : vous pensez que vous aurez des problèmes, vous, en tant que fille pour vous faire accepter ?

P : J'sais pas. Franchement, je ne sais pas. Je sais que c'est réputé pour être un monde de machos, de garçons. (...) Tout ne va pas forcément bien se passer. Tout se passe pas forcément très bien pour tout le monde. Mais c'est pour tout le monde. Il suffit de pousser un coup de gueule. Je pense que ça, je pourrai y arriver. Et puis on ne

peut pas plaire à tout le monde. Donc ça je m'en fous à la limite. Autant se faire des amis.(Patricia)

Si elles sont prêtes à penser l'armée comme un possible professionnel pour les femmes (et les hommes), il en va tout autrement de leur fratrie. Ce n'est pas tant avec leur père (certains sont mêmes ravis que leur fille pensent à un projet de leur jeunesse qu'ils n'ont pas pu réaliser eux-mêmes.) ou leurs amis qu'avec leur frère qu'elles pensent recevoir ou ont déjà reçu des marques de réticences à l'égard d'un tel projet.

Marie (M) : Mon frère, il me racontait tout ce qu'il faisait quand il était à l'armée. Quand je lui ait dit que j'aurais bien envie moi aussi de voir ce que c'est, il m'a dit : "mais qu'est-ce que tu veux aller faire là-dedans, toi ? T'es folle ou quoi !"

Quant aux réactions d'un éventuel petit ami ou de l'homme avec qui elles feront leur vie, elles espèrent quelqu'un de très conciliant.

L'engagement (des femmes et des hommes) pensé par les hommes. Au contraire des filles, on retrouve chez les garçons une lecture bien spécifique de l'engagement féminin.

Ils ne semblent pas tout d'abord opposés à "l'ouverture" de l'armée aux femmes, dans l'idée que "*Maintenant, c'est normal quoi. Elles font ce qu'elles veulent, quoi.*" (entretien collectif).

Mais très vite, ils se posent des questions

- Dans ma promotion, il y a une fille qui veut aussi rentrer dans l'armée, pas exactement le même secteur que moi, mais, pareil, elle est aussi motivée que moi, et elle a vu comme moi que les portes se ferment, donc on attend.

- Par contre, je ne sais pas comment c'est organisé, s'il y a une séparation, comment ça se passe. Je veux dire s'il y a des classes séparées, parce que bon, au début, quand les femmes sont rentrées dans la police, il y a eu des

problèmes, elles étaient mises à l'écart et puis pas trop bien traitées.

R : vous pensez qu'il peut y avoir les mêmes problèmes avec les femmes dans l'armée ?

- je ne sais pas.(entretien collectif de garçons)

et s'inquiètent quelque peu. Les femmes sont alors perçues comme des intruses et un risque pour la collectivité militaire telle qu'ils se la représentent.

R : et l'ouverture aux femmes ?

Richard (R) : Bien... pourquoi pas... Mais il ne faut pas trop en abuser et par contre, il y a certaines formations qui sont exclues. Déjà dans la marine. Sur un bateau, pourquoi pas, mais dans un sous-marin, sûrement pas. A chaque fois, c'est des problèmes. Les bateaux, maintenant, ils sont conçus pour les deux, pour les femmes aussi mais c'est quand même beaucoup moins pratique. Dans l'armée de l'air, il n'y a pas de problèmes. je sais que dans les pilotes de chasse, il y en a, en Belgique, il y en a. Non... Il y a aussi le côté maternel. Les femmes qui auront, qui ont des enfants, pour ça, c'est pas du tout compatible avec l'armée. Et puis il y a le côté résistance, dans les commandos et tout ça. C'est comme ça, hein. On voit le cross du Figaro pour les étudiants, les garçons, c'était 7 km et les filles 4. Alors, effectivement, il y en a qui font les 7 km, qui courent même plus que les garçons mais... Faut pas que ça devienne démesuré non plus.(Richard)

Ce sont plus spécifiquement les garçons le moins en contact avec des filles (notamment au cours de leur scolarité dans des classes de garçons) qui ont majoritairement ce genre de discours.

<p>La femme qui veut s'engager relève du hors-norme, la norme étant celle établie par le groupe des hommes (Becker, 1985, rééd)</p>

Cette perception de la figure féminine synonyme de dangerosité dans la mesure où elle remet en cause les valeurs sur lesquelles s'appuierait l'institution pour construire son identité a été évoquée par E.Reynaud (1988), dans le travail collectif sur les marins du G.Leygues mais aussi par M.Bessin (1993) ou encore, pour sortir de nos frontières hexagonales, par l'ouvrage collectif "donne e forze armate" (1997).

Dans la même perspective, un article de L.Pinto qui met en avant les mécanismes mis en œuvre par l'institution pour créer l'idée de groupe chez des jeunes conscrits permet de voir comment la figure féminine est gommée et ne trouve pas sa place en tant que femme dans l'institution, au contraire de l'homme.

Penser l'engagement féminin pour les garçons renvoie à l'image de la femme masculine ou encore à la femme virile (Mosse, 1997). Il n'y a plus référence au sexe biologique : elle n'est plus tout à fait femme ni tout à fait homme. Elle ne peut être que l'homme-en-moins. Et si elle fait rire, elle dérange surtout.

Elle est notamment un élément perturbateur de leur discours sur ce qui relèverait, pour eux, d'une nature masculine et féminine.

R : qu'est-ce qui peut pousser une fille à vouloir s'engager?

- *Je ne sais pas moi. Il y a des filles qui veulent être des garçons., elles s'habillent en garçon, un garçon manqué. (rires). Non arrête ! Une fille reste une fille, pourquoi tu veux t'habiller en mec ?*

R : les filles qui s'engagent sont pas vraiment des filles... ?

- *Voilà ! Ouais, elle veut être un homme, je ne sais pas moi. (rires).*

R : Il n'y a que ce genre de filles qui s'engagent ?

-*Bah... Il y a des filles qui y vont pour... Je ne sais pas moi... Pour... Apprendre à se défendre ! A se défendre du danger quoi, je ne sais pas, des gens qui viennent pour*

l'agresser. De toute façon, il n'y a que ça à l'armée.

- Les filles, c'est doux. Je ne sais pas moi. Les filles, c'est pas des barbares, ça doit rester doux.

R : Et les femmes militaires qui travaillent dans des bureaux, elles sont aussi,

- pareil.

- Ben oui, parce que à force de rester avec des gens stricts, on devient strict avec ses enfants aussi. On devient une mère méchante avec ses enfants.

- ouais. (entretien collectif composé de garçons et de filles. Extrait : des garçons)

Richard (R) : Le travail de la femme à l'origine, au niveau de base normal, c'est de fonder la famille ; pas de fonder la famille mais d'élever les enfants alors, effectivement, les femmes travaillent, tout ça, mais qui élève les enfants dans une famille ? C'est la femme. Effectivement, le mari est là mais c'est la femme qui l'élève, qui l'a eu et l'élève et la femme militaire déjà dans l'armée... avoir une femme qui est enceinte, ça va pas. Non, je pense qu'il faut savoir faire un choix. Par exemple entrer dix ans dans l'armée et ensuite quitter pour élever ses enfants. Il y avait une émission sur le travail réservé aux hommes où il y avait des femmes : brigade, pilote de l'air, garde du corps... et le pilote avait fait un choix, elle avait deux enfants en bas âge et elle disait que, le mois suivant, elle quitterait définitivement l'armée pour élever ses enfants. Je pense que les deux ne peuvent pas être ensemble. (Richard).

Pour les garçons, quand une femme s'engage dans l'armée, elle devient un individu au sexe indéterminé, qui n'est plus femme ni tout à fait homme. Elle perd ce qui fait sa féminité dans le regard des hommes mais elle ne peut égaler et rivaliser avec ce même homme qu'elle cherche à imiter. Elle pourra retrouver sa "féminité" lorsque les garçons penseront la jeune femme militaire dans le cadre d'une relation amoureuse ou de la maternité. Soit donc dans le cadre d'un échange avec un homme.

Ce changement symbolique de sexe renvoie à la notion de sexe social.

La femme masculine, c'est celle qui transgresse. Dans sa transgression, elle a perdu ses attributs féminins qui renvoient à ce qui relèverait, pour les garçons, d'une nature intrinsèquement féminine : douceur, calme...et chevelure...pour acquérir des caractéristiques dites masculines. Cette femme masculine remet en cause l'état des rapports sociaux de sexe et la division sexuelle du travail.

G.L Mosse (1997) explique comment cette figure de la femme masculine, récurrente dans l'histoire occidentale, apparaît comme une menace pour la construction de l'homme moderne : elle rend l'homme moins homme.

Cela dit les garçons "acceptent" l'idée qu'un secteur demeure "ouvert" aux femmes, *sans être fermé aux hommes* : c'est l'administration. Ils peuvent donc imaginer qu'une femme soit "militaire" dès lors qu'elle occupe un poste administratif. Ce qui la distinguera d'une civile ? C'est l'uniforme bien sûr!

Cette présence des femmes dans l'institution est donc "pensable" pour les garçons si elle renvoie à une réalité connue, c'est-à-dire à des postes les plus éloignés du combat et donc de la femme guerrière.

- R : Et les filles dans l'armée ?
- *c'est pas pour elles.*
 - *ça dépend!*
 - *ça dépend des métiers.*
 - *non, si elles sont très pour aussi...*

- à la limite dans les bureaux.
- ouais, ch'ais pas, mais diriger des troupes, moi, j'vois pas.
- ouais, moi je suis d'accord.
- et puis les filles, c'est gentil, ça peut pas tirer. (entretien collectif composé seulement de garçons).

- Luc : Ben, elles auraient plus des trucs dans l'armée qui seraient plus spécialisés pour elles : du secrétariat, des trucs comme ça.

- R : Hum, hum.

- Luc : Et puis, ceux qui ont des grades, tout ça, c'est plus pour des hommes quoi. (...) (Entretien individuel)

Il a essayé de me faire faire secrétaire. Mais c'est justement pas pour ça que je veux aller dans l'armée ! Ca, c'est le côté macho. Quand tous les hommes sont ensemble, c'est très... C'est comme ça. (Patricia)

Un entretien réalisé avec Fabien soulève particulièrement une autre dimension retrouvée de façon récurrente par ailleurs chez les garçons. L'engagement des filles renverrait à un engagement de type "vocationnel" (que sous-tend à nouveau l'idée du "garçon manqué"), alors que l'engagement des garçons renverrait, pour eux, soit à un engagement de type vocation ou "pragmatique". Il met en avant des logiques de genre qui ne pourraient être que différentes.

- Fabien : Les motivations ? Ben, c'est qu'il veut faire ce métier comme on a entendu la dernière fois. et puis aussi parce qu'ils n'ont pas de boulot et que c'est la seule façon de subvenir à ses besoins. (...) Le premier gars, il aura plaisir à le faire alors que l'autre personne ira en pensant qu'à la fin du mois, il pourra manger.

R : Et pour les filles ?

- Fabien : Ben c'est différent, c'est parce qu'elles en ont vraiment envie. Parce que, pour elles, il y aura toujours quelqu'un pour subvenir à leurs besoins. Alors si elles

partent, c'est qu'elles en ont vraiment envie. (...)

Contrairement aux références des jeunes filles, la façon de catégoriser des jeunes garçons renvoie donc à des représentations des rôles masculins/féminins qui sont encore très traditionnels avec l'idée d'une répartition fonctionnaliste des rôles. Pour les garçons, nous sommes dans une idéologie de la conciliation des rôles qui "insiste, même si c'est de façon plus latente qu'explicite, sur un investissement familial des femmes qui serait un donné, a priori, quasi biologique et qui entraînerait le besoin des femmes de diminuer leurs temps de travail salarié pour s'occuper des enfants." (Kergoat, 1984).

Il en est tout autrement pour les filles. Pour ces dernières, les frontières entre rôles masculins et féminins se sont ouverts dans la vie professionnelle et ailleurs. De plus, lorsqu'elles évoquent leur investissement dans la vie et sphère familiale, elles l'envisagent sous de multiples aspects.¹⁸

Cette lecture de la présence des femmes dans l'institution militaire par des jeunes hommes eux-mêmes étrangers à cette même institution ne relève pas tant d'une opposition latente (ou flagrante) que de la reproduction d'un discours social dominant par les garçons. Ce type de discours a par ailleurs été tenu dans d'autres secteurs à forte dominante masculine qui se sont ouverts aux femmes au cours de ces dernières décennies, ce qui n'a pas fait obstacle à cette ouverture.

Ce "risque" de l'arrivée d'une population atypique dans l'institution militaire, exprimé par des jeunes hommes eux-mêmes étrangers à l'institution en question, fait écho à des débats qui ont eu lieu dans les armées autour de la pénétration des femmes dans l'institution par le biais du statut militaire (et non plus civil), d'une part, et par le biais de postes dont l'éventail tend à aller en s'élargissant dans les textes,

¹⁸Nous renvoyons aux travaux de D. Kergoat qui souligne qu'il n'y a pas une forme d'investissement dans la vie familiale mais de multiples formes, très dépendantes de la place de la femme dans les rapports de production.(1984)

d'autre part¹⁹. L'ouvrage d'E.Reynaud (1988) rappelle à ce sujet les différends et craintes qui ont pu s'exprimer dans les armées et l'opinion publique autour de cette arrivée féminine, non plus dans le cadre d'une logique de soutien occasionnelle mais participative, sous statut.

2- Un engagement total.

Un consensus sur l'engagement total.

Quand on les invite à parler de l'idée d'engagement, ce qui prédomine, c'est une mobilisation totale de l'individu. La césure service/hors service, travail professionnel/hors travail professionnel n'existe donc pas et être un militaire n'envahit pas seulement les seuls temps de disponibilité requis par l'institution. L'engagement est envisagé différemment selon le niveau hiérarchique représenté et c'est d'abord pour le militaire du rang que prévaut l'image de l'engagement total.

Chez les garçons, "être militaire" engage toute la personne. On est militaire 24 heures sur 24, continuellement.

Le salaire qui n'est pas assez élevé parce que quand même, c'est du 24 heures sur 24. Les soldes ne sont pas assez élevées par rapport au boulot qu'ils font. J'ai beaucoup trop d'amis qui ont fait leur service, qui sont même caporaux. Bof... (...) (entretien collectif)

C'est le fait que les militaires vivent à l'intérieur d'une "enceinte" qui empêche de distinguer vie professionnelle et vie privée. L'enceinte

¹⁹ Pour un aperçu des débats sur la réflexion autour de l'intégration et de la place des femmes dans l'armée, il est très intéressant de consulter des textes écrits par des militaires, hommes et femmes. Voir par exemple et entre autres : Anne-Marie Meunier. Les femmes dans le monde militaire. *Bulletin du C2SD*, n°18 ou La place des femmes dans le cadre du service national élargi. In *Armées jeunesses* n°43, 1995-1996.

symbolise l'engagement complet que représente le statut de militaire. Ceci ne signifie pas que des loisirs ne sont pas envisagés mais ils sont soumis à la vie et à l'avis de l'institution. Un jeune homme s'est exprimé à ce sujet et représente un extrême de cette logique de pensée commune à tous.

Cette exigence supposée d'engagement total, dès lors qu'on envisage un avenir dans l'Armée, conduit certains à s'interroger sur le bien fondé d'un engagement qui demanderait l'investissement presque total de soi.

-L'armée, c'est vraiment 24 heures sur 24. On mange là-bas, on dort là-bas...

R : c'est une vie un peu à part ?

- oui, on ne peut pas faire ce qu'on a envie de faire.

- la vie est pas facile là-dedans. Parce que moi, je connais des collègues qui sont partis au bout de quatre mois, ils ont craqué, ils ne veulent plus jamais y retourner. Par exemple, le groupe, il était pas solide, se lever tous les jours à 5 heures... Moi, franchement, quand on me parle de l'armée, je dis que je tiendrais jamais, mes copains ont pas tenu, je tiendrais pas.

R : vous disiez que c'est pire que la prison ?

- oui, au moins, en prison, ils peuvent se lever à l'heure qu'ils veulent. (entretien de groupe).

Cette façon de penser est présente aussi bien dans notre public masculin que féminin.

- Mes copines, elles m'ont dit, ça va pas, non ? Que non, c'était même pas la peine parce que, de toute façon, quand on rentre là-dedans, on ne peut plus en sortir, des contrats de vie.(Bahia)

A quelques différences près qu'introduit notamment la grossesse pour les filles du travail domestique²⁰, très décalé du "militaire".

²⁰Rappelons que le travail domestique renvoie à quelque chose de plus large que les

Cette prégnance du "domestique" au sein du "militaire" tempère l'idée d'engagement total qu'imposerait l'entrée dans l'Armée.

Comme on dit, si j'ai l'uniforme... moi je sais qu'il y en a qui vont faire leurs courses en uniforme et tout ça. Moi je dis que moi, non. Moi, c'est jeans-basket pour faire mes courses. L'uniforme c'est bien, mais faut savoir séparer vie privée/loisirs/vie familiale.(...) (Patricia)

Elles n'expriment pas de préférence. Elles rappellent simplement l'interpénétration entre les sphères du travail domestique et salarié pour les femmes.

Là encore, il s'agit beaucoup moins d'un choix que d'une réalité à laquelle elles n'échappent pas et qui est l'objet, déjà, d'interrogation pour ces jeunes femmes. En termes de chiffres, les enquêtes montrent que si la participation des hommes au travail domestique croît quelques peu depuis quelques années, les femmes ont encore des doubles journées de travail. Et si les jeunes couples voient cet écart se réduire, l'arrivée du premier enfant remet en question cet 'équilibre'. Les jeunes femmes que nous avons interrogées anticipent donc une situation qu'elles pensent avoir à gérer. Mais ce temps qui s'ajoute en plus au temps consacré au travail salarié dédié à la vie professionnelle (militaire en l'occurrence) ne signifie pas qu'elles se représentent en retrait et veulent moins s'investir dans le travail. Elles se représentent un investissement autre.

Là encore, il ne s'agit ni d'un choix ni d'une préférence. Ces résultats vont dans le sens de travaux qui rappellent que les femmes doivent coordonner différents niveaux de réalité dans la vie quotidienne : la situation professionnelle et la situation familiale et les trajectoires individuelles (D. Kergoat, 1984)

L'engagement militaire avant l'engagement familial.

Chez les garçons, la vie militaire est tout d'abord marquée, dans les représentations, par le célibat. Le militaire sans grade, jeune, est

seuls travaux ménagers et comprend soins aux personnes..., soit l'ensemble des tâches effectuées au sein de la sphère familiale.

forcément célibataire et solitaire.

Hanis : Il faut renoncer à plein de choses.

R: Lesquelles ?

H : une copine, des copains que je ne verrai plus. Il faut sacrifier, c'est normal. Moi, je sais que les copains que j'ai, je les verrai après. Pour une copine, je peux attendre.

(...)(Hanis)

Moi, à côté de chez moi, j'ai des maisons militaires où c'est plutôt des adjudants, des hauts classés je veux dire. Arrivé quand même à adjudant, y'a plein de trucs quand même. En tant qu'électricien de bas niveau, je pense pas que j'aurais une maison avec une femme, des enfants, tous les avantages qu'ils ont eux.. (...) (Fabrice)

Ceci n'est pas lié à un refus de l'engagement familial, mais plutôt à une difficulté au regard des conditions de vie du jeune recruté : la vie en caserne, montant de la solde peu élevé (les jeunes parlent en termes de solde et non pas de salaire) sont en effet pensés comme incapables de permettre d'avoir ou d'envisager une vie affective et de famille stable. Ces conditions supposées font donc obstacle à la vie en couple.

Nous rejoignons les conclusions d'autres recherches (Bessin, 1993, Devreux 1991) qui, évoquant de jeunes garçons effectuant leur service militaire, soulignent combien ces derniers voient le monde militaire en totale rupture avec le monde civil du point de vue des relations affectives. Cette conclusion pourrait s'appliquer à notre échantillon.

Mais le mariage ou la vie commune est envisageable pour eux dès lors qu'une amélioration des conditions de vie est à l'œuvre, après quelques années passées dans l'institution. Les garçons évoqueront le mariage avec une jeune femme qui, pourquoi pas, cessera toute activité pour les suivre ou aura une activité leur permettant (à eux) toute liberté de mouvement. Il faudra aussi qu'elles adhèrent aux

valeurs militaires et elles appartiendront ainsi à ce monde. Certains d'entre eux n'excluent pas qu'une femme militaire puisse rencontrer un civil acceptant de se lier durablement avec elle mais c'est une figure qu'ils n'imaginent pas, eux mêmes, incarner. Et si la jeune femme qui vit avec ou épouse un militaire doit être conciliante, cette figure masculine qui ferait sa vie avec une militaire devrait être doublement conciliante.

Enfin, une relation avec une femme militaire est imaginable mais très difficilement dans le cadre d'histoires sérieuses. Si partenaire il y a, elle sera tout d'abord "extérieure" au militaire d'une façon ou d'une autre. La femme militaire est encore en effet pour beaucoup d'entre eux une exception et renvoie, de plus, à des figures féminines avec lesquelles il est encore difficile d'envisager de faire sa vie. Le monde militaire est en effet pour eux encore masculin ; il est dès lors difficile de rencontrer des jeunes femmes. Et si elle est militaire, elle accomplit principalement des tâches "civiles". De ce fait, elle n'est pas vraiment militaire.

Les filles se voient solitaires mais pour des raisons totalement différentes. Elles parlent tout d'abord de l'investissement professionnel important que représentait l'engagement. Dès lors, le célibat et l'absence de relations stables apparaissent pour elles comme des "nécessités" dans un premier temps, dans la mesure où la présence d'une famille est d'entrée envisagée comme étant à leur charge. Autant (si elle est envisagée comme possible) la vie familiale avec des enfants ne représente pour les garçons aucun obstacle majeur à la vie militaire, autant, pour les jeunes filles, cette situation pose question quant aux choix à faire en matière de carrière future (d'ailleurs, les jeunes filles abordent d'elles-mêmes ces questions et leurs entretiens contiennent déjà ces éléments en l'état, alors qu'ils doivent être introduits par l'interviewer pour les garçons).

J'ai une copine, son copain partait 6 mois à Sarajevo, il rentrait 15 jours, il repartait 2 mois... C'est pas une vie. Moi, c'est clair que si demain j'ai des enfants, je ne quitterai pas tout pour l'armée. Je sais que si j'ai des enfants, je ne partirai pas. (...)(Aurélie)

Le seul problème, c'est ma petite fille.

R: elle vous suivrait?

- non. Je ne pense pas. Dans un premier temps, parce qu'elle est rentrée à l'école. Donc il y a ça aussi qui va être dur. Ça va être le cap à passer parce que moi, j'ai toujours été avec elle, même quand je travaillais, je la voyais quand même, mais c'est peut-être ça aussi qui m'a fait réfléchir. J'ai envie qu'elle me suive sans en avoir envie. Je n'ai pas envie de lui faire vivre la vie que moi j'ai envie de vivre. J'en ai parlé avec son papa. Il est complètement d'accord jusqu'à ce que j'ai décidé de la reprendre. Ça, on verra après. Lui en parler à elle, c'est dur. Elle a trois ans, je le lui ai vaguement expliqué : " tu sais, maman, elle habitera là et si ça marche, on ne se verra pas tous les jours. " " Ah, maman, elle va aller travailler ", elle m'a dit, alors. Bon, elle a pris cette chose là dans ce sens là, maman, elle part au travail. Me suivre, je ne sais pas parce que je n'ai pas envie qu'elle mène la vie que j'ai envie de mener. Donc ça, je ne sais pas. C'est encore un point d'interrogation, c'est dur à prendre. (Clémentine)

Elles aimeraient toutefois (plus que les garçons) s'investir dans une relation stable, tout en ayant conscience des difficultés qui risquent d'apparaître.

R : la vie dans la marine et dans l'armée en général, c'est une vie de célibataire pour vous ?

- ben jusqu'à un certain âge oui. Parce qu'après, c'est pareil. Sur des bateaux, on y est pas toute la vie non plus, hein ! Moi, je dis jusqu'à la trentaine et après je pense qu'on est à terre. Donc là, c'est pas encore trop vieux pour se marier et avoir des enfants. C'est pas qu'on peut pas mais c'est dur. C'est dur pour les deux personnes. Parce que la femme ou l'homme est parti et l'autre reste seul. Ou alors, il faut aimer avoir un mari ou une femme qui ne soit pas tout le temps là. Mais si les personnes se

marient, c'est qu'elles savent bien la situation qu'il y a dedans quand même.

R : Il est plus difficile pour une femme d'accepter que son mari ou son copain soit en mission ou plus difficile pour un homme d'accepter que sa femme soit en mission ?

-moi...Je dirais que les hommes sont très machos. C'est plus difficile pour un homme, il se verrait rabaissé.

(Patricia)

Moi, je me suis fixé jusqu'à 35 ans, je veux tout voir et tout vivre car je suis curieuse et après, ben j'envisagerai d'avoir des enfants. Je suis jeune encore et depuis 16 ans, je vois plein de choses et je veux continuer. Alors la question se pose pas vraiment pour moi.

Sinon, dans l'absolu, je crois pas qu'une vie militaire soit compatible avec la vie familiale pour une femme car elle doit s'occuper des enfants et c'est très important qu'une femme soit près de ses enfants.(...) (Marie)

Si les garçons soulèvent la difficulté de rencontrer une partenaire conciliante afin qu'elle puisse les suivre dans leur mobilité professionnelle, les jeunes femmes évoquent la double difficulté de trouver un partenaire suffisamment conciliant pour être prêt à accepter les contraintes de la mobilité de son amie ou épouse et prêt à s'investir dans la sphère domestique. Sinon, deux possibilités sont avancées : un investissement professionnel différent (mais pas moindre) ou un compagnon lui même militaire.

La solution d'une vie privée possible relèverait-elle d'une alliance entre militaires ? Pour les filles, c'est une des solutions envisageables. Mais même dans ce cas, il faut trouver celui qui acceptera de se plier aux contraintes des éloignements éventuels.

Cette endogamie est tout d'abord requise dans les représentations des jeunes par la prégnance des contraintes de la vie militaire et un conjoint militaire partageant la même réalité est perçu comme un moyen d'augmenter la probabilité de survie d'un couple.

Pour les jeunes que nous avons interrogés, la mobilité s'effectue dans

les mêmes régions, aux mêmes moments pour les deux conjoints. Dès lors, les difficultés qui apparaissent lorsque les deux conjoints militaires sont soumis tous deux aux contraintes de la mobilité les conduisant dans des régions différentes ne sont pas abordées. Or, E. Reynaud (1988) souligne les difficultés liées à la mobilité chez des couples de militaires et montre comment elles sont notamment résolues en termes de choix de carrière que doit faire le plus souvent l'épouse.

L'engagement pour échapper temporairement au monde de l'entreprise ?

Nous avons vu précédemment comment la représentation du monde militaire pouvait être pensée dans la dichotomie armée/entreprise. Le refus de l'entreprise (et non pas du travail), telle qu'elle est connue ou imaginée est l'une des dimensions que nous avons retrouvées dans les motivations possibles à l'engagement exprimées par les jeunes.

Elle n'est pas l'apanage des populations les plus "déstructurées" de notre échantillon ou de ceux dont le niveau d'instruction est le moins élevé.

Les représentations du devenir professionnel des jeunes que nous avons rencontrés renvoie à la place occupée dans le système scolaire (Kandel et alii, 1980, Bourdieu 1992) mais aussi au sexe du jeune (Galland, 1988).

Pour le jeune, c'est, de plus, souvent à l'occasion d'un stage, d'un job d'été, qu'a lieu le premier contact concret avec l'entreprise et le travail professionnel. Pour beaucoup (pour ne pas dire la majorité), cette première rencontre est marquée par une déception par rapport aux attentes et la confrontation avec cette réalité difficile les conduit à se représenter, pour l'instant, leur vie professionnelle future en référence à cette première expérience.

Le travail est vécu comme un des lieux d'investissement de soi où il est important d'être bien. Dès lors, ils soulèvent l'importance de l'ambiance et des bonnes relations professionnelles avec les collègues

sur le lieu de travail.

Si ce n'est pas le cas, la mobilité professionnelle est tout de suite envisagée et là, très souvent, l'armée peut être évoquée.

Ce n'est pas un pis-aller. En fait, face à une expérience de travail déroutante, déstabilisatrice, où notamment la valeur et le savoir n'ont pas été reconnus comme le jeune l'aurait souhaité, certains font alors un pari : à l'armée ce sera peut-être différent, on me jugera peut-être différemment. Les jeunes espèrent plus ou moins fort cette différence, sans se faire nécessairement des illusions.

R : Vous avez déjà fait des stages ?

- *Quand j'étais en technologique, oui.*

R : Ca s'est passé comment ?

- *Ben quand j'étais dans une entreprise, assez mal... quand j'étais chez le vétérinaire, ben ça peut aller... non, j'ai fait trois stages. Il y a... aussi. Bon, dans l'entreprise, ce qui m'a choqué, c'est... c'est, j'sais pas... Quand j'étais en internat, j'apprenais le respect des autres et quand j'ai été en entreprise... quand j'ai vu une employée pleurer parce que sa chef d'atelier l'avait insultée... elle était jeune, elle venait d'arriver... Elle l'avait presque insultée. Vous savez, c'est une entreprise de collants. Elle l'a insultée. La pauvre. J'sais pas, ça m'a retournée ça... J'ai eu du mal à travailler après ça.*

R : vous faisiez quoi ?

- *ben voir un peu tout. C'était pour voir l'entreprise.*

R : vous bougiez et changiez de postes, c'est ça ?

- *oui, voilà. Je tournais dans tous les ateliers. A la teinture, à la confection, je faisais un peu tout. (Patricia)*

- *Je ne voulais absolument pas faire comptable. J'avais fait des stages, c'était vraiment...*

R : Qu'est-ce qui s'est passé pendant ces stages ?

- *Rien, je me suis heurté à des gens hypocrites, à un travail barbant, j'ai vu comment les gens étaient entre eux. En face à face, ils se souriaient et dès qu'ils avaient le dos tourné... Moi, j'ai horreur de ces gens là. J'ai pas des attitudes comme celles-ci. Quand j'ai quelque chose à dire*

à quelqu'un, je vais le dire en face, au risque de le vexer mais... en général, c'était pas intéressant. Et puis eux, ils avaient plusieurs années derrière eux, et puis quand j'ai vu ce qu'ils étaient... Si je dois faire ce travail et devenir comme eux, c'est pas la peine. (...) La première fois, je me suis dit : " ça va changer ".

R : Et le travail, c'était intéressant ?

- *Non, j'ai fait un stage photocopie. (Arès)*

Il n'y a pas refus de travailler mais refus des conditions de travail qui sont habituellement proposées.

- *Mes parents, ils font un travail, c'est trop quoi. J'ai travaillé une fois à l'usine, c'est grave.*
- *Non, il y a pire, en fait, ils travaillent dans un pressing mais c'est une grande entreprise. C'est pas une petite laverie. C'est un truc où il y a peut-être 200 employés. Non, franchement, ça peut aller, il a pire encore. Il y a des trucs pires que ça.*

R : Et vos parents, ils trouvent que c'est dur ?

- *Ben ouais. Ils disent que c'est dur. Quand ils rentrent, ils sont fatigués, des gros draps bien lourds, tirer ouf... (Entretien collectif)*

Les propos des proches et des parents, la manière dont le jeune perçoit l'emploi de ses parents est également important et c'est pour cela que nous avons interrogé les jeunes sur les parcours professionnels des parents. Nous avons ainsi remarqué que ce sont les jeunes dont les ascendants ont les conditions de travail les plus difficiles qui expriment le plus leur refus d'une reproduction à l'identique (l'activité du père, pour les garçons et l'activité de la mère pour les filles servant, respectivement, de référent pour évoquer ce que l'on veut ou ce que l'on ne veut pas). Ce qui ne signifie pas, bien sûr, qu'ils refusent ou refuseront de 'travailler' mais qu'ils souhaitent connaître une autre réalité du travail que celle de leurs parents.

Ce refus temporaire de l'entreprise pourra, dans certaines circonstances, conduire à une logique d'engagement "révélé"

(engagement de longue durée, voire à vie qui puise, a posteriori, ses racines dans une envie d'engagement qui aurait toujours été présente.) ou à une logique d'engagement de contrat (engagement temporaire).

L'engagement pour fuir la galère.

Nous avons déjà rappelé ce que nous entendions par le terme de galère. Les jeunes que nous avons rencontrés ne sont ni atypiques ni marginaux. Si leur parcours est marqué par la mobilité, l'accumulation de contrats à durée déterminée..., c'est parce que la majorité des jeunes est aujourd'hui marquée par cette instabilité d'emploi.

L'armée est alors perçue comme un moratoire qui permet de fuir le chômage et de mieux s'armer pour y faire éventuellement face par la suite.²¹

L'histoire de Fabrice montre que l'on peut être tout à fait à la recherche d'un emploi, et être considéré comme un bon candidat par les différents militaires rencontrés.

Le choix d'un passage dans l'armée est en fait soumis aux conditions objectives du marché du travail et aux représentations du jeune, non pas de son devenir, mais de ses champs du possible.

L'engagement par vocation.

Il s'agit tout d'abord de distinguer dans cette logique de vocation deux types de motivations qui tirent leur origine dans l'enfance ou l'adolescence des jeunes.

²¹ La mise en avant de cette dimension rejoint les conclusions de M. Mansuy et D. Herpin (1995) qui, interrogeant le rôle du service militaire dans l'insertion des jeunes garçons, vérifient l'hypothèse du chômage comme déclencheur de vocation pour une certaine catégorie de population. Reste à souligner que dans l'enquête que nous avons menée et qui s'intéresse aux représentations, ce n'est pas uniquement chez les personnes qui cumulent le plus de handicaps que nous avons retrouvé cette dimension.

L'une prend racine dans l'enfance des jeunes : ils ou elles se souviennent avoir toujours voulu être dans l'armée. Vers l'âge de 10-12 ans ces jeunes déclarent se débarrasser de leurs rêves d'enfant et commencer une véritable vocation d'adulte pour le métier militaire. Cette envie a pu se conjuguer avec d'autres rêves professionnels mais la dimension militaire a toujours été présente et a toujours dominé. Un père, un oncle... une figure masculine a pu aider à construire ce rêve. La proximité avec le monde militaire a pu jouer mais il ne s'agit pas d'une constante.

Cette envie se conjugue le plus souvent avec une passion. L'armée de l'air, ses avions et sa technologie ont, par exemple, suscité bien des rêves d'adolescent(e)s (que des lectures de magazines spécialisés ont alimentés). Pour ces jeunes gens, aller dans l'armée de l'air permettra d'assouvir une passion : voler.

Ben je sais pas exactement, quand mais tout petite déjà. J'avais 10 ans je crois. Toute petite j'en rêvais. Les avions, j'en rêvais déjà la nuit ! Et puis j'ai abandonné cette idée parce que ce n'était pas possible. Je voulais avec des hélicoptères mais j'ai appris que ça n'était pas possible non plus. Que je pouvais être commis aux vivres ou fourrier. Alors... Commis aux vivres, j'sais pas, c'est pas si mal que ça. (...) Mais j'aime bien les avions ! (rires). Non, j'sais pas. Y'a un truc dedans... (Patricia)

Ben moi, c'est parce que j'ai une passion, c'est les avions de chasse depuis tout petit. Je devais peut-être avoir 12 ans, c'est un vieux virus que j'ai attrapé et puis j'ai pas pu m'en séparer. (un garçon, entretien collectif)

Ce type de vision de l'engagement (contrairement aux autres jeunes qui n'ont jamais ressenti de vocation à être militaire) renvoie souvent à l'idée de l'emploi à vie, à une carrière complète au sein de l'institution.

Un seul jeune homme ayant déclaré son attrait pour l'armée depuis l'adolescence, envisage son engagement comme temporaire s'il ne devait pas correspondre à ses attentes.

Je ne sais pas si tout le monde est épanoui, ce qu'il faudrait, c'est pas forcément faire une carrière longue, c'est-à-dire on est toute sa vie là-dedans, c'est savoir faire un choix quand on veut partir, on part. Moi, je sais qu'avec un diplôme civil, ça sera facile, si ça ne me plaît pas, je pars. Avec le bac, c'est beaucoup plus difficile.
(Richard)

L'autre type de vocation renvoie à ce que nous avons appelé la vocation (re)construite. La "vocation construite" renvoie de façon indifférenciée à l'envie d'un engagement temporaire ou à celle d'un engagement à plus long terme.

Dans ces cas, le sentiment de cumul de difficultés professionnelles, voire de "vide" de perspectives professionnelles sont telles que l'on se reconstruit a posteriori (parfois avec la participation d'un tiers-proche, travailleur social) une vocation. L'entretien de Clémentine est par exemple très révélateur de la mise en place de ce type de processus. Et c'est son "histoire" qui permet de comprendre son discours sur les motivations à l'engagement.

Comme j'avais arrêté, je n'avais pas de diplôme en poche et pas d'expérience professionnelle et puis un jour, il y en a un qui m'a laissé ma chance et j'ai travaillé pendant un an et demi dans la chaussure. C'est pas très gratifiant comme métier, mais bon... Et puis j'ai eu ma petite fille. Donc j'ai essayé de faire ma vie mais bon, ça a foiré et puis on a laissé tomber. Elle a trois ans déjà. Et puis j'ai arrêté la chaussure, j'ai été licenciée. Ils ont dit maladie de longue durée mais en fait c'était un congé de maternité et puis c'est vrai que suite à ma grossesse, j'étais pas bien. J'étais comme on dit en dépression, mais alors c'était catastrophique. Je suis restée un an et puis après, c'était des petits boulots à droite et à gauche, jusqu'à il y a six mois où là, je me suis dit : " il faut que tu fasses quelque chose. C'est dramatique". Et puis j'ai réfléchi,

j'ai parlé avec des gens et puis je me suis rappelée qu'en 6e, justement, ce que je voulais faire, c'était le collège militaire, mais c'est pas évident de franchir le pas parce que c'est un engagement à long terme, c'est pas à court terme, donc on se demande si on va supporter ce poids et l'entourage aussi. (Clémentine)

Nous voyons donc que tout au long de son parcours effectif, elle a cherché à s'ouvrir des possibles tout en cumulant par ailleurs les échecs (licenciement économique, refus de l'Education Nationale de l'aider à reprendre ses études arrêtées en BEP, dépression).

Aujourd'hui, sa volonté d'aller dans l'armée s'inscrit dans cette recherche d'une nouvelle vie. Plus précisément, le sentiment de vide, de désarroi et un certain mal être font que l'idée d'armée revient, transformée en projet. Alors qu'elle était pré-adolescente, Clémentine avait en effet demandé à ses parents d'intégrer un collège militaire. Ce n'est pas elle qui retourne à ce projet mais un tiers (sa mère) qui lui renvoie cette anecdote à la mémoire. Après un temps de réflexion, elle le fait sien.

L'entretien de Clémentine montre le rôle de la précarisation et de la représentation du devenir dans la construction de ce projet.

Nous avons relevé d'autres logiques qui pourraient motiver l'engagement dont la logique altruiste.

- Je ne sais pas comment définir ça... Je voudrais bien servir, quoi. Etre utile à quelque chose parce que je ne me vois pas dans un bureau, c'est vraiment pas mon genre.

- R : Ca veut dire quoi servir ?

- Ben, c'est servir à défendre toutes les personnes, comme l'ONU, pour aller servir des gens en difficulté. (Entretien collectif, un garçon)

Dans cette analyse des problématiques à l'engagement, nous remarquons donc qu'il y a un lien entre ces dernières et les formes du passage dans l'Armée. Ainsi, ceux qui adhèrent le plus à l'idée qu'ils se font des valeurs militaires sont ceux qui auront le plus de difficultés à imaginer un simple passage dans l'institution. Ces jeunes

n'envisagent, pour la majorité d'entre eux, qu'une carrière longue et promotionnelle.

3- S'engager où et pour quoi faire ?

S'engager, peut-être, mais où ?

Les jeunes n'en savent trop rien et là encore, la méconnaissance de l'institution militaire se fait sentir même chez ceux qui se pensent experts de la chose militaire. Les jeunes mobilisent alors le capital d'informations dont ils disposent et qui ne suffit pas toujours pour s'orienter dans les méandres de l'institution. Dès lors, il est difficile, pour ceux qui évoquent l'idée de s'engager, de motiver leurs choix.

*Ben, moi, j'aurais bien aimé être aussi dans la marine !
Un peu de tout, hein. Terre..., Marine...C'est un peu
confus hein. J'ai un peu tourné en rond. Maintenant...Je
sais pas. (...)* (Fabrice)

La méconnaissance de l'institution par les jeunes, leurs attitudes face aux différentes armées, permettent de tracer un parallèle avec ce qui se passe dans l'institution scolaire au moment de l'orientation ou autres structures chargées de l'accueil des jeunes (Bourdieu, 1992, 1993) , Chantal Nicole-Drancourt (1996). Une étrangeté identique se retrouve.

Quand ils s'emploient malgré tout à penser un engagement dans une armée, ils s'appuient sur divers supports.

Ainsi, comme on vole dans l'armée de l'air, on navigue dans la marine et on marche dans l'armée de terre : l'idée de s'engager dans l'une des armées se fera en fonction des "activités" ou des environnements préférés (par exemple, une passion pour la mer motivera vers la marine, une autre pour les avions motivera pour l'armée de l'air, la passion des chiens conduit Virginie à prendre des renseignements sur la gendarmerie et la même passion amène Marie à penser à l'armée de terre).

D'autres disent qu'ils se laisseront guider par les conseils d'un proche, beaucoup disent qu'ils se "dirigeraient" vers ce qu'ils croient connaître le plus, à savoir l'armée de terre ; d'autres encore se fient à ce qu'ils imaginent être les besoins des différentes armées et bien qu'attirés par la marine ou l'armée de l'air, ils opteront pour l'armée de terre car "elle a plus besoin que d'autres de BEP électro-technique".

Moi, la formation où je suis, c'est l'Armée de Terre ! Sur la Terre, on fait l'électricité. Sur les bateaux aussi, c'est la marine, mais c'est un autre truc. Comme l'électricité c'est sur la terre, je me suis dit : "ça sera la terre". (...)
(Fabrice)

Si les Armées sont mal identifiées, les métiers qu'on peut y exercer sont carrément méconnus.

Les jeunes supposent que certains "métiers" civils ont leur équivalent dans le monde militaire, mais ils ne connaissent pas la large panoplie des métiers qui leur sont offerts par les différentes armées.

Ils connaissent encore moins les métiers plus spécifiquement militaires (à part celui de combattant sur qui ils projettent le profil universel du soldat) et encore moins les appellations spécifiquement militaires qui leur sont attachées.

L'ouvrage de G. Mosse (1997) offre un regard historiquement distancié autour de la naissance du soldat comme idéal masculin.

C'est notamment avec les guerres napoléoniennes qu'est né ce stéréotype, ravivé avec la Grande Guerre et l'émergence d'un nouvel homme dont le soldat est l'une des figures. Le pilote apparaît, quant à lui, comme le chevalier moderne et représentant de ce nouveau type d'hommes imprégné de noblesse, de sens de l'honneur...

Après réflexions et discussions, les jeunes ont tendance à croire que

les métiers disponibles varient avec les caractéristiques des différentes armées : devenir mécanicien renverra en priorité à l'armée de terre, par exemple.

S'engager pour servir ou pour travailler ?

L'armée, telle que les jeunes s'en saisissent, apparaît de plus en plus comme un espace presque "neutre", comme un nouveau champ professionnel possible et qui serait à explorer.

Derrière l'idée de s'engager, c'est bien l'idée de "travailler" qui s'impose au détriment de celle de "servir" une patrie. Et derrière tout cela, c'est aussi la référence générale à la "guerre" qui recule.

La guerre est pour la plupart complètement absente des univers de pensée : elle n'a pas de réalité propre. Elle reste cantonnée à des représentations mythiques avec des héros désincarnés du présent ou du futur. Parfois un événement, un tiers "éveille" un jeune et les images qui s'expriment sont alors toutes autres.

L'analyse de l'historien G. Mosse (1997) qui souligne la renaissance des mythologies aventureuses liées à la guerre quand les réalités de la guerre, les atrocités..., sont oubliées avec le temps qui passe nous semble ici tout à fait pertinente.
--

Travailler dans l'Armée pour "protéger".

Quand l'idée d'une guerre possible affleure, c'est l'image d'une guerre déterritorialisée, d'une guerre à distance, d'une guerre propre qui refuse les images de corps blessés ou mutilés que restituent les jeunes (les filles comme les garçons). Elle ne peut d'ailleurs concerner la France que de manière lointaine : la mémoire n'a gardé souvenir que de la seconde guerre mondiale, oubliant la guerre d'Indochine, de Corée, d'Algérie (pour les jeunes dits français de souche). La France ne peut s'engager que dans une guerre qui protège la population d'un pays allié et, en ce sens, la guerre ne touche pas son propre pays.

L'enjeu n'est donc plus pour les jeunes la conquête d'un territoire : il s'agit avant tout dans leur tête de protéger des peuples, des populations. La notion de défense cède donc de plus en plus la place à celle de protection d'autrui (protection de populations en danger).

Deux images fortes reviennent comme des leitmotifs pour illustrer ces nouvelles fonctions de l'armée, renvoyant d'ailleurs directement à des images multidiffusées dans les médias : le Casque Bleu de Sarajevo et le militaire qui apporte à manger à des populations affamées.

Il y a donc évacuation de la logique combattante au profit de la logique humanitaire : l'armée a désormais pour une grande majorité de jeunes une fonction de protection et c'est dans ce sens que se comprend la logique d'intervention humanitaire.

Et lorsque la logique combattante est malgré tout présente dans les entretiens, elle se combine avec cette logique altruiste et humanitaire. Pour ces jeunes, l'armée a changé et ne peut plus s'inscrire seulement dans une logique combattante.

Plus terrifiante (mais beaucoup plus fantasmagorique aussi) est l'idée d'une guerre totale et technologique : ils évoquent ainsi le danger de la guerre nucléaire. La représentation de la guerre totale est projetée sur des conflits mettant en jeu des pays occidentaux, alors que les guerres partielles mettraient plus en jeu des conflits entre pays du Tiers-Monde.

Dans la mesure où la guerre "sale" tend à perdre de sa réalité au profit d'une guerre "propre" sans mort ou une guerre totale où tout le monde meurt (civil et militaire étant alors logés à la même enseigne) le ou la militaire n'est pas plus en danger face à la mort que le reste de la population. Si par hasard une guerre "sale" se profilait, il y aurait toujours moyen d'y échapper dans la mesure où l'on n'imagine pas qu'aller se battre relève d'autre chose que du volontariat.

Nous avons d'ailleurs pu noter que l'endurance à la douleur ou le désir de sacrifice sont absents du discours des jeunes.

Le danger de mort est donc relativement absent des représentations juvéniles. Quand il apparaît, il apparaît comme un risque comme un

autre qu'il s'agit de gérer en refusant, par exemple, les missions dangereuses ou le front. Au final, le seul risque que les jeunes imaginent à être militaire c'est, à l'armée comme ailleurs : l'accident du travail.....

Cela dit, une remarque importante s'impose dans ce paysage général : nous avons constaté que les jeunes pour qui la guerre est une éventualité possible et pour qui une "attaque" étrangère imposerait un engagement spontané pour "défendre sa patrie" sont des jeunes dont les histoires familiales s'inscrivent dans un parcours migratoire marqué par la guerre ou l'instabilité politique.

Les effets d'un passage par l'armée.

Rappelons qu'au cours des entretiens, nous avons donc progressivement informé les jeunes du programme de professionnalisation des Armées et, à partir de là, nous avons questionné les jeunes sur ce qu'ils pouvaient attendre de ces nouvelles mesures.

Pour beaucoup de jeunes, l'engagement "nouvelle formule" peut avoir des conséquences néfastes (voire destructrices) dans la vie d'un individu.

En terme de vie professionnelle tout d'abord.

Des garçons et quelques filles ont exprimé le "risque professionnel" à terme qu'introduit un engagement "temporaire" dans l'armée (quelle que soit l'armée évoquée). Même si des problématiques de l'engagement conduisent des jeunes à pouvoir envisager leur propre engagement ou celui d'autrui comme un moment dans leur carrière, des inquiétudes ne demeurent pas moins. Ainsi, les quelques années passées dans l'armée, le temps d'un contrat, sont positivement perçues a priori et le risque, s'il y a, se situerait pour eux à la sortie de l'armée, au moment de la recherche d'un nouvel emploi.

Les jeunes expriment des inquiétudes face à l'attitude des entreprises surtout : voudront-elles encore d'un jeune qui n'est plus "tout jeune" et dont elles ne pourront prétendre le maximum ? La personne qui se présente sur le marché du travail civil court le risque, selon eux, de ne

pouvoir faire face à la concurrence d'une main d'œuvre moins âgée et éventuellement nouvellement diplômée.

R : Qu'est-ce que vous répondez à l'armée qui vous prend pour 5, 10 ans ?

- *ben on fait quoi après !*

- *l'ANPE !*

- *c'est casse gueule.*

- *C'est cool pendant 10 ans et puis après on a le chômage.*

R : vous avez l'impression que 10 ans dans l'armée, c'est déjà pas mal ?

- *oui*

- *oui mais après quand tu sors, t'es trop vieux*

- *mais non, parce qu'après, t'as de l'expérience, t'as tout.*

En plus t'as le chômage gratuit ! t'as même la retraite.

(Entretien collectif)

La non-transférabilité entre domaine militaire et domaine civil s'exprime dans un autre registre. Celui de la logique d'enfermement professionnel à laquelle peut conduire un engagement dans l'armée :

Après, tu peux rien faire. Ou alors si, tu vends des armes.

(Samir)

L'expérience du temps d'armée est donc a priori peu valorisée et peu reconnaissable pour certains jeunes : les années d'armée sont plutôt perçues comme des années et du temps perdu.

En termes de vie familiale et sentimentale, ensuite.

Quelle que soit la réalité qu'ils côtoient et qu'ils connaissent, la vie militaire, on l'a vu, est avant tout perçue comme une vie de célibataire pour les jeunes.

On a vu aussi que, dans leur tête, être militaire est propice aux aventures sentimentales mais peu compatible avec une vraie histoire d'amour (ou une vie familiale sérieuse, lorsque celle-ci est pensée) le risque de rupture étant trop fort (surtout chez les garçons).

- *Bouger tout le temps pour les enfants, c'est pas ça.*
 - *ça c'est pas grave. T'en profites pour visiter.*
 - *ouais mais t'es pas obligé de bouger non plus, hein.*
- R : et tout à l'heure, vous avez dit que vous partiriez au service si vous n'aviez pas de travail. Et si vous avez une copine, ça vous empêche de partir ou pas ?
- *non.*
 - *ben non parce que c'est pas sa copine qui va apporter à manger !*
 - *de toute façon, les filles, y'en a partout, hein !*
 - *ouais mais après, t'as plus qu'à aller en prison parce que quand tu rentres et que tu la trouves avec un autre, et ben tu le zigouilles. (Entretien de groupe, des garçons).*

En termes d'équilibre, enfin.

Les anecdotes ne manquent pas dans le discours des jeunes pour raconter "l'histoire militaire" d'un copain qui s'est mal passée. Difficultés d'adaptation, relations difficiles avec l'encadrement, voire même conflictuelles, épuisement physique et mental...

Là encore, ces histoires renvoient souvent au moment du service militaire sans que les jeunes évoquent la différence entre être "militaire engagé" ou "simple conscrit". Ce qui prévaut, c'est l'expérience de la vie militaire qui ne peut-être que commune entre ces différents statuts militaires. Les jeunes n'utilisent d'ailleurs pas toujours un vocabulaire différent pour évoquer l'expérience de leurs copains, qu'ils soient au service militaire ou engagés : ils sont tous à l'armée.

Au final donc, les représentations de l'engagement sont plutôt lourdes en termes de conséquences sur la vie privée et personnelle de l'individu. Et ceux qui ont pensé s'engager (ou pensent pouvoir être un jour être amenés à s'engager) évoquent, comme les autres, ces dimensions frustrantes de l'engagement.

Ceux qui n'en parlent pas n'expriment pas leur scepticisme quant à ces dimensions, leur compréhension : en effet les "frustrations" peuvent être positivement comprises, un peu comme les "renoncements" dans la vocation religieuse. C'est ce que prouve le fait que, plus les jeunes

raisonnent en terme d'engagement vocation (voulu pour soi et par soi) et plus ces évocations néfastes des conséquences de l'engagement tendent à être absents du discours.

Mais aller travailler à l'armée peut aussi s'inscrire dans une recherche de construction de soi. L'idée d'engagement peut se lire comme la trame d'un roman d'apprentissage où le héros va progresser au cours de son aventure, de son voyage, de son périple.

On pense ainsi à s'engager pour grandir ; pour être plus mature ; plus sûr de soi ; pour échapper aux "conneries", pour les garçons, pour changer, pour les filles, et pour gagner sa vie et son indépendance pour les deux. L'engagement permettrait de rompre avec la vie "d'avant". Les attentes sont alors grandes envers l'institution.

Ces attentes, (qui se retrouvent chez les filles comme chez les garçons) s'inscrivent à la croisée de plusieurs dimensions.

Il y a tout d'abord cette aspiration à échapper temporairement à l'entreprise telle qu'elle est perçue via l'expérience d'autrui ou la sienne. Dès lors, le passage dans l'armée peut-être vu comme un moratoire au cours duquel il est possible d'échapper à ce que l'on cherche à fuir dans un premier temps, quitte à y revenir plus tard.

Il y a aussi cette idée qu'il reste toujours un lieu où on ne rejette pas les jeunes, mieux même, où on cherche à les attirer. D'où l'immense surprise de certains qui se sont vu refuser leur entrée à l'armée parce que trop jeunes ou pas assez mûrs.

Ils m'ont dit que j'étais trop gamin pour m'engager directement et qu'il faut que je fasse 4 mois de service national. Après, je pourrai m'engager. Je vais sûrement faire mes classes et puis mes preuves. (David)

On remarque donc, là encore, la difficulté qu'ont les jeunes à dissocier dans leur tête plusieurs images : celle d'Epinal de l'engagé, celle populaire du conscrit et celle "révolutionnaire" du contractuel de l'armée.

L'armée, rite de passage qui "fait " l'homme, qui lui apprendrait à être adulte et à travailler est une vieille mission que l'on attribue à cette institution, tant pour ses conscrits que pour ses engagés. Cette mission semble d'entrée être attribuée à l'armée professionnelle en direction de ces futurs contractuels. Pour les jeunes, la professionnalisation des armées ajoutera aux missions traditionnelles du service militaire une mission de formation.

Le moratoire s'allongera d'autant (ce n'est plus quelques mois mais quelques années), mais il garde ses spécificité traditionnelles de rituel de passage à l'âge adulte

L'engagement militaire pour "changer" est évoqué par les garçons et les filles. Ces dernières n'ont jamais parlé en de tels termes, pour elles, du service militaire. Ceci tend à montrer que le monde militaire n'apparaît plus comme un monopole masculin hostile et tend à se banaliser.

Toutefois, filles et garçons ne s'expriment pas de manière identique. Cette idée d'armée comme espace d'expérience vers le monde adulte est avancée par les garçons pour parler des garçons, chez les filles pour parler des femmes et des hommes..... mais pas chez les garçons pour parler des femmes.

Un passage dans l'armée peut aussi permettre de bénéficier d'une formation, d'obtenir un diplôme ou le permis de conduire, d'acquérir un métier.

L'armée apparaît très vite au fil des discussions comme une seconde opportunité à saisir, voire peut être perçue par le jeune lui-même comme la dernière chance, dans la mesure où un passage dans l'armée aura des incidences positives en termes d'emploi futur. Les jeunes tendent alors spontanément à se représenter leur engagement de manière temporaire.

Certains expriment à travers leur éventuel engagement un "remords d'école" : avec le temps qui passe (et pour certains le cumul de refus d'embauche) ils mettent en avant l'importance de l'école dans la préparation à l'emploi. Ils font appel à leur manque de formation pour

expliquer leur instabilité d'emploi et l'Armée leur permettrait peut-être de rattraper ce " qu'ils ont laissé passer " dans la mesure où c'est un des rares espaces qui leur demeure ouvert. L'engagement est alors un "plus" dans le CV et comble des lacunes qui n'auraient pu l'être dans le civil.

Cette représentation de l'armée est présente chez les garçons comme chez les filles qui ont le sentiment d'un cumul trop important d'échecs et expriment ainsi l'insuffisance de la valeur reconnue à leur formation et/ou diplôme. Le passage par l'armée leur permettrait de faire face par la suite aux demandes de plus en plus exigeantes des entreprises et des " patrons ", quitte à devoir payer un lourd tribut.

Déjà, c'est histoire d'avoir un métier en mains. Parce que l'armée, peut-être que je vais y rester trois ans et au bout de trois ans, au revoir. Il faut dire " au revoir " mais au moins, j'aurais un métier à la main ! Je veux dire...rester trois ans en tant que combattant, on ressort... on ressort quoi ? Voilà...On est menuisier, mécanicien, on cherche des petits boulots, voilà ! On est dans la merde. (Fabrice)

Moi, je sais que dans le cadre où je suis, franchement, si j'ai la possibilité de m'engager, je m'engage.... Je sais que si c'est l'armée de terre, c'est minimum trois ans, mais je sais qu'au bout de mes trois ans, quand je vais sortir, il n'y a pas de problèmes, je rentre à France Telecom comme je veux. Là-bas, je vais travailler dans l'électricité, les fils, les câblages... Je sais que dès que j'ai terminé mon armée de trois ans, je bosse direct, je peux rentrer à France Telecom facilement., j'ai trois ans d'expérience dans le métier... Moi, je suis partant, franchement, quand je vois des gens qui ont fait 10 mois, qui voulaient pas les faire, qui sont obligés, et bon... ressortir avec rien du tout, franchement, ça sert à quoi ? Ca débouche sur rien du tout, les gars, ils sont là, ils vont à l'armée, ils souffrent comme des chiens pour rien avoir. Tandis que moi, je sais que si je souffre, c'est pas grave. Quand je sortirai de ces trois ans, j'aurais un boulot. (Mehdi)

L'armée nouvelle formule offrirait donc une formation et permettrait donc d'acquérir une expérience : cela ouvre des possibles pour trouver un emploi par la suite. Dans ce cadre là, l'expérience militaire est valorisée et on pense que l'expérience acquise est transférable dans le civil. L'armée apparaît alors comme un tremplin d'emploi qui permettrait de rebondir professionnellement par la suite face aux difficultés qui les attendent.

- Franchement, l'armée, c'est pour les gens qui veulent cet engagement, qui aiment bien. En allant à l'armée, je peux même ressortir Président de la boîte. Franchement, même maintenant, je refuse.

R : je ne comprends plus.

- Franchement, si je trouve un boulot qui me plaît... L'armée, ça me sert qu'à compléter les choses qui me manquent.

R : qu'est-ce qui vous manque ?

- Le boulot, l'expérience... D'ici là, si je trouve un boulot bien payé, je sais que je suis capable de rester là pendant 20 ans. (entretien collectif)

La promotion sociale.

Le fait de savoir que les projets de professionnalisation des armées vont favoriser le passage court dans l'armée au détriment d'un système de carrières longues brouille les aspirations en termes de promotion sociale au profit de celles en termes de formation. Dès lors, quand ils pensent à s'engager, la majorité des jeunes (filles et garçons) ne se voient pas spontanément à des niveaux hiérarchiques plus élevés que le niveau "homme du rang". Ce qui importe alors, ce n'est pas tant monter en grade que de "s'armer" pour le retour au civil.

Mais pour quelques autres, une attente forte renvoie à la mobilité sociale : par l'accès aux différents niveaux de commandement, la mobilité sociale ascensionnelle doit être possible. Quand ils se projettent ainsi plus haut, les jeunes pensent tout de suite faire une école de sous-officier et ceci s'inscrit dans une logique d'engagement

réfléchi de la part de jeunes dont le niveau de diplôme et d'enseignement permet d'accéder à de telles écoles.

CHAPITRE 4 : QUELQUES VECTEURS D'INFORMATION ET REPRESENTATION DE L'ARMEE CHEZ LES JEUNES.

Les chapitres précédents qui s'intéressaient aux contenus des représentations juvéniles sur l'armée et le monde militaire, ont permis de souligner les décalages qui pouvaient exister entre "l'image de l'armée et des métiers militaires chez les jeunes" et la réalité du monde militaire. C'était d'ailleurs un des attendus de la recherche. Etudier les images et les représentations que des jeunes ont et véhiculent de l'armée, des militaires et des métiers militaires ne signifie pas, en effet, tenter de restituer l'objet de recherche tel qu'il est objectivement, mais comment il est donné à voir et perçu par des jeunes, cette modélisation de l'objet pouvant être lisible à travers différents supports. Mais parfois, la "réalité" de l'armée chez les jeunes et la réalité de l'institution se rejoignent : les décalages se résorbent.

Dès lors, un certain nombre de questions se posent. Comment se construit ce que les jeunes ont dans la tête ? Par quels canaux ce qui est dit, ce qui est su par les jeunes est-il arrivé ? Autant de questions fort intéressantes que la complexité du phénomène de représentation rend difficile à élucider avec les données que nous avons recueillies et le temps d'enquête.

La question des mécanismes de construction du savoir des jeunes sur l'armée et les métiers militaires était a priori une des plus intéressantes du projet de cette étude. Mais les moyens de mise en œuvre ont manqué : pas assez de temps et pas assez d'entretiens individuels et pas assez de temps dans les entretiens individuels pour aborder sérieusement ce type d'analyse. Très modestement nous dirons donc que, compte tenu de nos moyens, nous avons pu faire apparaître quelques éléments qui contribuent à l'amorce d'une réflexion.

1- Des jeunes en demande d'information ?

Retrouver “ce qui passe “ et “ ce qui ne passe pas“ du côté de ce que “reçoivent“ les jeunes des efforts de communication de l'armée est d'autant plus intéressant que les jeunes rencontrés en demande d'armée se plaignent d'un déficit d'information, d'un manque de visibilité de l'armée et d'un manque d'interlocuteurs ; alors même que l'armée, elle, a l'impression de n'avoir jamais fait autant d'efforts pour “s'ouvrir aux jeunes“ et que nos déplacements dans les établissements scolaires ou dans les missions locales nous ont permis de voir que ces structures qui recevaient ces jeunes demandeurs mettaient à leurs dispositions des brochures en libre consultation au CIDJ ou des affiches avec des coordonnées...

Voilà. mes copains, ils nous ont demandé de prendre des notes sur ce que vous allez nous dire sur l'armée. Comme c'est mercredi, y'en a qui ont pas pu rester. Y'en a qui sont au sport et puis, ben, y'en a qui travaillent. Mais on s'est dit que c'était pas grave. Si y'avait au moins quelqu'un qui pouvait prendre des notes. Après, on leur dira. On a des questions aussi. On a un copain qui voudrait en savoir un peu plus mais il ne sait pas où aller.(...) (Nicolas)

Par exemple, une des missions locales où nous nous sommes rendues, construite près d'un LEP et d'un collège, disposait juste devant son entrée d'un affichage électrique public dont le message vert fluorescent indiquait que l'armée recrutait. Or, aucun des jeunes fréquentant ces établissements scolaires ou la mission locale n'avaient vu ces messages. Et visiblement, ni Nicolas ni ses camarades de classe.

D'autres jeunes interviewés avaient des demandes qu'ils ne formulaient pas auprès de leurs professeurs, conseillers d'orientation, travailleurs sociaux... pensant que ces derniers ne pouvaient pas leur répondre ou n'osant eux- mêmes exprimer de telles questions.

Justement, j'avais des choses à vous demander parce que je n'ai pas tout compris.

R : vous en avez parlé avec votre conseiller de,

M : *Pas vraiment. Je préfère pas. Il va me faire la morale et c'est tout.* (Mehdi)

Ceci tient-il au fait que l'armée est un monde tellement spécifique et à part pour les jeunes que seul un militaire pourra répondre à leur(s) demande(s) ? Ou cela doit-il être lu comme un problème d'interlocuteurs et de choix des supports d'information choisis par l'armée pour s'adresser aux jeunes ?

Les entretiens ont permis de mettre en avant certaines dimensions intéressantes pour qui entreprend une réflexion en termes de "mesure" d'efficacité des différents supports d'informations utilisés.

Qu'avons nous observé ?

Tout d'abord, les jeunes intéressés par l'armée depuis leur adolescence ou leur enfance, ceux pour qui l'engagement répond à ce qu'ils appellent eux-mêmes une vocation, sont ceux qui ont le moins besoin d'information. A la limite, ils trouvent même que l'armée distille trop d'informations sur la professionnalisation et diffuse, de plus, de l'information trompeuse.

- Justement, contrairement à la pub qui passe sur l'armée. Moi, je connais des gens qui sont très au courant parce qu'ils ont été à l'armée et puis qui se tiennent encore très au courant. Et quand ils font de la pub comme quoi ils veulent embaucher 10 000 jeunes, ils feraient mieux de préciser la date à partir de quand. Moi, je suis pour une armée professionnelle, donc je sais qu'il y a de la casse parce que tous les bidasses, les trouffions, ils dégagent.
(entretien collectif, un garçon)

Ils tissent plutôt eux-mêmes leur(s) propres réseaux d'informateurs auprès desquels ils estiment trouver des informations plus vraies.

R : Et vous connaissez des militaires ?

Richard : oui, c'est généralement des officiers mais aussi d'autres.

R : vous les avez connus comment ?

Richard : Par les amis, les contacts, bon, ça se tisse.. J'en connais dans toutes les branches, la marine, l'armée de terre et l'armée de l'air. (Richard)

Mais là encore, il convient d'aller au-delà des dires des jeunes, car si certains d'entre eux s'estiment être experts de la question militaire, l'analyse de leur entretien a montré qu'ils ne sont pas pour autant à l'abri des stéréotypes et qu'ils déforment, simplifient... comme les autres, la réalité du monde militaire. Nous avons notamment pu noter que la proximité avec ce dernier, si elle accroît la connaissance de données ponctuelles et partielles, ne suffit pas à en faire un espace connu et maîtrisé. Ce qui confirme donc les résultats d'autres recherches (Ruffino, 1984, 1993, Vecchi, 1993) qui confirment ceci : un seul supplément d'information ne viendra pas modifier significativement les représentations que l'on a d'un objet.

- Technologiquement, on commence à avoir un peu plus, c'est vrai... Ou du moins, on est à égalité parce que c'est vrai que la concurrence commence à arriver. Ce qu'il y a, c'est qu'on a une armée qui est beaucoup plus professionnelle. Ca s'est vu avec la guerre du Golfe. Je l'ai suivie énormément et quand on voit que tous les américains ont débarqué avec un arsenal, ils savaient même plus où le mettre tellement ça prenait de place. Il y avait quasiment 2 000 avions de combat rien que pour les américains. Et quand on envoyait les Français se battre avec 24 avions Jaguar datant de 1950 et quelque chose construits en 52 qui pouvaient même pas voler la nuit, plus quelques Mirages 2000 pour la couverture, au bout de 2 jours (ça c'est véridique !), les Américains ayant vu le résultat des avions français, ils leur ont carrément donné les missions les plus difficiles : le bombardement de l'aéroport de Koweït City, de la Garde Républicaine de Saddam Hussein et tout le reste des missions que les

Américains ne pouvaient même pas approcher. Les Américains ont perdu près de 200 appareils. Les Français sont partis avec 24 appareils et ils ont fait même les missions plus difficiles et ils sont rentrés avec leurs 24 avions. Il y a un pilote qui a été touché par une balle de Kalachnikoff à la tête, un qui avait un des deux moteurs carrément explosés et ils sont tous revenus. Et là, quand les Américains ont vu ça, ils ont vraiment vu ce qu'était une armée de professionnels parce que, eux, ils envoyaient la plupart des bidasses. Ils ont retenu la leçon. (entretien collectif, un garçon.)

Ce sont en revanche ceux qui pensent à l'armée comme un " pourquoi pas ? ", à un moment bien spécifique de leur parcours qui sont en demande et ont besoin de plus d'informations sur l'armée, notamment à l'heure de la professionnalisation. Ils perçoivent la radicalité d'une telle décision (s'engager) qui s'exprime d'autant plus qu'ils savent savoir peu de choses sur la réalité de l'armée, "malgré" leurs représentations qui les aident à donner du sens. C'est ainsi que nous avons souvent entendu, notamment au cours d'entretiens de groupes, une requête exprimée par les jeunes un peu intéressés par l'armée et reprise par les plus indifférents. La demande d'une période d'essai avant l'engagement "définitif", afin de voir si la vie pour laquelle on s'engage (rappelons-nous qu'être militaire renvoie à un engagement total) correspond aux attentes, aux aspirations et aussi à ce que l'on pense pouvoir supporter.

Intéressons-nous à quelques-unes des sources dans lesquelles les jeunes plongent quand ils parlent de l'armée.

2- L'armée et les médias.

Dans les entretiens des jeunes, il y a des images fortes qui pointent pour évoquer le monde militaire et l'armée et certains de ces " flashes " renvoient aux médias en général et à la télévision en particulier. Quel est le rôle des médias ? Ne véhiculent-ils pas, au

même titre que l'école ou la famille, des modèles, à l'heure de la mondialisation de l'information ? Parler de l'armée et des médias demande tout d'abord de distinguer les médias dits "civils" et militaires. Il faut ensuite distinguer les différents supports (écrits, télévisuel...) et le type de diffusion...tout en s'intéressant à "l'effet de contexte"²² Nous nous intéresserons, pour notre part ici, aux médias "civils".

Comment les médias se sont-ils emparés de cette actualité militaire, comment les a-t-on laissés s'en emparer et qu'en est-il des jeunes rencontrés ?

Une armée omniprésente dans les médias mais pas toujours bien repérée par les jeunes.

L'armée (avec les campagnes publicitaires relancées par l'actualité de la professionnalisation) s'est inscrite dans une recherche de visibilité médiatique civile. Dans cette perspective, on s'aperçoit que les murs des gares, les transports en commun, la radio, la TV sont de plus en plus supports et relais d'information pour l'armée.

La récolte certes non systématique d'articles de journaux parus entre 1996 et les premiers mois de 1998 montrent que la presse relate les transformations envisagées du service militaire et les débats qui l'accompagnent, la restructuration du système d'hommes de l'armée, le vécu de ces transformations par des militaires engagés (reconversions, départs...) et les recrutements à venir, sans oublier les conséquences de ces restructurations sur les économies de certaines régions.

La télévision n'est pas en reste et des chaînes aussi diverses que TF1 et Arte diffusent un ensemble de reportages, émissions consacrés au militaire dans un contexte de l'annonce de la professionnalisation.

²²Le "dossiers et documents du Monde" n°11 (1974) qui dresse un panorama de ce qu'est et comment est perçue l'institution militaire dans la société française de 1969 à 1974 est à ce titre fort intéressant. Si différents acteurs (de et extérieurs à l'institution militaire) s'expriment, il en ressort au final une forte remise en cause du discours militaire. Or mai 68, le Larzac, la prise du pouvoir par les militaires au Chili, la réforme des armées aux US ainsi que différents conflits comme la Guerre d'Algérie... ne sont pas loins. Si ceci n'explique pas complètement cela, s'intéresser au contexte social permet d'éclairer un certain nombre de choses.

Il est intéressant à ce titre de se pencher sur la production médiatique au cours des années 1996, 1997 et au début de l'année 1998. Une présentation chronologique, même si non exhaustive, d'articles et d'émissions de télévision publiés ou retransmis au cours de cette période permet de voir dans quelle mesure les questions relevant du domaine militaire ont été présentes sur la scène médiatique civile.

Ainsi :

- Le 31 janvier 1996, la tribune "Horizons-Débats" du Monde est consacrée au projet de réforme de la conscription. B. Kouchner, J-Marie Fardeau (secrétaire national d'Agir ici pour un monde solidaire), L. Thirriot (économiste) et J. Bastide (membre du Conseil Economique et Social) exposent leur point de vue.
- Le 16 février 1996, Jacques Isnard, qui écrit les articles relevant du domaine militaire dans le Monde signe "*Entre 50000 et 75000 emplois seraient menacés dans l'industrie de l'armement.*"
- Le 4 mai 1996, toujours sous la plume de Jacques Isnard, Le Monde s'intéresse à "*L'armée de l'air professionnalisée va devoir 'embaucher' 12000 aviateurs.*"
- Libération consacre son édition des 19 et 20 octobre 1996 aux "*Gendarmes sont de plus en plus urbains.*"
- Les 26 et 27 octobre 1996, le Parisien titre en première page "*A vendre. L'armée brade ses casernes.*" et consacre deux pages à la rubrique "Fait du jour" à "*La grande Braderie des armées.*" Deux journalistes sont mobilisés pour couvrir les faits.
- A la même date, soit le samedi 26 octobre, le Monde évoque, lui, "*Monsieur Lagardère dénonce la compétition franco-française dans la Défense.*" et consacre deux colonnes à "*La 'clé de voûte' de l'armée de terre sera le régiment.*"
- Le 20 novembre 1996, Le Figaro consacre une page entière au projet de réforme de la conscription dans la rubrique "politique" du journal. Patrice-Henry Desaubliaux signe "*Le rendez-vous citoyen : principales dispositions du projet.*"
- Le 11 janvier 1997, TF1 propose dans Reportages un sujet sur "*Les derniers bidasses*", réalisé par M. Izard.
- Le 26 janvier 1997, la rédaction de France 2 Télévision consacre un

sujet sur l'armée et sa réforme dans le journal de 13 heures et de 20 heures

- Le 28 janvier 1997, toujours dans la vie politique et signé par Patrice-Henry Desaubliaux, le Figaro publie "*Réforme du service National: mettre un terme à la confusion.*" Et une colonne signée par Antoine-Pierre Mariano porte sur "*les nouveaux combattants*".

- Le 16 février 1997, ARTE retransmet "*Le second procès d'Hélie de Saint-Marc*" à 17 heures.

- Le 3 mars 1997, le journal de 20 heures de France 2 comporte un sujet sur le reclassement de militaires dans le civil.

- Le 21 août 1997, O. Costemalle et A. Schwartzbrod signent "*La Défense, prochaine polémique ?*" dans Libération. A. Auffray signe, lui, sur la même page "*L'adieu au rendez-vous citoyen.*"

- Dans la même édition, la rubrique "économie" de Libération s'intéresse à : "*Les CRS au rebut. Les pistolets de GIAT industries sont jugés trop chers. Les policiers recevront des armes déclassées par l'armée.*"

(...)

- Le 6 février 1998, Le monde souligne que "*La reconversion professionnelle de militaires dans le civil demeure assez facile.*"

(...)

- Le 16 avril 1998, J. Darrulat du Parisien consacre un article à "*L'armée recrute à tout va.*"

Mais les images médiatiques auxquelles se réfèrent consciemment ou non les jeunes sont tout autres.

Certes, les jeunes ont été diversement sensibles aux campagnes publicitaires et aux spots qui ont été multidiffusés sur les chaînes de télévision nationales (et ce particulièrement au moment de l'enquête). Certains n'ont rien vu ni rien entendu et ne se rappellent en rien de telles campagnes.

D'autres gardent vaguement en mémoire certaines scènes d'un spot publicitaire qui resurgissent quand elles sont évoquées par des copains.

D'autres enfin (très peu dans l'ensemble) ont tout vu, tout entendu et émettent un avis très tranché sur les messages diffusés par l'armée.

D'où viennent les différences, dans la mesure où l'ensemble des jeunes enquêtés sont très proches socialement (et géographiquement pour certains) les uns des autres ? Nous avons fait l'hypothèse que les jeunes ne 'voyaient' et 'n'entendaient' que lorsqu'ils sont prêts à voir et à entendre : c'est-à-dire lorsque leur histoire, leur parcours les conduit, à un moment, à être potentiellement attentifs aux messages de l'armée.

Or, il est aussi possible de faire l'hypothèse que ces jeunes sont aussi les plus difficiles à informer. Tout dépend bien sûr du type d'information que l'armée souhaite donner, mais les jeunes veulent autre chose que des arguments publicitaires et des formules chocs. Si elles plaisent éventuellement, elles ne renseignent pas. Pourquoi ?

Parce que nous avons fait l'hypothèse que c'est en fait dans la combinaison et l'articulation subtile de différentes variables que se construisent les représentations de l'armée, au nombre desquelles le parcours biographique est important. Ainsi, par exemple, c'est à la fois dans la dimension sociale (origine sociale...), le genre, la place occupée dans le système scolaire et les parcours biographiques qui permettraient de comprendre les images que les jeunes nous ont restituées de l'armée.

En termes d'information diffusée (par les armées et les médias civils) et reçue (par les jeunes et leurs proches), nous avons pu noter qu'il faut être 'prêt' à entendre le nouveau message de l'armée (l'armée qui recrute), car cela n'arrive pas n'importe quand dans le parcours de vie. Au nombre de ces moments, il y a le sentiment de rencontrer trop d'échecs et vouloir s'ouvrir d'autres possibles. Alors bien sûr, tous les jeunes ne réagissent pas ainsi. Il faudrait notamment rechercher dans le milieu familial... pour expliquer cela, mais nous avons pu noter que les jeunes qui, à un moment ont ainsi parlé de l'armée, avaient ce point commun. Ce qui ne signifie pas qu'ils étaient tous en échec. Loin de là.

Dans ce cadre, les jeunes très fraîchement acquis à l'idée de peut-être s'engager vont intégrer beaucoup plus positivement les dernières campagnes publicitaires que les jeunes acquis de longue date à l'idée

de s'engager.

Mais ce que les jeunes retiennent de l'armée dans les médias ne renvoie pas tant à des spots publicitaires diffusés dans l'actualité de la professionnalisation qu'à des images fortes diffusées bien avant et qui font sens et cohérence avec la manière dont les jeunes voient et voyaient l'armée. Ainsi, par exemple; la logique humanitaire que l'on retrouve dans les entretiens comme l'une des nouvelles fonctions de l'armée est illustrée par les images des soldats qui arrivent en Somalie ou le soldat de l'ONU en Yougoslavie. Peu importe qu'il s'agisse de soldats américains, français, ou d'une autre nation. Le discours autour de la notion de Guerre Propre qui a été martelé au cours de la Guerre du Golfe est aussi bien présent dans les entretiens, accompagné par la notion de "zéro mort". Ainsi, il est possible d'avancer l'hypothèse selon laquelle : plus que de participer à la construction des représentations, les médias et les images qu'ils diffusent alimentent ces représentations de l'armée.

Création et diffusion de l'événement.

Différents exemples peuvent illustrer l'influence de la presse dans la "création" de faits et d'images, ce qui ne va pas être sans conséquence sur les représentations que l'opinion publique peut se faire d'un objet, à l'ère des multi-communications. Ainsi,

P. Champagne (1993) a exploré, à travers le travail de production journalistique, ce qu'il appelle la vision médiatique, en analysant les logiques qui conduisent à la création et l'entretien de l'événement médiatique et des conséquences d'une telle production. Il montre dans quelle mesure les médias, plus que de s'emparer d'un événement, peuvent le créer en lui donnant une dimension nouvelle, comment ces vecteurs d'informations peuvent transformer des faits, les "dénaturer" et éventuellement "déposséder" ceux qui en sont à l'origine. Analysant l'espérance de vie d'un fait médiatique, l'auteur a observé comment le choix du traitement d'un sujet n'est pas toujours fait en fonction de l'importance réelle de l'événement, ce choix pouvant répondre à des logiques autres que la logique événementielle. Le phénomène de "mode" qui caractérise les sujets couverts avec insistance pendant des périodes plus ou moins brèves peut alors être éclairé au regard de ces remarques.

Un article de M. Perrot (1979) a également abordé la question du rapport de la presse à l'événement mais de manière moins centrale. Elle s'est intéressée aux Apaches, ces bandes de jeunes dont le nom est lié à la grande ville mais surtout au Paris populaire des quartiers périphériques du début du siècle et a retracé une dynamique que l'on retrouve encore aujourd'hui. Elle a ainsi montré très clairement la réaction de la presse écrite face à des exactions qui paraissent soudaines à l'opinion et qui "cristallise[nt] les peurs latentes d'une société vieillissante et en pleine mutation devant des jeunes rebelles à la

discipline industrielle." L'auteur montre comment la presse s'empare d'un fait et l'alimente, faisant apparaître le "pouvoir" de cette dernière.

C'est ainsi que la grande presse, alors en plein essor, s'est emparée du phénomène et lui a donné alors une éphémère notoriété en mettant les sujets traitant des Apaches "à la une", en créant des rubriques spéciales pour relater leurs faits ou en mettant le portrait des jeunes Apaches en première page : elle consacre indirectement la gloire de l'Apache et suscite tout un débat autour du laxisme de la société et de sa justice.

Le rôle de la presse dans l'alimentation d'un tel phénomène peut alors être relevé.

Mais si les exemples précédemment cités vont dans le sens d'une influence des médias dans la production des représentations, il est aussi nécessaire de garder à l'esprit que les journalistes sont des individus qui sont pris, eux aussi, dans des champs d'appartenance multiples et cette caractéristique renvoie à des situations relativement similaires, connues hier et ailleurs.

Ainsi, A. Castellani (1994) analysant la presse italienne qui s'est occupée, ces trente dernières années, de subcultures juvéniles afin de rechercher ce que doivent être les jeunes au regard de la production journalistique, montre comment la présence féminine est quasi inexistante dans cette émergence de l'idée des jeunes comme acteurs : aucun discours ne fait de la femme un acteur du changement social. Un tel rôle est dévolu aux garçons et ce sont eux qui représentent la jeunesse... "solamente i ragazzi suscitano attenzione e preoccupazione, divengono destinatari e emittenti di un discorso che si fa più ampio con gli anni, che definisce, individua gli ambiti e limiti della condizione giovanile". Le "Times", comme le reporte cette auteur, a d'ailleurs élu, en 1967, le "Jeune" comme "Homme de l'année" qui est symbolisé, sur la page de couverture, par un jeune WASP. Si d'autres "jeunes" sont représentés à ses côtés, la mise en

scène photographique met en exergue une hiérarchie sexuelle et ethnique : à côté de ce premier jeune qui offre son visage en premier plan, se tient une jeune femme blanche de trois quarts, près de laquelle se tient un jeune Noir aux yeux baissés, qui cache un Asiatique dont les traits sont peu visibles.

Mais les jeunes ne se réfèrent pas seulement aux médias. L'entourage proche participe aussi à cette prise d'information'.

3 - *L'armée, la famille et les groupes de pairs.*

Nous nous sommes intéressées aux familles car la famille est l'un des groupes d'appartenance dans lequel s'inscrit le jeune, elle contribue à l'inscription de ces valeurs et de ses normes. P. Bourdieu souligne d'ailleurs le rôle des familles.

Là encore, nous n'avons pu aller aussi loin que nous le souhaitions. Toutefois, qu'en est-il de l'armée dans les familles ?

L'armée demeure un sujet de conversation lointain.

Pour les jeunes que nous avons interrogés, les réunions de famille ont parfois été marquées par les récits du père, d'un oncle... Pour la plupart d'entre eux, ces récits racontent l'expérience du service militaire.

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner, aucun des jeunes n'a eu dans son entourage une femme militaire. Les filles et les garçons ont donc comme un informateur de sexe masculin qui leur

raconte "son" armée : c'est celle du service militaire (d'il y a parfois près de 20 ans) le plus souvent pratiqué dans l'armée de terre. L'insistance des jeunes sur les longues marches forcées est un écho à ces récits récurrents.....

Ce sont ainsi bien souvent des récits joyeux qui sont relatés et qui, a posteriori, peuvent donner envie d'aller voir ce qu'est l'armée, pour les filles et les garçons.

Mais si l'on raconte volontiers ses souvenirs d'ancien appelé en famille on ne se passionne guère pour commenter les réformes d'aujourd'hui en la matière. C'est notamment ce qui apparaît lorsque les jeunes parlent des réactions de leurs parents à leur idée d'engagement.

Des réactions communes se retrouvent, au-delà du type d'engagement souhaité : l'étonnement, l'anxiété parfois, et, pour certains pères, le contentement devant la possibilité de voir leur fils ou leur fille réaliser ce qu'ils auraient eux-mêmes souhaité faire.

Mais au-delà de l'anecdote, ce qui nous semble intéressant à retenir quant aux parents, c'est la "banalisation" de l'armée comme possible professionnel de leurs enfants (aussi bien pour les garçons que pour les filles)

Quand je suis venue à la Mission Locale, il y a un panneau qui affiche et justement il y avait écrit l'armée et un numéro de téléphone et justement, j'ai pris le numéro de téléphone et je l'ai perdu et juste après, on m'a envoyé un courrier. C'est bizarre quoi. Ma mère, elle m'en avait déjà parlé, elle m'avait dit, si t'as rien à faire, tu vas pas construire toute ta vie comme ça, fais quelque chose quoi. - de toute façon, quand on galère et qu'on trouve un truc qui correspond à nous, on prend, hein, de toute façon, n'importe quoi, c'est bon. (une fille, entretien collectif, Mission Locale).

Ce sont les frères qui semblent les plus dubitatifs quant à un possible engagement de leur sœur, voire rejettent une telle éventualité. Ils

rejoignent en cela les garçons que nous avons interrogés pour qui l'armée demeure encore quasi essentiellement un monde d'hommes.

Nous avons retrouvé la même propension à dire l'armée à travers l'expérience d'un copain du service militaire. Là aussi, c'est à travers le récit d'un copain qu'est évoquée l'armée. Là encore, les anecdotes sont légion pour raconter la vie militaire de l'appelé du contingent qui devient pour les jeunes rencontrés celle du militaire de carrière.....

Moi, j'ai un copain, il a été à l'armée, le service. Il est revenu et chaque fois qu'il nous racontait, franchement, ça nous donnait envie d'y aller parce qu'il nous disait : le soir, vous pouvez sortir, le truc, c'est d'être debout pour le lendemain matin. Il est ressorti avec le permis, le permis poids lourd. Moi, il m'a dit : si tu peux le faire, franchement, c'est un truc bien ; ça nous forme, et quand tu ressors, après, t'es plus pareil il m'a dit. (entretien collectif, un garçon.)

Mais si les récits insistent sur la vie de groupe (d'hommes), mettent l'accent sur l'idée de communauté et d'amusement, rejoignant les récits festifs des aînés, ils n'épargnent pas les aspects négatifs, voire destructeurs d'un tel passage.

- Moi, je vois, mon frère, il est parti. Il fout rien. Il est à Paris, dans un ministère. Il fait le chauffeur d'un type. Il fait rien, il doit juste être là quand on a besoin de lui pour conduire. Tous les soirs, il rentre à la maison. Il a plein de temps libre. Il va dans les cuisines et il mange. Alors c'est sympa mais ça va 5 minutes. Il le dit lui même. C'est du temps perdu, il ne fait rien. Il aurait pu chercher du travail. Alors, moi, 10 mois comme ça, ça m'intéresse pas, j'ai autre chose à faire dans ma vie.(entretien de groupe)

Certaines idées avancées au moment des entretiens prennent sens, de notre point de vue, à travers ces récits.

Le service militaire reste donc pour les jeunes un élément important permettant d'appréhender le monde militaire face à (quelle que soit la réalité) ce qui est ressenti comme un déficit d'information.

Groupe social, famille, pairs...participent à la construction des représentations. Qu'en est-il d'autres espaces de socialisation juvéniles comme l'école, par exemple ? L'analyse des entretiens a en effet montré que cette dernière ne participe pas au processus de construction des représentations et est notablement absente des éléments où vont puiser les jeunes pour se représenter l'armée et le monde militaire.

CONCLUSION

C'est donc une réforme institutionnelle (la loi de programmation militaire) qui, en introduisant un ensemble de préoccupations quant à la nécessité de recruter un nombre suffisant de jeunes engagés militaires dans le cadre de la " nouvelle " armée, est à l'origine de ce rapport.

Nous avons proposé de répondre à cette inquiétude exprimée par le monde militaire en nous intéressant aux représentations de jeunes sur l'armée, la vie et le monde militaires.

L'étude a porté sur de jeunes civils, garçons et filles, sans liens particuliers avec l'institution militaire, scolarisés mais aussi en recherche d'emploi. Ce choix des jeunes de notre échantillon doit être lu dans la nécessité dans laquelle se trouvera l'armée d'élargir ses viviers de recrutement classiques. En effet, dans la mesure où le vivier traditionnel de recrutement en engagés sera insuffisant pour répondre aux objectifs de recrutement et notamment d'engagés militaires du rang sous contrats, l'armée devra se faire connaître au-delà de ce cercle. Et c'est auprès de jeunes qui auront des parcours proches de ces jeunes hommes et jeunes femmes que nous avons rencontrés qu'elle devra aller, à notre sens.

L'armée professionnelle devra élargir ses viviers de recrutement classiques.

Si le recrutement de jeunes civils ne devrait pas poser, aujourd'hui et demain, plus de problèmes qu'il n'en a posé hier à l'armée, le recrutement de jeunes militaires engagés pose réellement problème dans la mesure où le nombre d'engagés doit littéralement exploser dans les années futures. L'armée professionnalisée devrait compter

environ 100 000 engagés en 2002. Sur ces 100 000, on peut penser que les 45 000 recrues que l'armée a coutume d'entretenir depuis toujours perdurent, d'autant que les jeunes les plus motivés et les recruteurs auront, en plus, la structure du service volontaire pour se trouver et se reconnaître. Ces jeunes-là seront surtout des sortants du système éducatif ayant atteint le niveau nécessaire pour être conformes au niveau de recrutement exigé.

Si l'on imagine donc que l'offre classique des engagés perdure et maintienne un fonds de roulement, restent près de 50 000 nouveaux jeunes à attirer vers l'armée et à recruter en 5 ans, soit près de 10 000 par an²³. Pour combler ses déficits en effectif, l'armée devra donc prospecter bien au-delà des viviers de recrutement classiques et devra travailler pour "convertir" une quantité de jeunes pour qui l'armée n'est ni une vocation, ni même un choix volontaire. Qui seront ces nouveaux jeunes susceptibles d'être engagés ? Dans quel vivier l'armée va-t-elle devoir puiser pour les rencontrer ?

Contrairement aux recrues classiques qui, pour beaucoup d'entre elles, sortaient fraîchement du système éducatif, les jeunes susceptibles d'être recrutés par l'armée dans le cadre de la professionnalisation seront, dans leur grande majorité, des jeunes en phase de "transition professionnelle". En d'autres termes, l'armée aura à faire à des jeunes non scolarisés et non encore stabilisés sur le marché du travail. Beaucoup de professionnels de la défense (nous nous en sommes rendu compte au cours des entretiens que nous avons eus avec eux à Paris et en Province) les redoutent et s'en méfient. A l'instar d'une idée fortement répandue dans les médias et l'opinion publique, ces jeunes sont dits en difficultés et trop souvent assimilés à des jeunes démunis de tout et en recherche d'assistance. La réalité est autre et plus complexe que cela.

L'étude qui a été menée sur un temps très court, rappelons-le, a permis de mettre en avant ce qui faisait pour des jeunes garçons et filles le

²³ Certes, il faut tenir compte du fait qu'un service militaire volontaire sera maintenu et, de surcroît, ouvert aux femmes. Mais les prévisions de recrutement d'engagés à l'issue de cette filière restent en effectifs très faibles

monde et la vie militaire, à quelles problématiques renvoyaient pour soi même ou un tiers la décision d'engagement, tout en interrogeant des processus d'influence dans le processus de construction des représentations.

Nous avons rencontré ces jeunes et nous les avons interrogés d'abord sur ce qu'ils vivaient dans leur quotidien et sur ce qu'ils souhaitaient pour leur avenir. Puis, dans un deuxième temps, sur leurs représentations quand ils pensaient "armée", "vie militaire", "engagement". Cette volonté de lier les caractéristiques de l'insertion du jeune à sa façon de "penser" et réinterpréter l'armée et le monde militaire est issue d'une hypothèse de travail qui depuis s'est confirmée : nous pensons en effet que les représentations concourent à la structuration des comportements et, inversement, que l'expérience influence et structure l'élaboration des représentations.

Cette liaison génétique entre l'évolution des représentations et celle des parcours individuels nous a permis de mettre rapidement en évidence un premier constat : les représentations des jeunes sur l'armée et la ferveur des tropismes qui en découlent en matière d'engagement tiennent de plus en plus au profil d'évolution de leur parcours d'insertion.

Les représentations de l'armée et de la vie militaire.

Prendre la mesure de l'information.

Comme l'enquête de terrain l'a montré, les jeunes n'ont globalement aucune réelle connaissance de la révolution de l'institution militaire qui se prépare. Pour prendre la mesure de cette carence d'information, il faut bien se garder de la remplir et c'est pourquoi nous avons enquêté en deux temps : d'abord en n'apportant aucune information, puis en informant sur les réformes militaires et en notant ce que ces informations suggéraient en matière d'engagement militaire.

En l'absence d'information, l'armée est méconnue des jeunes Français qui, pour la plupart, ne savent pas qui est dans l'armée ni ce qu'on y fait. Un militaire est d'abord un homme qui porte un uniforme et c'est

cela qui le différencie en premier lieu d'un civil. Sinon, dans l'armée, "on" travaille et les métiers consistent essentiellement, dans la tête des jeunes, à être soldat. Ceci impliquant cela, les jeunes interrogés citent tous spontanément l'Armée de Terre pour parler de l'Armée. Si la Marine ou l'Aviation sont, après réflexion, des institutions "tout à fait militaires", ce n'est en revanche pas le cas de la Gendarmerie qui reste décidément "différente" (même pour ceux qui émettent l'idée de s'y engager).

Si quelques aspects des projets de réformes sont partiellement connus des jeunes, quasiment aucun n'entrevoit le projet global auquel renvoie l'âpreté des débats parlementaires ou la multiplication des spots d'informations sur l'Armée. Aucun ne sait sous quel régime d'armée nous vivons jusqu'à aujourd'hui et sous quel régime nous vivrons demain : "armée de conscription", "armée de métier", ils connaissent peu ces termes et ne savent pas les définir exactement. Ceci expliquant cela, ils ont du mal à définir la différence qu'il peut y avoir entre un engagement "ancien régime" et une contractualisation "nouveau régime".

Le projet connu de tous est évidemment celui qui prévoit "la fin du service militaire" ! Cela dit, l'information n'est qu'à moitié passée, dans la mesure où c'est l'idée de suppression qui domine, alors que, on le sait, le service militaire devient seulement "non obligatoire" et s'ouvre par ailleurs aux filles. Ces réalités ne sont en général pas intégrées.

De plus, les jeunes ne font aucun rapprochement entre "la professionnalisation" des armées et la suppression du service militaire obligatoire. Dès lors, les problèmes de "reformatage", de réorganisation et surtout de recrutement pour pallier la disparition des jeunes conscrits leur semblent très lointains, a priori.

Les jeunes rencontrés se répartissent autour de quatre grandes attitudes envers la chose militaire. D'abord les réfractaires, ceux qui rejettent l'idée d'armée, d'ordre, de discipline, de guerre etc. Ces jeunes, très peu nombreux dans notre échantillon, renvoient à la figure

de l'antimilitariste des années 70²⁴. Une autre catégorie s'est développée semble-t-il depuis, qui renvoie à une indifférence générale sur la question. Ces jeunes indifférents, curieux d'apprendre mais loin d'un monde qui leur paraît très décalé de leur quotidien, étaient majoritaires dans l'enquête. Viennent ensuite deux figures connues du monde militaire : les passionnés, ceux qui se posent en experts de la question militaire depuis toujours et qui rêvent d'être un jour eux-mêmes militaires et ceux dont la révélation de l'engagement est plus tardive, mais non moins fermes sur leurs aspirations. Ceux-là aussi sont peu nombreux.

L'image de l'armée et de la vie militaire chez les jeunes.

Une fois instruits des réformes en cours dans l'armée, comment les jeunes se représentent-ils la nouvelle institution et comment projettent-ils les motivations de ceux qui la rejoindront ?

L'armée, c'est un univers étranger.

La tête encore pleine du dernier défilé du 14 juillet et acquis à la nouvelle donne en matière de guerre (combats à distance, guerres technologiques), l'armée est associée au "progrès technique continu" et se caractérise pour tous comme un espace rassemblant les plus hautes technologies, celles de pointe tout particulièrement : prototypes, recherches, développement. Ces projections peuvent alimenter le rêve, surtout chez des garçons qui y voient une motivation sérieuse à l'engagement.

Longues marches forcées dans l'armée de terre, entraînements, manoeuvres..., les anecdotes foisonnent dans les entretiens sur ces expériences de copains, copains de copains, cousins, oncles, pères, qui illustrent cet aspect de la vie militaire. Si tous les jeunes interrogés ne mettent pas en avant l'aspect "performance physique" de l'expérience militaire, la quotidienneté du militaire est marquée néanmoins pour

²⁴Un dossier du Monde "Dossiers et documents" de 1974 révèle à ce titre en quels termes pouvait être évoquée l'armée, par les jeunes mais aussi les moins jeunes.

tous par l'existence d'un travail sur le corps. Pour certains, ce travail sur le corps peut être destructeur mais d'autres l'évoquent positivement dans la mesure où, dans leur tête, il s'inscrit aujourd'hui dans une recherche plus large de performance et de dépassement de soi.

Les imprévus, l'irrégularité du quotidien sont évoqués et présentent un attrait majeur pour les jeunes. Ils permettraient de fuir la "monotonie", monotonie qu'ils associent notamment à l'emploi de bureau. Le voyage est également cité comme un garde fou à l'ennui, à la différence de la mobilité géographique vue, elle, comme une contrainte.

Mais cette vision de l'armée s'articule avec une autre, quasiment antinomique.

Le monde militaire est en même temps pensé comme coupé du monde, clos sur lui-même.

Le monde militaire est généralement pensé comme quelque chose de "tellement différent" qu'il devient "un autre monde". Cette idée est commune à tous, aux jeunes fascinés par le monde militaire (ou simplement intéressés) et aux jeunes indifférents ou en opposition à l'armée. On la retrouve même chez des jeunes très informés qui accumulent les informations techniques, historiques sur l'armée...même chez ceux qui sont en contact direct avec des proches ou des membres du corps militaire.

La représentation qui prédomine dans tous les entretiens renvoie à l'idée de "clôture", de "monde clos". La référence au religieux n'est pas exagérée, dans la mesure où s'engager pour devenir militaire renvoie souvent à l'idée de renoncer au monde (au monde civil en l'occurrence, ici). Le monde militaire est alors un monde qui, bien qu'inclus dans la société séculière, en est séparé par des règles, des normes.

La caserne et le bateau représentent tous deux la frontière visible et descriptible de ce monde clos.

L'armée est aussi pensée comme un univers contraignant qui menace l'individu.

Les jeunes évoquent souvent, non sans une certaine inquiétude, la nécessité d'un double processus d'adhésion pour supporter un engagement dans l'armée. Pour eux, l'armée façonne l'individu (par la mise en place d'un processus de transformation des corps et des esprits) et il faut que, tout à la fois, l'individu se donne à l'armée (par la construction d'un processus d'adhésion du jeune envers l'armée). Ces processus sont perçus par les uns comme des aspects bénéfiques et structurants et par les autres comme des dimensions à rejeter, comme l'est l'idée de dressage humain.

Pour tous, néanmoins, même les plus convaincus, l'adhésion ne peut s'imposer : elle doit être un choix (différemment motivé d'ailleurs) avant tout et ne peut s'obtenir contre le gré d'un individu. L'engagement dans l'armée produit et fait naître un "Homme Nouveau" ou une "Femme Nouvelle" pour les filles, mais les jeunes ne supportent plus du tout aujourd'hui l'idée de sujétion de l'individu à l'institution.

Ceci est un point fort de la jeunesse contemporaine. Si l'on se dit prêt à accepter la rigueur de l'encadrement militaire, l'ordre ou l'exigence d'obéissance, tous affirment que tout ordre ou réprimande doit être motivé, raisonné et s'inscrire dans le respect de l'individu. Cette exigence de respect humain est un aspect fondamental des nouvelles exigences des jeunes dans les rapports sociaux et tout particulièrement dans les rapports professionnels.²⁵

Le monde militaire, c'est également un monde différent de l'entreprise.

Le monde militaire ne faisait pas partie jusqu'ici (ou très peu) du paysage de l'insertion juvénile. Sa professionnalisation ouvre soudain

²⁵ Dès la fin des années 60, de nombreux auteurs soulignent l'émergence de besoins nouveaux des jeunes autour de "l'épanouissement personnel" et de "l'estime de soi" dans toutes les activités qui composent leur vie. Voir notamment les travaux de B. Galambeau : "le désir de relations interpersonnelles, empreintes de chaleur affective, fait que le jeune travailleur supporte très mal la distanciation sociale marquant habituellement les rapports hiérarchiques. Mais celui-ci ne revendique pas forcément la suppression de toute hiérarchie. Ce qu'il souhaite, c'est un supérieur pour lequel il existe en tant que personne et non en tant que simple agent d'une tâche" in B. Galambeau, *Les jeunes travailleurs aujourd'hui*, Ed. Privat, Toulouse, 1977.

un univers mental nouveau. Dès lors, si l'armée et l'entreprise ont des caractéristiques communes, les jeunes leur prêtent en revanche des règles de gestion des hommes différentes. Ainsi, la question du recrutement est emblématique des différences qui marquent ces deux univers.

Le monde militaire est vu par les jeunes comme un marché plus ouvert aux jeunes, dans la mesure où il tend à s'appuyer sur des requis autres que les seules certifications scolaires. Ceci ne signifie pas que l'institution militaire pour eux n'est pas sélective, mais elle sélectionne autrement. En fait, il est intéressant de voir que, plus les jeunes connaissent des difficultés d'accès à l'emploi, plus ils ont connu des échecs et des refus d'embauche, plus leur parcours d'insertion s'allonge et plus ils se représentent le recrutement militaire fondé sur des requis autres. Ces expériences négatives expliquent certainement leur volonté de croire que les armées "ont une façon différente" de reconnaître les individus et qu'elles recrutent autrement, avec plus d'ouverture sur les qualités personnelles.

Sur un marché du travail très discriminant envers les jeunes, l'armée représenterait ainsi un espace professionnel plus ouvert aux jeunes.

L'idée d'engagement chez les jeunes

A quoi répond l'idée de s'engager dans l'armée ? Si l'on s'engage c'est envers qui, envers quoi, pour quoi faire et pour combien de temps ? Telles sont les pistes sur lesquelles nous avons demandé aux jeunes de s'exprimer.

Les problématiques de l'engagement.

Si les jeunes que nous avons rencontrés entraient dans l'armée, à quelles problématiques répondrait ce "passage à l'acte"²⁶?

²⁶ Nous sommes parfaitement conscientes que de tous temps l'engagement dans l'armée a répondu à des problématiques d'engagement très diverses. Cela dit, ces problématiques diverses se sont distribuées dans des proportions différentes selon les périodes et nous faisons l'hypothèse que les problématiques dites "nouvelles"

Les problématiques traditionnelles. Elles sont bien connues et on peut dire qu'il y en a deux :

- la vocation (ou la "reproduction", quand 'le jeune' est l'héritier converti d'une famille de militaires) ; il se souvient alors avoir toujours voulu être dans l'armée. Vers l'âge de 10-12 ans, ces jeunes déclarent se débarrasser de leurs rêves d'enfant et commencer une véritable vocation d'adulte pour le métier militaire. Dans le cas des "vocations", les jeunes n'envisagent alors qu'une carrière longue et promotionnelle s'ils rejoignent un jour l'armée.

- la révélation (quand il ou elle comprend plus tardivement être attiré par le monde et une carrière militaires) ; la "révélation" prend racine lors de circonstances diverses : un contact avec l'armée, une rencontre, un film... ; autrement dit, quelque chose qui révèle un désir latent. Dans ce cas, l'engagement renvoie de façon indifférenciée à l'envie d'un engagement temporaire ou à long terme.

Les nouvelles problématiques. C'est l'engagement pour changer, gagner sa vie et son indépendance, fuir le monde de l'entreprise (et non pas du travail) tout simplement et que l'on peut caractériser par la notion de "conversion" qui signifie que, poussés par des circonstances diverses, des jeunes rejoignent l'armée un peu par hasard, alors qu'a priori, rien ne les prédisposait à l'engagement.

En fait, le développement de ces nouvelles problématiques est lié au fait que l'armée "de métier" est envisagée comme une alternative possible à l'insertion professionnelle sur le marché du travail. Pour ces engagés d'un type nouveau, le travail est vécu comme un des lieux d'investissement de soi où il est important d'être bien. Dès lors, ils soulèvent l'importance de l'ambiance et des bonnes relations professionnelles avec les collègues sur le lieu de travail. Si ce n'est pas le cas, la mobilité professionnelle est tout de suite envisagée et, là, l'armée peut être évoquée. Le choix d'un passage dans l'armée est aussi une solution aux conditions difficiles du marché du travail juvénile. Le sentiment de vide, de désarroi et un certain mal-être font

sont celles qui tendront à se développer le plus avec la montée en charges des mesures de la réforme

que l'idée d'armée "arrive". Ce n'est pas un pis-aller, ça peut être un réel projet. En fait, face à une expérience de travail déroutante où notamment la valeur et le savoir n'ont pas été reconnus comme les jeunes l'auraient souhaité, ils ou elles font alors le pari qu'à l'armée on les jugera différemment. Il y a résistance à l'exercice d'une activité marquée par la routine.

Ce qui est important ici, c'est de souligner que les nouvelles logiques d'engagement ne s'accompagnent pas de volonté farouche de "carrière" dans l'armée. L'idée de passage temporaire est même plutôt bien accueillie.

L'engagement dans l'armée, un quasi- sacerdoce.

L'engagement renvoie pour les jeunes à une mobilisation totale de l'individu qui, dès lors qu'il est militaire du rang, doit se soumettre à l'avis et la vie de l'institution.

Chez les garçons, "être militaire" engage toute la personne. On est militaire vingt quatre heures sur vingt quatre. Par ailleurs (et contre toute évidence puisque certains ont ou ont eu de la famille dans l'armée), le militaire sans grade est forcément célibataire et solitaire. Ceci ne signifie pas un refus mais plutôt une impossibilité : vie en caserne, solde²⁷ peu élevée, mobilité. La vie en couple ou le mariage n'est envisageable pour eux que si leur carrière est promotionnelle. Les garçons évoqueront le mariage avec une jeune femme, qui, pourquoi pas, cessera toute activité pour les suivre ou aura une activité leur permettant (à eux) toute liberté de mouvement. Mais une relation longue avec une femme militaire est très difficilement imaginable.

Les filles, elles, rappellent constamment l'interpénétration entre travail domestique et salarié pour les femmes et la réalité du travail domestique²⁸ qui leur revient encore. De plus, pour elles, la vie de couple est envisageable pour un ou une militaire. Cette prégnance du "domestique" et du conjugal au sein du "militaire" tempère l'idée

²⁷ C'est en terme de solde et non de salaire que les jeunes parlent.

²⁸ Par travail domestique, il faut entendre autre chose que le travail ménager. Le travail domestique renvoie à la gestion et à la reproduction de la sphère domestique.

d'engagement total qu'impose, dans la tête des garçons, une entrée dans l'Armée (ce qui ne signifie pas investissement moindre des filles mais autre). Cela dit, si une fille se représente un instant être "militaire", elle repousse pour elle toute vie de famille. Si elle se voit solitaire dans un premier temps d'une carrière militaire, ce n'est pas par indigence, mais parce que la présence d'une famille est d'entrée envisagée comme étant à sa charge.

S'engager, mais pour quoi faire ?

La méconnaissance du monde militaire rend difficile, par les jeunes, la dénomination d'un 'métier' militaire. Ils évoquent des figures (le Soldat, le Marin et dans une moindre mesure l'Aviateur) emblématiques, pour eux, des activités des différentes armées.

Mais, "armée de métier" oblige, si on s'engage à l'armée c'est d'abord pour travailler. Ceci ne veut pas dire que la notion de service est absente des entretiens, mais elle est très, très fortement concurrencée par l'idée de travail. Dans ce sens, l'armée tend à apparaître pour les jeunes²⁹ comme un espace professionnel "presque" neutre à explorer. Ainsi, par exemple, la dimension militaire est libérée pour un nombre non négligeable de jeunes de la réalité de la guerre et de la mort qui tend à être assimilée à un risque professionnel presque comme un autre et possible à éviter.

Ceci ne vaut cependant pas pour les jeunes gens dont le parcours familial et la mémoire familiale sont marqués par la réalité de la guerre. Ils n'évacuent en rien ces deux dimensions et leur discours est marqué, plus que les autres, par la référence à la Nation, au Patriotisme.

Les effets d'un passage par l'armée.

Dans les représentations des jeunes, passer par l'armée peut avoir à la

²⁹ Ceci est vrai, bien sûr, pour les jeunes dont l'attitude envers l'armée tend vers l'indifférence. Les plus ultras (à savoir d'un côté les "anti-militaristes" convaincus et de l'autre les passionnés de la chose militaire) rejettent moins l'idée d'associer le fait de guerre au fait militaire

fois des retombées négatives et positives.

Les effets néfastes de l'engagement. Pour les engagés d'un "type nouveau", les quelques années passées dans l'armée, le temps d'un contrat, sont a priori positivement perçues. Le risque pour eux se situe à la sortie de l'armée, au moment de la recherche d'un nouvel emploi. Les jeunes expriment alors des inquiétudes face à l'attitude des entreprises dans la mesure où ils pensent que l'expérience militaire est peu valorisée, peu reconnaissable et que les années d'armée peuvent être perçues comme du temps perdu.

D'une façon générale, les projections de l'engagement sont aussi plutôt lourdes en termes de conséquences sur la vie privée et personnelle de l'individu (vie solitaire, coupée du monde etc.).

Plus intéressant encore est l'imaginaire juvénile sur les retombées positives de l'engagement.

La plupart des jeunes en effet inscrivent un passage par l'armée dans une recherche de construction de soi. Ainsi, l'idée d'engagement peut se lire comme la trame d'un roman d'apprentissage où le héros va progresser au cours de son aventure, de son voyage, de son périple. On s'engage pour grandir/ changer ; pour être plus mature, plus sûr de soi ; pour échapper aux "conneries". L'engagement permettrait de rompre avec la vie "d'avant". Les attentes sont alors grandes envers l'institution.

Ces représentations (qui se retrouvent chez les filles comme chez les garçons) s'inscrivent à la croisée de plusieurs dimensions. Il y a tout d'abord cette aspiration à échapper temporairement au monde de l'entreprise tel qu'ils se le représentent. Dès lors, le passage dans l'armée peut être vu comme un moratoire au cours duquel il est possible d'échapper à ce que l'on cherche à fuir dans un premier temps, quitte à y revenir plus tard. Il y a aussi cette idée qu'il reste toujours un lieu où on ne rejeterait pas les jeunes, mieux même, où on chercherait à les attirer. (D'où l'immense surprise de certains qui se sont vu refuser leur entrée à l'armée parce que trop jeunes ou pas assez mûrs). Il y a enfin l'idée d'une seconde chance après des échecs à l'école et sur le marché du travail. L'engagement est alors un "plus"

et comble des lacunes qui n'auraient pu l'être dans le civil.

L'armée nouvelle formule offrirait donc une formation et permettrait donc d'acquérir une expérience. L'expérience militaire est donc valorisée dans des perspectives nouvelles que l'armée a certainement tout intérêt à prendre en compte.

Des différences entre les sexes.

Sur la question de l'engagement, il est intéressant de différencier l'engagement (des femmes et des hommes) pensé par les femmes et l'engagement (des femmes et des hommes) pensé par les hommes.

L'engagement des femmes pensé par les hommes. La femme qui veut s'engager relève pour les garçons du hors-norme, la norme étant celle établie par le groupe des hommes. Les garçons disent que "chacun est libre de faire ce qu'il veut". S'il y a des femmes qui veulent s'engager, ben, elles peuvent faire ce qu'elles veulent". Mais, très vite, ils se posent des questions et s'inquiètent quelque peu. Penser l'engagement féminin pour les garçons renvoie à l'image de la "femme masculine", "virile". Plus tout à fait femme ni tout à fait homme, elle ne peut être que l'homme-en-moins. Et si elle fait rire, elle dérange surtout. Si la présence des femmes dans l'institution est "pensable" pour eux, c'est à des postes les plus éloignés du combat.

L'engagement (des femmes et des hommes) pensé par les femmes. Ce paysage mental sexué est étranger aux femmes qui sont très sensibles à toute nouvelle proposition d'ouverture³⁰. Dès lors, elles affichent une opinion très positive à toute éventualité d'engagement dans l'institution militaire. Sous le signe de la professionnalisation, elles en parlent le plus souvent comme d'une quelconque demande de candidature. Autrement dit, elles évoquent cet engagement comme elles évoqueraient une demande d'emploi dans n'importe quel secteur à forte dominante masculine : l'emploi militaire est un emploi comme

³⁰ Parce que leur présence est restée quasi confidentielle au sein de l'armée jusqu'à aujourd'hui et parce qu'elles s'enthousiasment de l'effondrement d'un des derniers bastions dont l'accès leur a été "interdit" puis limité.

un autre dans un milieu nouveau, un peu original mais attirant.

Quelle place pourrait tenir l'armée dans le paysage social et professionnel des jeunes aujourd'hui ?

A partir de ces résultats, quels éléments retenir pour avancer et améliorer les relations entre l'armée et les jeunes ?

Ne pas craindre les jeunes en transition professionnelle.

Par définition, les jeunes en transition professionnelle sont des jeunes non scolarisés et non stabilisés professionnellement. La forte proportion de jeunes en "transition" est une spécificité française qui est à mieux comprendre pour en tirer toutes les conséquences.

Il faut se rappeler, en effet, que l'histoire du système éducatif en France et l'apparition de la crise économique au moment des grandes restructurations industrielles ont eu deux conséquences majeures pour la jeunesse :

La première conséquence est à regarder du côté du système éducatif.

C'est la persistance en France d'une forte séparation entre le monde de l'école et le monde de l'entreprise. Certes, le rapprochement des années 90 (à travers le développement important de ce que l'on appelle "l'alternance" qui combine période de travail et période de formation) tisse des liens mais ne comble pas le vide qui sépare le monde de la production et le monde de l'éducation.

Dès lors, aujourd'hui comme hier, des jeunes sortent du système éducatif sans expérience professionnelle, voire sans expérience sociale tout court. D'ailleurs beaucoup d'enquêtes récentes montrent combien les jeunes en échec scolaire et plus globalement les jeunes des milieux populaires opposent le monde des adultes au monde de l'École, considérant que le monde de l'école ne leur sert à rien, qu'il est servile, infantile, inutile. En fait, (de par son histoire) le système éducatif français n'a jamais été un espace "formateur" au sens large. Le système éducatif en France est principalement pourvoyeur de

certification scolaire, de qualification théorique mais pas de "compétences"³¹. Dans l'accès au monde du travail (qui valorise de moins en moins les savoir-faire au profit des savoir-être) les jeunes Français sont tous très désemparés .

La seconde conséquence est à regarder du côté du marché du travail. Depuis le déclenchement ce que l'on appelle communément "la crise", la production s'est réorganisée autour de nouvelles règles : d'un côté maintien d'une relation d'emploi forte avec un rapport salarial optimum pour un noyau dur de salariés (plutôt des hommes et des femmes entre 25 et 50 ans) et de l'autre déstabilisation de la relation d'emploi dans les segments de production "dits" périphériques³² où le rapport salarial offre peu de droits et d'avantages sociaux (là, ce sont les jeunes qui sont surreprésentés sur ces emplois marginaux³³). Ce phénomène de surreprésentation des jeunes actifs sur des zones d'emploi marginales est l'aboutissement d'une exclusion quasi unanime des débutants sur les bons emplois et d'une absorption lente vers le "noyau dur" du salariat *après* expérience professionnelle pour les jeunes actifs non débutants.

Dans ce contexte, le grave problème qui se pose aujourd'hui, c'est la capacité de ces "zones d'emploi marginales" à être formatrices, à offrir aux jeunes qui les fréquentent de réelles possibilités de construction de compétences. Les jeunes, conscients de ces limites, se mobilisent on le

³¹l'acquisition de compétences sous-entendant l'apprentissage de connaissances certes, mais encore et surtout l'apprentissage de savoir être dans les rapports sociaux et la société des adultes

³²Ces segments de production, on les connaît : il s'agit de certains secteurs rattachés aux services rendus aux entreprises, il s'agit de certains secteurs du commerce, et de l'immense secteur des services aux particuliers : là on fait travailler des gens sur des contrats de travail dits atypiques : TTP, CCD, Intérim, saisonniers, emplois dits "aidés" dans le cadre des dispositifs d'aide à l'emploi et autres petits boulots sans contrat de travail du tout.

³³- Alors que les jeunes aujourd'hui ne représentent plus que 10% de la population active occupée, ils sont 46% dans l'emploi atypique. Comme l'emploi atypique est par définition plus instable que l'emploi typique, les jeunes sont aussi surreprésentés à la case chômage.

sait, et une des expressions les plus fortes de ces mobilisations est l'émergence depuis une vingtaine d'années de parcours complexes (et d'autant plus longs que les bagages scolaires sont légers). La complexité de ces parcours compense la faiblesse des "expériences" qui les composent : ainsi, à travers ces trajectoires multiformes, truffées d'aventures professionnelles et sociales de toutes sortes, les jeunes tentent eux-mêmes de construire leurs compétences.

La tendance à allonger et à complexifier les parcours d'accès à l'emploi est générale, commune à tous les sortants du système scolaire, quel que soit le niveau de sortie. Comme est générale la recherche de tout jeune "sortant" de s'expérimenter et de se mettre à l'épreuve avant d'imaginer pouvoir accéder à ce qu'on peut appeler un "bon emploi" c'est-à-dire un emploi stable, à temps complet, qui ouvre des perspectives de carrière et des droits à la protection sociale. Cela signifie que cette période de transition professionnelle est aujourd'hui une réalité du fonctionnement du marché du travail moderne, une des expressions fortes de la gestion des concurrences d'âge sur les marchés et une des expressions fortes de la faiblesse des espaces de socialisation au travail et à la vie adulte dont souffrent les jeunes.

Les jeunes en transition professionnelle n'ont donc pas à être stigmatisés par avance ; cette situation appartient à la norme aujourd'hui.

L'armée et les jeunes en transition professionnelle.

Ces nouvelles données économiques et sociales peuvent être retournées au profit d'un double bénéfice, celui de l'armée et celui des jeunes. En effet, en écoutant les jeunes parler de l'armée, de son "pouvoir d'organisation" physique, social, on peut penser que la nouvelle armée pourrait jouer là un rôle conséquent, tant au niveau de la construction des compétences qu'au niveau du processus de socialisation à la vie active et à la vie adulte.

En effet, l'Armée peut s'inscrire dans ces processus de manière très positive par sa spécificité d'institution de référence dans les processus d'accès des jeunes à l'âge adulte. C'est d'ailleurs au niveau du référent

en terme de "repère" "cadre" que les jeunes semblent mettre en avant pour 'dire' l'armée.

L'Armée, au même titre que l'Ecole ou que l'Entreprise, pourrait donc à l'avenir s'inscrire dans un mouvement de reconstruction d'espace de socialisation pour les jeunes. Elle s'inscrirait au registre des "entreprises formatrices" qui se donneraient, comme d'autres, pour mission "l'acquisition de connaissances et de compétences qui permettent aux jeunes d'intégrer non seulement le travail mais l'ensemble de ce qui constitue une société " 34.

Comment reconnaître les jeunes engagés de demain ?

Pour finir, nous avons essayé de construire une typologie des jeunes qui vont demain constituer le vivier des nouveaux engagés. Une typologie de quatre groupes, qui ne repose pas sur des caractéristiques socio-démographiques dites "dures", mais sur des particularités de parcours et d'identité individuels.

Nous avons voulu, à travers cette typologie, mettre en rapport ce que sont les jeunes avec ce que l'armée pourrait en attendre.

- Groupe 1 : " l'armée pourquoi pas... ?.

Les jeunes de ce groupe sont des jeunes "assez mûrs" qui ont (selon les termes des psychosociologues) "une image de soi stable, différenciée et positive".³⁵ Ils s'expriment déjà "en adultes" même si leurs pratiques quotidiennes peuvent être en contradiction avec leur discours. Ces jeunes, dans les entretiens de groupe, "reprennent" souvent leurs camarades "jusqueboutistes" ou nihilistes (sur la discipline nécessaire à toute organisation humaine, sur l'envie d'aller "travailler", sur ce que l'avenir peut leur offrir, etc.). Ces discours, exprimés dans une période charnière de leur vie, quelques temps avant leur entrée dans la vie professionnelle, sont souvent à cet âge

³⁴ "le rôle de l'entreprise formatrice consiste à être capable de produire de la connaissance et de la compétence, éléments essentiels d'intégration". Sur cette idée cf. Colloque ASFOSAR/Mutualité Sociale Agricole (1996) "*l'entreprise formatrice : clé du parcours d'initiation des jeunes*" 29 novembre, Paris.

³⁵ in Michel Huteau, Actes de Université d'été de l'Onisep 1996

l'expression d'un "modelage" qui a fonctionné. Cela signifie que le jeune a pu bénéficier d'une socialisation primaire et familiale constructive.³⁶

Est-ce que ces jeunes sont disponibles à des sollicitations d'embauche dans l'armée ? Ces jeunes là sont souvent positifs sur l'institution militaire, mais de là à penser un engagement, non. Est-ce que l'inquiétude qu'a l'armée de voir ces jeunes sur-captés par le marché du travail et indisponibles pour eux est pertinente ? Non plus, pour les raisons évoquées précédemment.

En effet, ces jeunes là ont pour projet d'entrer sur le marché du travail et rien ne les prédestine à un engagement dans l'armée. Seulement, le marché du travail, aujourd'hui, tend à rejeter ces jeunes. Même les mieux diplômés, même les plus motivés seront obligés de circuler longtemps sur le marché afin d'acquérir l'expérience professionnelle exigée à l'embauche, dès lors que le poste convoité est un "bon" emploi. Ces jeunes le savent et les plus motivés, ceux qui sont déjà mûrs pour projeter des projets professionnels et familiaux, sont déroutés par ce moratoire imposé. Ils pourraient alors se dire qu'ils n'ont pas envie d'en passer par là, et pourraient être très sensibles à toute proposition qui leur évite la transition par la précarité d'emploi au profit d'une structure d'intégration plus "solide".

De notre point de vue, parmi ces jeunes, certains vont se dire : "et pourquoi pas l'armée, car la professionnalisation de l'armée, c'est une opportunité pour moi". Si l'armée arrive à atteindre ces jeunes *au bon moment*, si elle arrive à développer sa dimension d'institution "pourvoyeuse d'expérience" en échange d'un engagement temporaire, alors il semble que ces jeunes représentent un vrai vivier de recrutement.

Ces jeunes seront prêts à faire carrière, mais verront un intérêt certain au contrat court dans le cadre d'un projet à plus long terme dans le civil. De plus, ces jeunes seront certainement les plus faciles à reconvertir de par l'existence de ces projets initiaux.

³⁶ elle n'a pas été forcément sans problème, ni forcément des meilleures et doublée souvent d'une socialisation scolaire en dehors des parcours d'excellence, puisqu'ils sont, pour beaucoup d'entre eux, dans des cursus courts/professionnels que l'on dit aujourd'hui encore être des cursus de "relégation"

- Groupe 2 : ceux qui se disent " l'armée, faute de mieux ".

Ces jeunes là sont beaucoup plus contradictoires que les précédents. Ils ont donc plus de mal à se projeter dans l'avenir. De plus, contrairement aux jeunes du groupe précédent, ceux-ci ont plus souvent connu les difficultés et l'échec scolaire. Plus évasifs sur l'institution militaire, ils n'en savent ni n'en pensent pas grand chose. Travailler, ils en ont envie, mais ils le craignent aussi, d'où souvent un discours très pessimiste sur leurs chances d'aboutir. Ce profil de jeunes est fortement majoritaire dans la jeunesse populaire modestement diplômée. Les enquêtes sur les profils d'insertion sont assez unanimes sur ce point : moins les jeunes sont consolidés dans leur identité et dans leurs projets sociaux d'adulte, plus aujourd'hui ils sont concurrencés dans leur recherche d'emploi par des jeunes plus "déterminés", moins frileux envers l'engagement.

Ces jeunes le sentent et ils savent les difficultés qui les attendent. Mais ils ont déjà fait un trajet : celui de vouloir travailler, de souhaiter intégrer la société, d'espérer s'en sortir. Leurs souhaits et leurs désirs peuvent émaner d'eux-mêmes, mais peuvent être le produit de "circonstances" qu'ils ne combattent pas : des parents qui les pressent constamment à prendre une décision d'avenir et qui proposent des orientations qu'ils acceptent, une situation affective qui les pousse à s'engager plus avant dans la vie, etc.

Ces jeunes seront, d'une certaine manière, "faciles" à convertir ! Ils vont se dire "tiens, l'armée, je n'y avais pas pensé mais on m'en a parlé" et, finalement, "l'armée pourquoi pas, faute de mieux". Ces jeunes, très en recherche de repères et de cadres intégrateurs, vont peut-être voir là une opportunité. S'ils n'avaient pas pensé à s'engager auparavant, ce n'est pas par incompatibilité fondamentale de "culture", mais parce qu'ils circulent dans des espaces juvéniles où l'armée est éloignée de ce qu'ils vivent au quotidien.

L'armée aura certainement tendance à se méfier de ces jeunes perçus comme trop en difficultés, trop précaires, avançant que ce sont des jeunes dont les entreprises civiles ne veulent pas et qui se replient sur l'armée comme sur une bouée de secours !

Or, cette réaction n'est pas fondée. En ne refusant pas "l'idée de travailler", en se projetant dans l'avenir pour imaginer sinon leur "métier" mais au moins leur "place", en envisageant de s'engager dans

la vie adulte, ces jeunes ont fait un immense trajet que d'autres sont loin d'avoir parcouru . Au nom de ce trajet, nous pensons que ces jeunes sont parfaitement mobilisables dans le cadre de la nouvelle armée.

Pour ces jeunes en effet, un passage par l'armée peut avoir un sens car ils seront très sensibles à deux dimensions que l'armée peut développer dans le cadre de la professionnalisation : la dimension "armée entreprise-formatrice" et l'autre, liée à la première, qui est la dimension "armée *étape* vers la vie adulte". On peut imaginer, par ailleurs, que l'armée ne soit pas l'objectif premier d'intégration sociale pour ces jeunes. Dès lors, ils seront très à même d'accepter les contrats courts qu'ils ne rangeront pas au registre des emplois précaires mais au registre d'expériences formatrices au service de leur intégration dans la société.

Ces réflexions nous amènent à penser que l'armée devrait orienter ses messages de communication vers ces dimensions à caractère socialisant auxquelles les jeunes seront très sensibles et grâce auxquelles ils seront capables de mobiliser le meilleur d'eux-mêmes.

Groupe 3 : les "jeunes en errance" :

Ces jeunes sont minoritaires. Ils sont souvent en échec scolaire (mais pas seulement) et ont pour principales caractéristiques d'être très en recherche d'eux-mêmes.

Beaucoup d'enquêtes sur la jeunesse ont repéré ces profils de jeunes assez typiques des années de crise de l'emploi, de la famille, des structures et des systèmes d'intégration sociale etc... Ce sont des jeunes qui craignent tout, l'engagement social, l'engagement affectif, l'engagement professionnel, parce que s'engager est ressenti comme en contradiction avec la nécessité de se trouver eux-mêmes *avant* de trouver leur place : tout engagement est vécu comme un danger, comme un obstacle à l'expression d'eux-mêmes dans leur parcours de socialisation. Ces jeunes auront besoin d'un temps très long à l'écart des engagements et des responsabilités sociales.

Si la société moderne a inventé des espaces protégés pour accompagner ces jeunes "errants", il est difficile cependant de

responsabiliser l'armée vis-à-vis d'eux. D'ailleurs, nous faisons l'hypothèse que l'armée ne les rencontrera pas : ni à travers ses campagnes de communication (ces jeunes ne sont pas prêts à entendre et n'entendront rien), ni dans ses structures de recrutement (où ils n'iront pas volontairement). L'armée et les jeunes errants vont certainement se rejeter mutuellement et ce, dans l'intérêt de chacun.

Soulignons malgré tout que les filles seront très minoritaires dans cette catégorie plutôt masculine. L'idée de droit au travail pour les femmes colore en effet l'idée d'engagement social et professionnel d'une aura positive et constructrice. Les filles sont très interpellées par l'armée et l'armée doit prendre la mesure du fort désir d'engagement social qui les habite dans la société d'aujourd'hui.

La professionnalisation des armées arrive en France à un moment historique : la jeunesse n'a jamais été si démunie en matière d'institutions capables de transmettre, d'une part, un "apprentissage adaptatif" (qui consiste à être capable d'incorporer des usages et des règles qui assurent la coexistence collective) et, d'autre part, un apprentissage de "l'être en société" (qui consiste à se placer du point de vue du collectif et non seulement du point de vue de ses propres intérêts). De même, les jeunes n'ont jamais été confrontés à un tel ostracisme de la part du marché de l'emploi.

L'armée pourrait alors se donner comme objectif de s'engager (comme d'autres institutions d'ailleurs commencent à le faire) vers un objectif de formation "au sens large" pour faire de l'engagement des jeunes une mission qui engage tous les partenaires dans l'intérêt de chacun.

Mais pour cela, l'armée ne doit-elle pas aussi entamer une réflexion sur elle-même, sans engager pour autant une révolution copernicienne ?

Les attentes des jeunes envers ce nouvel espace semblent être bien là mais pourraient être fortement déçues si l'armée ne répond pas à leurs aspirations, ce qui tarirait la demande juvénile envers l'institution.

Ainsi, l'organisation de la vie militaire (vie tendantiellement en groupe, prise en charge par l'institution des dépenses de logement,

nourriture...) telle qu'elle est actuellement proposée, permet-elle de "grandir", d'apprendre à être autonome... ? Les changements envisagés le permettront-ils ou le temps dans l'armée sera-t-il comme un prolongement de la jeunesse, comme une parenthèse avant la vie "adulte" ?

ANNEXE 1

METHODOLOGIE

et

CONSTRUCTION de la RECHERCHE.

1- Construction de l'objet de recherche.

Représentations et construction du sujet

Quelques éléments d'histoire.

Les représentations ne sont pas absentes de la tradition sociologique. Une approche rétrospective de l'étude des représentations dans cette discipline montre comment cette notion a pu être abordée par ses 'pères fondateurs'. S. Moscovici, dans un texte reconstituant le passé de cette notion (1993), rappelle en effet que G.Simmel proposait une "conception des représentations mise au centre du comportement et des institutions", que Weber faisait de cette notion un "cadre de référence et un vecteur de l'action des individus", "décrivant un savoir commun ayant le pouvoir d'anticiper et de prescrire le comportement des individus", sans oublier E. Durkheim à qui il revient "d'avoir donné à la notion de représentation un statut sociologique" en considérant les représentations collectives comme un objet d'étude *autonome*.

Dans une approche plus structurelle qu'individuelle, ce dernier a en effet abordé la question à travers la définition de *représentations collectives*.

Après E. Durkheim, la notion connaît ce qui constitue pour D. Jodelet

(1993) une éclipse de près d'un demi-siècle avant qu'un groupe de psychosociologues, dont S. Moscovici, se servent des représentations comme d'un nouvel outil pour traiter des questions comme la cognition, la diffusion des savoirs ou la genèse du sens commun. Ces fils renoués avec l'étude des représentations comme objet d'étude central s'inscrivent dans un tournant clef de la psychologie sociale. Elles permettront à ce groupe de chercheurs de rompre avec les thèses trop structurelles des années 50, en conférant au concept de représentation "une coloration différente" qui réintroduit "l'individu" et sa capacité à ré-interpréter. On commencera alors à parler de représentations sociales. L'étude de S. Moscovici sur les représentations de la psychanalyse ou les travaux de C. Herzlich constitueront des étapes importantes dans la re-découverte des représentations.

Plus généralement, c'est un ensemble de courants critiques de paradigmes jusque là dominants et les mutations de la société occidentale qui accompagnent le développement des travaux sur les représentations. Ces recherches s'inscrivent dans le champ plus large du glissement de l'intérêt de théoriciens issus de disciplines différentes vers "tout ce qui concerne les langages, les systèmes de représentations, les signes, les croyances, les idéologies" (J.P Durand-R. Weil, 1997)³⁷. Pour D. Jodelet et G. Ferreol (1991), c'est la psychologie sociale et plus particulièrement S. Moscovici avec ses travaux sur la psychanalyse dans les années 60, qui fera connaître à la notion une évolution conceptuelle importante.

La sociologie, l'histoire (avec par exemple G. Duby)..., se sont, elles aussi, saisies des représentations : elles sont alors pensées par rapport à la société dans son ensemble et non plus seulement par rapport à des actes atomiques. Elles sont aussi pensées dans une dimension dynamique.

Il est important de noter la diversité des perspectives que vont prendre les recherches qui se sont intéressées aux représentations. Elles proposent des problématiques et des axes de développement différents mais dans un tout cohérent, en dessinant "des territoires plus ou moins autonomes par l'accent mis sur des aspects spécifiques des

³⁷ Les ouvrages de P. Ansart (1990) et de J-P Durand/R. Weil (1997), en présentant les principales théories sociologiques qui constituent le champ de la discipline mettent en perspective l'apparition de telles problématiques.

phénomènes représentatifs” (D.Jodelet, 1993) ; l'extension du champ d'étude des représentations s'inscrit dans ce que P. Ansart a appelé plus globalement dans les années 1990 “la sociologie des idéologies, des imaginaires sociaux et des représentations”.

Quelques caractéristiques du fait de représentation.

Situé à l'interface de concepts utilisés en psychologie comme en sociologie (et de ce fait animé par des dynamiques qui relèvent de ces deux tendances), le concept de représentation est une notion très riche qui, avec la diversité des courants de recherche, prête à des angles d'attaque et des optiques variés dans le traitement des phénomènes représentatifs.

Cela dit, d'après D. Jodelet (1993), quelle que soit l'approche choisie, tous les travaux doivent tenir compte des trois caractéristiques fondamentales de la notion : vitalité, transversalité, complexité. Les représentations sont, pour elle, “une forme de savoir pratique reliant un sujet à un objet” sur lesquelles peuvent s'entendre l'ensemble des disciplines. Ainsi, “ la représentation sociale est toujours la représentation de quelque chose (l'objet) et de quelqu'un (le sujet)”. Elle est “avec son objet dans un rapport de symbolisation, elle en tient lieu d'interprétation et elle lui confère des significations”. “Forme de savoir, la représentation se présente comme une modélisation de l'objet directement lisible dans divers supports linguistiques, comportementaux ou matériels.” Et enfin, “qualifier les représentations de pratiques définit l'expérience à partir de laquelle elles sont produites, aux cadres et conditions dans lesquels elles sont gérées, et surtout, au fait qu'elles servent à agir sur le monde et sur autrui”.

Il reste à ajouter, pour finir ce rapide tour d'horizon sur les représentations, que les recherches qui posent les représentations sociales au centre de leur questionnement ne font pas l'unanimité en sociologie.

Des voix s'élèvent notamment pour critiquer des analyses sociologiques trop exclusivement centrées sur les représentations sociales. J-P Durand et R. Weil (1997) soulignent cet excès de réaction : “s'il est incontestable que les décennies précédentes ont

pêché par leur impérialisme structurel, nous vivons aujourd'hui l'excès inverse : les représentations, les mythes ou les pratiques quotidiennes se déplacent dans un espace tout à fait éthéré." et ils proposent la "réhabilitation de la structure sociale, du système, avec ses conflits et ses sociabilités, tout en maintenant l'importance des représentations et des pratiques."

L'article de J. Rancière (1994) qui discute le concept de représentation dans lequel "il y a constitution d'un magma d'images, l'image absorbant à la fois ce qui est de l'ordre des choses et ce qui est de l'ordre des mots" est un autre élément qui permet d'alimenter une réflexion sur l'usage d'un tel concept.

Insertion et construction du sujet .

Que sait-on sur l'insertion juvénile aujourd'hui ?

Les recherches sur la jeunesse et les jeunes se sont multipliées à partir de l'immédiate après-guerre. Si certaines d'entre elles s'intéressent à la question de l'entrée dans la vie active des jeunes, ce sont les années 70 qui introduisent de nouvelles problématiques et de nouvelles interrogations, marquées par l'évolution du contexte économique et social : c'est à ce moment que l'on parle d'insertion.

On assiste en effet à des transformations profondes de l'insertion juvénile, tant au niveau des conditions d'accès au marché du travail qu'au niveau de la structure des emplois offerts. Dans ce contexte, les études scientifiques dans le champ de l'insertion, relayées par les politiques publiques, se sont alors multipliées et ce, dès la fin des années 70.³⁸

Jusque dans les années 80 et les travaux de J. Vincens, la multiplication des travaux empiriques et des approches tendent à entretenir un certain flou quant à la définition de l'insertion. C'est au

³⁸ Voir par exemple sur l'émergence des questions sur l'insertion juvénile : L.Tanguy (s/la direction de) (19), C. Nicole-Drancourt (1996), C. Nicole-Drancourt et L.Roulleau-Berger (1995) ou encore J. Vincens (1997) ou G. Balazs, JP Faguer, F. Laroche (1997).

cours des décennies suivantes que vont être proposés des éléments d'interprétation théorique d'un processus désormais connu (C. Nicole-Drancourt, 1996). Au-delà de ces divergences, on peut entendre par insertion "la période qui suit le système de formation et qui correspond au moment où l'individu va chercher à négocier les savoirs acquis, sanctionnés ou non par un diplôme, au sein de ce système pour trouver un emploi"(in Tanguy, 1986)

Comme cela est souvent souligné, un tour d'horizon des recherches sur l'insertion restitue un champ d'études non unifié. Toutefois, les travaux qui se sont intéressés à ce champ de recherche ont mis en avant quelques points forts qui caractérisent les conditions actuelles d'accès à l'emploi des jeunes.

Citons quelques-uns de ces points qui participent, ensemble, au paysage et à la compréhension de l'insertion juvénile :

- . Les conditions d'accès des jeunes à l'emploi sont marquées par le développement et le maintien du chômage, en dépit de la mise en place des dispositifs d'aide à l'emploi. Le chômage, qui affecte désormais l'ensemble de la population jeunes à tous les niveaux de formation, sévit surtout en période d'insertion, même s'il se décline différemment selon le niveau de diplôme et de formation, le sexe, la dimension spatiale...
- Particulièrement sensible à la conjoncture économique et générale de l'emploi, le chômage dit d'insertion avait fortement baissé de 1985 à 1990, "favorisé par la reprise économique et le moindre flux des sortants mais il a été fortement en hausse après le crash boursier de 1991, mars 1992, 93, 95 et 96"(Bilan formation-emploi, 1996).
- . Le statut de l'emploi occupé renvoie à un emploi de plus en plus fréquemment temporaire, cette situation devant être rapportée à l'ensemble des conditions d'emploi de l'ensemble des salariés.
- . Les conclusions des travaux qui remettaient en question l'établissement d'une relation (causale) entre niveau de formation et accès au marché de l'emploi sont toujours vérifiées (L.Tanguy, 1998). Le lien entre la formation et l'emploi exercé ne va toujours pas de soi et, alors que le niveau de formation des jeunes ne cesse d'augmenter, l'accès à l'emploi ne va toujours pas de soi.
- . C'est en terme d'allongement de la transition entre la sortie de formation initiale-entrée dans la vie active, que se caractérise à présent

l'entrée des jeunes sur le marché du travail. Cette caractéristique s'exprime différemment selon différentes variables mais concerne aujourd'hui la quasi-totalité des jeunes. Dupaquier, Fourcade, Gadrey et alii (Tanguy, 1984) nous rappelaient les variables explicatives de l'insertion : il y a les caractéristiques individuelles qui renvoient au sexe, à l'origine sociale et, d'une manière plus controversée, à l'âge. Il y a également des caractéristiques scolaires qui correspondent au niveau et à la spécialité du diplôme, la possession du diplôme, l'orientation scolaire..., auxquelles des caractéristiques régionales peuvent être jointes. Ceci devant être lu avec les conditions d'accès à l'emploi.

Le passage à la vie professionnelle pour les jeunes s'est de fait profondément transformé en 20 ans, caractérisé par l'allongement de la période de transition entre la période de formation et celle de l'emploi et l'allongement de la période de transition entre la vie dépendante (de la famille d'origine) et celle indépendante (avec la famille de reproduction). (Chantal Nicole-Drancourt, 1996)

. Il est également acquis que l'insertion juvénile ne renvoie pas à un moment mais à un processus complexe et multidimensionnel qui doit être abordé dans le long terme, voire le très long terme. Les trajectoires des jeunes sont notamment hétérogènes, complexes et réversibles (C. Nicole-Drancourt, 1992).

. Il y a mise en évidence de stratégies complexes : les stratégies des jeunes en phase d'insertion sont de plus en plus complexes et se nourrissent de surcroît largement de subjectif et de symbolique.

. Les enjeux identitaires augmentent dans l'engagement professionnel : si, par exemple, l'idée de travailler est acquise pour le jeune, son engagement est vécu en adéquation (et pas en opposition) avec la quête identitaire. Sinon, l'hésitation à s'engager professionnellement l'emportera en dépit de toute occasion "prometteuse" socialement. Autrement dit, l'engagement professionnel dépend plus qu'avant d'enjeux identitaires.

Nous avons repris ces points forts sur l'insertion juvénile pour les intégrer dans notre réflexion.

Choix de la technique d'enquête et traitement des données.

Différentes méthodes d'investigation existent pour mener à bien des recherches en sciences sociales et s'inscrire dans un processus de connaissance. On peut choisir de procéder par observation (participante ou non), par questionnaire, par entretien semi-directif. On peut aussi choisir de combiner ces différentes techniques d'enquête. Mais quel que soit ce choix, il n'est pas arbitraire mais "raisonné" en fonction du type de recherche menée et du type de connaissances attendues.

Nous avons, pour notre part, opté pour une démarche qualitative qui s'appuie sur des entretiens, individuels et collectifs, menés auprès d'une population "jeunes" dont les caractéristiques ont été soigneusement réfléchies en fonction des ambitions de la recherche.

L'entretien se distingue d'autres méthodes que la familiarité avec le monde journalistique, par exemple, a pu imposer dans les esprits.

L'entretien de recherche n'est pas, tout d'abord, un sondage d'opinion. L'entretien de recherche en sociologie se distingue fondamentalement des sondages. Il n'a, en effet, aucun point commun avec une enquête d'opinion ou un "micro-trottoir" qui sondent en quelques trop rapides instants l'opinion d'un individu présenté comme représentatif. Cela ne signifie pas refuser l'importance sociale que peuvent prendre par exemple les sondages politiques³⁹ mais cette importance tient plus à leur impact en tant que fait politique qu'à la révélation d'une

³⁹ De nombreux auteurs ont abordé cette question dans des articles, posant le problème de l'élaboration et de l'interprétation des questions dans les sondages. Ainsi par exemple P. Champagne. L'opinion publique n'existe pas. In *Les temps modernes*, n°318, janv.1973, pp.1292-1309.

A.Thiéblemont dans un autre ordre idée explore la question des sondages portant sur l'armée, montrant la variabilité des réponses obtenues en fonction du types de questions posées. A.Thiéblemont. *Sondages et service national : le faux débat entre service national et armée de métier*. non publié lors de la rédaction du présent rapport.

quelconque réalité.

L'entretien de recherche en sociologie relève au contraire d'une démarche scientifiquement construite qui (comme l'entretien thérapeutique, bien qu'il en soit différent)⁴⁰ cherche à restituer une certaine réalité en neutralisant, autant que faire se peut, l'effet de l'impact de l'entretien sur cette restitution.

L'entretien de recherche se différencie également du questionnaire standard.

Cette discipline relativement jeune qu'est la sociologie offre plusieurs choix de techniques ou démarches d'enquêtes. Différentes méthodes d'investigation existent en effet pour mener à bien des recherches. De ce point de vue, questionnaire ou entretien sont, l'un et l'autre, des techniques d'enquête dans la recherche scientifique qui utilisent "la révélation de données afin d'enregistrer le comportement verbal des sujets" (B.S, Philipps, 1972).

Jusque dans les années 70, la recherche qualitative (à base d'entretiens sur des petits échantillons significatifs) est principalement utilisée comme phase exploratoire à une recherche de type quantitatif (à base de questionnaires sur de grandes populations représentatives). Mais les années qui vont suivre vont toutefois introduire un changement. La méthode qualitative est alors utilisée comme une démarche de recherche en soi et non plus comme une préparation propédeutique à une enquête de type quantitatif. Sa capacité à mettre en évidence les mécanismes de construction des faits sociaux (plus que leurs caractéristiques ou leur importance) ont en effet fini par séduire les pouvoirs publics de plus en plus désireux d'agir en amont des événements (prévention) plutôt qu'en aval (réaction/répression).

De plus, l'apparition de nouveaux sujets d'études (représentations, valeurs, stratégies) ont fait de la recherche qualitative une procédure apte à décrire et comprendre les liens existant entre les systèmes de

⁴⁰ Deux dangers guettent d'ailleurs l'enquêteur : transformer l'entretien de recherche en interrogatoire ou en entretien psychanalytique.

communication, représentations et les moyens d'action vers le social.⁴¹ Aujourd'hui, les chercheurs en sciences sociales cherchent à dépasser l'opposition quantitatif/qualitatif qui avait pu être posée...

L'entretien n'est pas, pour finir, improvisé .

L'entretien renvoie au large domaine des "speech events" et vise "à travers la construction du discours, à la connaissance objectivante d'un problème, fut-il subjectif : c'est une des opérations de l'élaboration d'un savoir socialement communicable" (A. Blanchet, R. Ghiglione, J. Massonat, A. Trognon, 1987). Dès lors, l'entretien ne relève pas d'une banale conversation mais d'un échange construit. L'entretien est élaboré à partir d'un raisonnement construit et la conduite d'entretien est marquée par l'intentionnalité de la recherche.

L'intérêt d'une approche par entretien.

Pour cette recherche, l'approche qualitative nous a paru présenter un certain nombre d'avantages, comparé à un mode de collecte d'informations de type quantitatif. Ces avantages renvoient notamment à la finesse d'informations.

Cette démarche nous a permis, semble-t-il, de mettre en avant des dimensions qu'un questionnaire standardisé aurait eu du mal à saisir. Ainsi, les jeunes que nous avons rencontrés vivent dans un fort paradoxe. En effet, force a été de constater qu'ils savent tout et rien à la fois. Du vide en effet et beaucoup de choses vues, entendues mais peu comprises. Or, il est difficile de mesurer tout cela par questionnaire, dans la mesure où ce type de technique apporte, dans les questions déjà, certaines données pour les réponses à envisager. Les jeunes ne peuvent, dès lors, ni savoir s'ils savaient répondre au départ, ni s'investir dans un travail de réflexion.

L'entretien, au contraire, permet ce type de travail : par la dynamique

⁴¹ Voir les communications de chercheurs italiens en sciences sociales autour du thème "réflexion sur la recherche sociale et ses méthodologies". "*Riflessione sulla ricerca sociale e sue metodologie*", relazioni del seminario di studio organizzato dalla regione Lombardia e dall' IReR (Istituto Regionale de Ricerca della Lombardia), quaderno n° 15, Milano, Regione Lombardia, 1995, 89p.

qu'il introduit, la communication qui s'instaure, il rend possible la "mesure" de ce qui sépare le savoir de l'ignorance et le savoir du comprendre. Il rend possible aussi de circonscrire ce qui a participé de la construction de ces savoirs.

Il s'agit moins, ici, de montrer les avantages d'une méthode sur une autre que de dire que l'une et l'autre ne s'utilisent pas indifféremment et qu'elles répondent à des objectifs de recherche différents.

2- Mise en œuvre du projet.

Le choix des lieux.

Deux sites d'enquête ont été choisis.

Ces sites ont été choisis en commun accord avec des représentants des différentes armées que nous avons préalablement rencontrés afin qu'ils nous fassent part de leurs attentes respectives. Des entretiens enregistrés avec ces personnes et les membres de leur équipe ont été menés à cette occasion.

Nous avons donc choisi deux terrains différents :

- La Région Parisienne, région dynamique qui représente par ailleurs un faible bassin de recrutement pour les Armées. Nous avons retenu dans un premier temps le site de Noisiel dans le "77", près de Marne-la-Vallée.
- un site provincial, une ville moyenne de Saône-et-Loire, lui aussi faible bassin de recrutement pour les Armées mais présentant une diversité dans la structure des emplois par rapport au premier site : Chalon-sur-Saône est une agglomération de tradition ouvrière baignée par un département à dominante rurale (polycultures et vignes). Des poches de pauvreté existent dans certains quartiers périphériques bétonnés, mais le centre ville est proche et les associations de quartiers très dynamiques. Ce site a également été choisi dans la mesure où des

études y ont été réalisées⁴².

Plusieurs entrées institutionnelles ont été nécessaires.

Nous avons conclu au départ deux entrées "institutionnelles" correspondant au type de public que nous souhaitions rencontrer : d'une part des structures scolaires (comme les collèges ou les lycées d'enseignement professionnel ou technique) et d'autre part des Missions Locales.

Ces entrées ne furent pas suffisantes, tant le taux de perdution des jeunes entre le moment où nous prenions rendez-vous et le moment du rendez-vous (qu'ils oubliaient la plupart du temps) était fort⁴³. Nous avons alors choisi d'attendre sur place les jeunes là où ils étaient, à savoir devant les permanences que tenait l'Armée. Alors, il est certain que cette pratique de contact a créé des biais : les jeunes étaient plus sensibles à la question militaire là qu'ailleurs. Ceci dit, les centres que nous avons fréquentés n'étaient pas des centres permanents mais dans la plupart des cas des centres temporaires situés dans des bâtiments civils⁴⁴. Dès lors, beaucoup de jeunes venaient là par simple curiosité sans projet bien établi derrière la tête.

Les difficultés d'accès au terrain, notamment pour rencontrer des jeunes non scolarisés, nous ont conduites à contacter un autre type de structure. Dans le cas de Chalon-sur-Saône, seule 5 % de la population de la Mission Locale contactée avait, par exemple, répondu à notre "appel". Cette désaffection avait déjà été constatée sur le site parisien.

Nous avons alors décidé de procéder tout autrement après avoir rencontré un orienteur de l'Armée de Terre qui tenait une permanence en centre ville, à Chalon (à la "Maison

⁴² voir notamment C. Nicole-Drancourt, 1991.

⁴³ Les contraintes du terrain (règlement intérieur, emplois du temps scolaires, disponibilités des salles...) nous obligeaient à procéder par rendez-vous.

⁴⁴ Ceci est vrai à l'exception du CIRAT de Paris où nous n'avons mené que très peu d'entretiens (4) en toute fin d'enquête.

des Associations"). De nombreux jeunes se rendaient dans cette structure le mercredi après-midi afin de prendre des renseignements auprès de cet orienteur. Quelques conversations informelles avec ces jeunes nous ont montré qu'ils différaient peu des jeunes que nous avons pu rencontrer à la Mission Locale quant à leur demande, leur opinion, leur degré de connaissance de l'armée et leur manière de dire l'armée. Ils venaient simplement "faire un tour" pour demander des renseignements sans être en rien fixés au préalable sur un possible engagement.

Une permanence de la Marine était tenue dans ces mêmes lieux et fonctionnait de façon identique, avec toutefois une fréquence moindre : la permanence de l'Armée de Terre était assurée tous les mercredis, celle de la Marine tous les premiers mercredis du mois. Nous avons également pris contact avec la personne représentant la Marine à Chalon, afin de mener des entretiens avec des jeunes venant "à sa rencontre" (souvent les mêmes que rencontrait l'orienteur de l'Armée de Terre).

L'expérience à Chalon s'étant révélée concluante, nous avons pris contact avec le CIRAT de Paris dans l'optique de reproduire la même démarche.

Nous recherchions en fait l'existence de ce type de structure "chalonnais" à Paris. Les contacts que nous avons eus à Paris nous ont signalé l'existence des CIRAT de la Région Parisienne qui reçoivent un vaste public : du jeune ayant déjà pris sa décision d'engagement au jeune qui "passe" pour obtenir quelques renseignements, pour "voir"...

Dans la mesure où le CIRAT de Paris semblait recevoir plus que les autres ce dernier type de population, nous avons mené les tout derniers entretiens dans cette structure.

Quant aux entretiens, aucun n'a eu lieu au domicile des jeunes interrogés. Nous avons réalisé ces entretiens dans des locaux que, soit

les Missions Locales, soit les collèges et lycées, soit la ville de Chalon ou encore le CIRAT de Paris ont bien voulu mettre à notre disposition. Nous avons donc travaillé dans l'enceinte de ces structures.

Nous avons toutefois fait en sorte que les jeunes "oublient" le poids des lieux. Ainsi, aucun entretien de groupe (et encore moins individuel) n'a eu lieu en présence d'un membre des missions locales, d'un professeur ou d'un militaire. Les salles ou les bureaux étaient les plus anonymes possible et, dans le cas contraire, nous avons changé l'organisation du mobilier des salles.

Tous les entretiens ont pu être ainsi enregistrés in extenso avec l'accord des jeunes informateurs. Ils ont ensuite été retranscrits.

Le rôle des intermédiaires.

Nous nous sommes adressées dans un premier temps à deux Missions Locales. Des réunions de travail ont été organisées afin de présenter l'étude. Dans la mesure où le public des Missions Locales est en majorité (voire exclusivement) non scolarisé, nous avons contacté dans un second temps des membres de l'Education Nationale.

Des autorisations de l'Inspection Académique étant obligatoires pour entrer en contact avec la population scolarisée (parfois mineure au moment de l'enquête), des contacts téléphoniques et écrits ont donc eu lieu. Une rencontre avec la MIJEN (Mission d'Insertion Jeunesse de l'Education Nationale) a également eu lieu sur le site de la région parisienne. Nous avons dû ensuite obtenir l'accord des chefs d'établissement afin de pouvoir être reçues au sein des lycées. Nous avons également rencontré les CPE (Conseillers Principaux d'Education) et quelques professeurs.

L'évolution de l'enquête nous a ensuite conduites à contacter des membres de l'armée.

Ces premiers contacts ont été indispensables dans la mesure où nous avons besoin de constituer un réseau nous permettant de rentrer en contact avec le public "jeunes". Ces étapes étant franchies, nous avons ensuite procédé de trois manières :

- *Du côté des missions locales*, envoi de courrier à tous les jeunes inscrits dans notre groupe d'âge pour des réunions collectives, des

entretiens de groupe et des prises de rendez-vous pour entretiens individuels.

- *Du côté des établissements scolaires*, passages dans les classes concernées par l'étude pour expliquer la recherche et prise de rendez-vous pour les entretiens collectifs. Il y a ensuite eu prise de rendez-vous pour les entretiens individuels.

- *Du côté des permanences de l'Armée*, prises de contact direct avec les jeunes pour vaincre la volatilité de notre public.

Construction de l'échantillon.

Une population de jeunes modestement diplômés

Pourquoi des jeunes ? Le choix d'un tel groupe s'est justifié pour deux raisons principales : d'une part c'est auprès d'un tel public que les Armées entendent développer leur politique de recrutement ; d'autre part, l'abandon du service national à caractère militaire au profit d'une autre formule définitive concerne en tout premier lieu les "jeunes", garçons et filles.

Quels jeunes ? La population "jeunes" est loin d'être une population homogène ainsi qu'une catégorie naturelle (voir annexe 3). Si l'on se réfère au seul critère de l'âge, par exemple, pour définir la jeunesse, le risque est de brouiller les pistes, un même âge pouvant ne pas avoir le même sens dans des univers sociaux différents. La jeunesse ne renvoie pas en effet à une même expérience pour tous. Il en est de même du sexe du jeune.

Nous nous sommes donc intéressées à certains "jeunes", des jeunes civils qui pensent ou non s'engager dans l'armée. Nous avons ainsi rencontré des jeunes gens (filles et garçons) âgés de 16 à 22 ans n'ayant jamais eu (sauf éventuellement dans le cadre privé) de contacts prolongés avec l'institution militaire. Nous avons ensuite construit notre échantillon autour de l'opposition scolarisés/non scolarisés. Dans tous les cas de figure, le niveau de formation initiale est inférieur ou

égal à une première année dans l'enseignement supérieur.⁴⁵ Nous nous sommes adressées plus particulièrement à des jeunes suivant ou ayant suivi un enseignement technique ou professionnel.

Nous avons ouvert notre échantillon aux filles car ces dernières sont également concernées par les restructurations qui touchent les armées. Ainsi, le service national doit leur être ouvert dès 2003, même si les débats ne sont pas encore définitivement clos quant à la forme et la durée définitive de ce dernier. Le recrutement devrait également leur être plus ouvert, même s'il leur reste encore limité en types de postes et nombre.

Au final, nous avons contacté environ 200 jeunes et interviewé une soixantaine d'entre eux pour des entretiens collectifs ou individuels qui ont tous été enregistrés in extenso. Est-ce assez ? De notre point de vue, c'est un peu limité pour bien traiter un aspect complexe de l'enquête qui nous tenait à cœur, à savoir la mise en évidence des vecteurs principaux de construction du savoir sur l'Armée (médias ? famille ? pairs ? etc...). Mais les délais très courts qui nous ont été octroyés expliquent le nombre d'entretiens. En effet, nous avons travaillé dans l'urgence et le terrain n'était pas facilement accessible en raison de l'âge de nos informateurs.

Entretiens collectifs et entretiens individuels.

Nous avons donc eu recours à deux "types" d'entretiens : des entretiens collectifs et individuels.

Les entretiens collectifs réunissaient des petits groupes de 8 personnes maximum afin d'évoquer ensemble l'armée et ses métiers, à l'exception de l'un d'entre eux où nous avons travaillé avec une classe

⁴⁵Il est courant de parler de Niveau IV de formation. Il correspond (selon la nomenclature de la Commission Statistique Nationale de la Formation Professionnelle et de la Promotion Sociale : CSNFPPS) à des sorties de classe terminale du second cycle long (lycées) et à des abandons des scolarisations post-baccalauréat avant d'atteindre le niveau III. In M. Mansuy,(1996).

entière de garçons. Ces entretiens permettaient des échanges parfois assez vifs entre les jeunes présents et sur des thèmes parfois inattendus pour eux. Deux personnes de l'équipe étaient présentes en même temps pour conduire ces entretiens.

Ces entretiens avaient pour objectif de profiter de la dynamique de groupe afin que les jeunes aillent au bout de leurs idées, parfois, au bout de leurs contradictions, souvent. Les débats (parfois contradictoires) ont permis aussi de sentir où se jouaient les clivages d'opinions et sur quoi l'unanimité avait tendance à s'imposer. Cette méthode a ainsi permis de combler en partie le fait qu'au bout d'une trentaine d'entretiens individuels, l'échantillon ne "saturait" pas⁴⁶

Nous avons cherché, lorsque cela était possible, à réaliser les entretiens individuels auprès de jeunes qui avaient participé aux entretiens de groupe. Après avoir fait émerger quelques images fortes en entretien de groupe, nous cherchions à introduire une dimension "parcours" (parcours scolaire, professionnel, familial du jeune.)

Ces entretiens avaient pour objectif de mettre en relation des représentations avec des familles de parcours. Ils répondaient aux mêmes contraintes méthodologiques que les entretiens collectifs : libre discussion en apparence mais fermement orientés vers la mise en parole du non dit, avec pour appui un guide d'entretien préalablement rédigé.

L'élaboration du guide pour les entretiens de groupe et individuels repose sur une même logique, mais les entretiens collectifs évacuent toutefois la dimension longitudinale du parcours des individus.

⁴⁶ un échantillon sature quand (quelle que soit la taille de l'échantillon) la récurrence de cas typiques est fortement ressentie dès le stade du recueil des données

La rédaction du guide d'entretiens.

L'élaboration du guide précède le moment où le chercheur se rend sur le terrain. Cet instrument se présente comme un arbre thématique qui comprend des arborescences : il s'agit en effet de grandes sections thématiques qui comprennent chacune des thèmes secondaires qui, à leur tour, entraînent d'autres sous-thèmes. Ces différentes sections sont développées en fonction des hypothèses de travail qui structurent la recherche.

En fonction des hypothèses, les questions et les relances éventuelles sont élaborées : des questions sur le parcours scolaire et professionnel, ainsi que sur les motivations et les attentes professionnelles; sur la sphère familiale qui renvoie en partie à la transmission des valeurs, sur la mémoire familiale; sur la dimension "médias", aussi, sur les groupes de pairs, le rapport à soi... sans oublier de regarder comment est perçue l'institution militaire, les hommes et les femmes qui la composent, et la vie qu'ils mènent, sur les rôles qu'ils pensent être les leurs etc... ont été posées.

Analyse des données.

Les entretiens ont tous été enregistrés, sous couvert, bien entendu, de confidentialité et d'anonymat. Ils ont ensuite tous été retranscrits afin de procéder à leur analyse sur un support écrit.

Nous avons alors procédé à une analyse thématique, tout en retraçant des parcours. Nous avons ensuite procédé à une analyse transversale des entretiens.

ANNEXE 2

QU'EST CE QUE LA JEUNESSE ?

La mise en perspective de l'idée de "jeunes" et "jeunesse" permet de remettre en cause la représentation de la jeunesse comme une catégorie naturelle et homogène.

L'apparition des jeunes sur la scène sociale peut en effet se dater et c'est en terme de jeunesse qu'il convient de parler. Cette hétérogénéité de la jeunesse que nous évoquerons se retrouve dans la population de notre échantillon.

Il nous a donc semblé important de souligner ces deux dimensions qui sont fort précieuses dans le cadre d'une réflexion engagée autour du thème : "comment parler aux jeunes ?"

I- Apparition sur la scène sociale de la jeunesse et des jeunes : une approche de la jeunesse.

Dire la jeunesse et l'étudier pose plusieurs problèmes et amène de nombreuses questions.

Qu'est-ce que la jeunesse ? Existe-t-elle, tout d'abord ? Si oui, qu'est-elle et quelles réalités recouvre-t-elle ? Quand commence-t-elle et quand finit-elle ? S'agit-il d'un temps identique pour tous ? Jeunesse ou jeunesse ?

Les mêmes questions et les mêmes difficultés apparaissent pour évoquer les "jeunes".

Il convient, tout d'abord, de noter que la "jeunesse" et les "jeunes" ne relèvent en rien d'une catégorie naturelle qui aurait existé en tous lieux et de tous temps.

C'est, au contraire, une construction sociale historiquement datée, aux

contours qui changent progressivement au cours du temps, les conditions de définition évoluant selon la société elle-même.

Si ce n'est qu'au XVIII^e siècle mais surtout au XIX^e siècle que naît et se développe la perception de la jeunesse, celle-ci n'est pas inexistante dans la société médiévale d'occident même si elle est, à vrai dire, exceptionnelle, circonscrite à des lieux et des états précis (Crubellier, 1979, R. Muchembled, 1991)

Les associations masculines de jeunesse locale -la référence à l'espace est alors importante- ont, dans l'espace rural un rôle fondamental à jouer dans le cycle des festivités et dans la culture rurale du XV^e et XVI^e siècle.

C'est notamment à elles qu'échoit une fonction d'intercession auprès des forces qui régissent le monde surnaturel, à l'identique du groupe des défunts. C'est aussi aux organisations de classe d'âge que revient en quelque sorte le maintien de l'ordre qu'elles sont d'ailleurs autorisées à perturber au moment des fêtes. Le thème des fêtes renvoie d'ailleurs à la spécificité masculine de cet état de jeunesse et aux rapports hommes/femmes qui animent cette société.

C'est en fait à travers ces organisations de classe d'âge que la jeunesse se perçoit au Moyen âge, ces organisations très structurées s'inscrivant, selon R. Muchembled, à l'identique de réseaux de vraie parentèle.

C'est avec le mariage que prend fin cet état mais si ce rite de passage marque la fin de l'appartenance aux groupements de jeunesse, il reste à ajouter que les mariages dans l'ancien régime sont assez tardifs⁴⁷ et que des hommes mariés peuvent continuer à appartenir à ces groupements comme cela arrive dans le monde urbain, rendant complexe une tentative de définition de la jeunesse.

Si donc la "jeunesse" n'est pas complètement absente des sociétés traditionnelles occidentales, comme nous l'avons rapidement évoqué, elle n'a toutefois pas l'existence sociale que lui a conférée le monde moderne. Elle tend de plus à revêtir des visages différents selon la

⁴⁷ il existe des mariages précoces mais ils concernent essentiellement des jeunes filles issues de la bourgeoisie ou de l'aristocratie.

référence à l'urbain ou au rural.

C'est au XVIIIe siècle que naît et se construit la "jeunesse" en tant qu'étape de la vie socialement reconnue et valorisée (O. Galland, 1996).

La jeunesse est alors entendue comme une phase individualisée de la vie et commence à prendre une valeur nouvelle dans la société sous l'action conjuguée de plusieurs influences : prégnance de l'idéologie bourgeoise et, parallèlement, le développement de la scolarisation, contrôle de la fécondité, généralisation de l'éducation familiale... sont présentés comme autant de phénomènes qui ont, peu à peu, permis à la jeunesse de se constituer

Ainsi, la reconnaissance de cette nouvelle phase de la vie, qui correspond aussi à la promotion de l'enfance chez une bourgeoisie aisée qui va peu à peu modifier son attitude face à sa descendance, va de pair avec un mouvement de reconnaissance de l'individu et de l'éducation. Ce mouvement est amorcé avec le "Siècle des Lumières" et les idées révolutionnaires auraient constitué un ferment idéologique propice à l'adoption de ces nouvelles idées (O.Galland, 1987)

L'école, au centre de conflits de pouvoir au XIXe siècle, qui s'engage, tout au long de ce siècle, dans un mouvement de laïcisation et d'étatisation, va aider à constituer et affirmer la jeunesse.

Un tel mouvement d'ensemble ne doit toutefois pas occulter que la notion de jeunesse n'est pas applicable à toutes les franges de la société.

Aux XVIIIe et XIXe siècles, déjà, il semble difficile de pouvoir faire état de l'émergence d'une jeunesse, tant les conditions de vie sont différentes, ainsi que les principes éducatifs qui régissent les jeunes âges de la vie. Aucune comparaison n'est possible entre une jeunesse rurale qui continue d'assumer son rôle de gardienne de l'ordre moral et naturel de la communauté -d'une façon certes différente selon les régions- et une jeunesse bourgeoise qui se déroule pour un garçon, au début, entre les murs d'une institution scolaire. C'est d'ailleurs en référence à cette dernière que s'applique le terme de jeunesse.

Il semble, de plus, difficile de parler, alors, d'une jeunesse ouvrière.

La loi de 1841, votée par la Chambre des Députés, détermine les maxima d'heures ouvrées à l'usine en fonction des âges. Si elle établit

des catégories d'âge et peut être considérée, selon M. Crubellier, comme une première esquisse d'une définition des individus par l'âge, elle semble absolument nier l'existence d'un temps de passage entre l'enfance et l'âge adulte pour ceux qui travaillent en usine.

L'enfance est divisée en plusieurs "temps" et c'est à 16 ans, à sa sortie de l'enfance, qu'un jeune ouvrier devient adulte. Cette définition passe alors par une définition du temps de travail.

Si la jeunesse est, de plus, perçue comme un temps d'inaffection entre la famille d'origine et le mariage elle n'a alors pas de place dans un mode d'insertion ouvrier qui reste étroitement géré par le milieu familial et ordonné très tôt par le travail, en ces débuts de l'industrialisation et de l'urbanisation en France.

Il semble, en fait, qu'il y ait eu passage, tout au long du XIXe siècle et au début du XXe siècle, pour ces "jeunes" issus du monde ouvrier, de l'inexistence à la dangerosité, le discours sur cette frange de la population intégrant alors le discours général sur les classes dangereuses.

C'est donc en tant que construction historique, à l'identique de l'enfance, qu'il faut percevoir la jeunesse, sa construction passant alors par des étapes différentes et l'intervention de différents acteurs au nombre desquels il faudra compter, par la suite, les adultes en général, l'Etat, les partis politiques, l'Eglise.

Ce moment de la vie est aussi un âge sans âge.

L'analyse d'une certaine production littéraire montre par exemple l'existence d'une tendance : l'absence d'âge des protagonistes mis en scène.

A titre d'exemple, nous pouvons citer un texte d'E. Sullerot (1986) qui procède à une analyse de la littérature du Moyen-Age au XIXème siècle et des lectures populaires et feuilletons proposés jusque dans les années 30. Si le contenu de cet échantillon littéraire n'est pas précisé, elle souligne cette tendance.

La jeunesse est, en fait, jusqu'à la période succinctement explorée, un temps entre deux temps, sans limites prédéfinies. Un âge sans âge.

Il ne semble pas exister d'âge bien défini et prédéfini de la jeunesse. Ou, plus précisément, si les auteurs qui traitent de la question de la jeunesse s'accordent pour dire quand commence l'état de "jeunesse",

quand il existe, -à la sortie de la seconde enfance, c'est-à-dire vers l'âge de 12/13 ans, même si certains, plus rares, comme Van Gennepe vont jusqu'à l'âge de 15/16 ans-, il y a désaccord pour définir la fin de la jeunesse.

Qu'en est-il au XXe siècle ?

Les années 1950. 1954 plus précisément.

Cette date est présentée par Andrea Colombo (1994) comme le moment de la création par Hollywood, les médias plus généralement, les adultes et les jeunes eux-mêmes par la suite, du mythe juvénile.

Les années 40, déjà, avaient amorcé ce mouvement, mais c'est avec les années 50 qu'est produite dans les films une image de la jeunesse entièrement nouvelle.

Cette dernière, créée en ces tous premiers temps des années 50 par des producteurs hollywoodiens qui ne sont "déjà" plus très "jeunes", s'inspire d'éléments divers de la réalité sociale qui sont revisités afin de créer une image forte.

C'est alors une représentation peu fidèle à la réalité qui est produite par des "non-jeunes".

Il semble que ce soit dans un deuxième temps que les "jeunes" eux-mêmes créent une image du "jeune", à travers la musique notamment.

Mais, quel que soit ce moment précis, on assiste peu à peu, dans cette seconde moitié du XXe siècle, à ce qui pourrait être défini comme la "juvénilisation" de la société, en reprenant un terme utilisé par A. Castellani (1994).

La jeunesse n'apparaît plus seulement comme un moment de la vie.

Elle devient peu à peu valeur, porteuse et vecteur de modernité, les jeunes sont investis d'une mission : présentés comme protagonistes de l'innovation sociale et économique, les jeunes sont vecteurs de changement dans une société qui connaît des mutations rapides. Ils sont également investis d'une nouvelle fonction par une société adulte qui avait tout d'abord critiqué et craint cette émergence de la "jeunesse" qui n'avait jamais été aussi présente.

Cette vision de la jeunesse, synonyme de modernité, cette jeunesse symbolique qui n'a que peu de prise avec la réalité, apparaissait déjà dans les romans de formation du XVIII^e siècle et du XIX^e siècle, où elle était définie idéellement, ou du moins en référence à des caractères représentatifs dûment pré-sélectionnés.

Nous reprenons ici un extrait de texte cité dans "Ragazzi senza tempo" (1984) que nous avons pris la liberté de traduire. Il illustre cette idée de jeunesse "symbolique" qui émerge des romans de formation. Il semble possible de tirer quelques parallèles entre ces deux époques qui connaissent des mutations conséquentes.

“(…) et pourtant le roman de formation extrait de la jeunesse "réelle" cette jeunesse "symbolique" qui se résume, a-t-on dit par la mobilité et l'intériorité. Pourquoi une telle sélection ?

Parce que je crois qu'il y a en jeu, entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, quelque chose de bien plus important que la réorganisation de la jeunesse. Presque sans s'en aviser, dans le rêve et le sang de la "double révolution", l'Europe tombe dans la modernité. Et si la jeunesse acquiert sa centralité symbolique et si le genre du roman de formation naît, c'est que l'on doit -avant et plus que tout donner un sens à la jeunesse- donner un sens à la modernité.(…)”

L'image de la jeunesse qui est alors donnée par les "autres", ceux qui ne sont pas "jeunes" est alors celle de l'innovation.

Il convient aussi "d'être jeune", de "faire jeune", de "rester jeune" physiquement ou dans sa tête.

La jeunesse devient peu à peu un moment par excellence, envahit la scène sociale et c'est dans ce sens, semble-t-il, que commence à se distinguer une jeunesse symbolique d'une jeunesse réelle.

Cette image qui apparaît avec les années 50 se distingue de ceux qui composent la jeunesse "réelle" et la question est alors de savoir s'il faut parler, pour évoquer ces jeunes, de jeunesse ou de jeunesses, se référant, dans le premier cas, à la constitution d'une identité culturelle jeune, dans le second, à un maintien des clivages sociaux de la jeunesse.

2- Quelles représentations pour quels jeunes ?

Pour O. Galland (1996), c'est durant la période de l'entre deux guerres que se construit ce qu'il appelle "la première représentation moderne de la société".

Intéressons-nous à la jeunesse populaire qui s'étend entre la fin de la scolarité (qui est précoce) et la période qui précède (pour les garçons) le service militaire à la suite duquel on quitte ses parents pour se marier.

Avec l'Après-guerre et la Reconstruction, deux images de cette jeunesse semblent se distinguer : une minorité cliente des bandes et une majorité s'insérant dans une société de plein emploi, mais l'on pourrait aussi se demander s'il ne s'agit pas, en fait, des mêmes jeunes à des moments de vie différents.

Car ce statut de "jeune", -si celui-ci est encore sous la dépendance des parents- confère à ce dernier le droit de s'amuser avant d'intégrer, avec le temps, le monde et les valeurs des adultes.

Les Apaches ou les blousons noirs caractériser cette visibilité extrême sur la scène sociale de ces jeunes appartenant (à des époques différentes) à la communauté urbaine ouvrière.

Ce qui semble alors distinguer ces jeunes qui "adhéraient" ensuite au monde des adultes, de ceux d'aujourd'hui, ce n'est pas tant ce que l'on pourrait nommer la marginalité que la longueur dans le temps de ce phénomène.

A ces perceptions négatives concernant l'ensemble de la jeunesse populaire, s'ajoutent les représentations propres aux jeunes issus de l'immigration, notamment d'Afrique du Nord.

Avant les mouvements "beurs", les Marches de 1983 et 1985, ces jeunes "beurs" dont le terme est à forte connotation parisienne, sont intégrés à la communauté des travailleurs immigrés. Ce n'est qu'ensuite qu'ils deviennent, par ces manifestations, visibles socialement.

On parle, ensuite, de "beurs" et de "beurettes", avec l'idée sous-jacente d'une prise en compte des problèmes de banlieue, des grandes agglomérations urbaines. L'image, peu à peu, se transforme négativement et ces jeunes qui étaient considérés, en opposition aux

parents, comme intégrés, deviennent, peu à peu, non intégrés, voire désintégrés.

Il y a en quelque sorte un nouveau problème "jeunes".

Il semble donc, si l'on s'attache aux représentations qui accompagnent la jeunesse au cours du temps (sans pour autant s'inscrire dans un schéma évolutif linéaire et absolu), que ce soit dans ce contexte de jeunesse sans fin, que l'image, la visibilité sociale de la jeunesse comme groupe homogène se défassent petit à petit. Ce qui ne signifie pas la disparition d'une telle image.

Si l'on peut considérer que les années 50 ont vu l'image de la jeunesse comme un groupe homogène, en France, mais aussi dans d'autres pays en dépit de spécificités nationales, la fin des années 70 marque la dislocation amorcée au cours des années 60 d'une telle image.

Il apparaît alors une première dichotomie : l'idée de jeunesse est valorisée comme mode de vie, elle devient modèle pour différentes classes d'âge, les plus élevées, alors que la "jeunesse réelle", les jeunes, voient se développer un discours plus critique à leur égard.

Quelques réflexions autour de l'usage d'une catégorie.

Mais il ne suffit pas de percevoir le mouvement de constitution de la jeunesse pour cerner l'ensemble des questions que peut faire naître une réflexion sur un tel thème.

Parler de la jeunesse, c'est évoquer un moment de vie.

Quels sont, alors, les repères dont il est possible de disposer pour isoler et circonscrire dans le temps cet état ?

La définition statistique de la catégorie "jeunes" retient les 15-24 ans, parfois élargie aux 16-24 ans. C'est à cette borne que se réfèrent les études qui s'appuient sur la production et l'exploitation de sources statistiques, ceci afin de permettre des approches comparatives.

De nombreux ouvrages ont été publiés et des voix se sont élevées et s'élèvent encore pour dénoncer l'âge biologique comme un référent en soi objectif qui donnerait non seulement un âge à la jeunesse, mais aussi un âge qui serait pertinent pour tous.

L. Thévenot, dans un article paru en 1979, s'interroge sur la validité d'un traitement statistique de la jeunesse par l'âge.

Il montre ainsi que si l'âge peut, a priori, apparaître comme un critère suffisamment neutre, permettant un traitement mathématique, il ne présente pas moins certaines limites, au nombre desquelles l'occultation des rapports sociaux, de classe, de sexe...

C'est ainsi qu'il montre, comme P. Bourdieu, qu'un même âge n'a pas le même sens, dans des univers sociaux différents.

L'article de P. Bourdieu "La jeunesse n'est qu'un mot", paru voici près de vingt ans, insiste sur l'insuffisance et le manque de pertinence que constituerait une approche de la jeunesse en terme d'âge biologique et précise comment il importe de prendre conscience du fait que l'âge "est une donnée biologique socialement manipulée et manipulable".

Age social et âge biologique ne se recouvrent pas nécessairement.

A. Langevin (1996) se situe dans une même approche critique, lorsqu'elle propose "d'insister sur la nécessité de remettre en question les façons de penser et de représenter les âges contemporains". Ainsi, se référer au seul âge conduirait à une approche trop statique et introduirait un décompte trop linéaire.

De même, "isoler mécaniquement les âges de leur contexte tend à nier les pressions sociales qui font qu'un âge au féminin n'est pas réducteur à son semblable au masculin".

L'âge, comme la jeunesse, est une construction sociale et le critère d'âge arbitraire et prédéfini gommerait toute une série de différenciations qui marquent et divisent, en quelque sorte, la jeunesse.

Cette catégorie "jeunes" peut également ne pas avoir la même existence institutionnelle selon le pays.

C'est ce que souligne J. Freyssinet (1996) lorsqu'il évoque les études qui, s'intéressant à l'emploi des jeunes, ont tenté de contourner le biais d'une définition de la catégorie "jeunes" au vu de frontières conventionnelles : "Ainsi, en France, l'analyse de l'emploi des jeunes s'est centrée sur la catégorie 16-25 ans, alors qu'au Royaume-Uni, elle porte, pour l'essentiel, sur les 16-18 ans [tandis qu']en Italie, le dispositif principal, le contrat de formation-emploi s'applique aux jeunes âges de moins de 32 ans".

De telles approches permettent donc de réfléchir à cette question de la

seule délimitation de la jeunesse par l'âge, alors que se multiplient les mesures en faveur des jeunes, qui posent une limite clairement définie, à la fin de la jeunesse et au début d'un âge adulte pré-défini, dans un schéma linéaire applicable à tous.

Il y a ainsi constitution d'un âge légal d'entrée dans la vie adulte.

Quant aux jeunes, au sens statistique, la définition retient : " est jeune tout individu âgé au moins de 16 ans et au plus de 24 ans".

On peut alors se demander si les statistiques n'ont pas tendu à créer des limites à la jeunesse, reprises comme une évidence par le sens commun.

Parallèlement, ces réflexions permettent d'aborder et d'interroger le thème de l'homogénéité de la jeunesse, ainsi que le concept de génération (Donfut, Terrail)

FIN DU RAPPORT

BIBLIOGRAPHIE

- ANSART, P. *Les sociologies contemporaines*. Paris : Seuil, Point, 1990.
- APPERT, M, GROZELIER, A-M, BARON, C, alii. *Diversification de l'emploi féminin. Insertion professionnelle des femmes formées dans des métiers traditionnellement masculins*. Paris : La documentation Française, Dossiers du CEE n°8, 1983.
- BARON C, BUREAU, M-C et alii. *Les intermédiaires de l'insertion*. Paris: La Documentation Française, Dossiers du CEE, n°1, 1994.
- BATTISTELLI, F (a cura di). *Donne e forze armate*. Milano : Franco Angeli, Collana di sociologia militare. 1997.
- BAUDELLOT, C (s/direction de). Les élèves de L.E.P, anatomie d'une différence. In *Revue française des affaires sociales*.
- BECKER, H.S. *Outsiders, études de la sociologie de la déviance*. Paris : Métailié, 1985.
- BESSIN, M. Cours de vie et flexibilité temporelle. La crise des seuils d'âge : service militaire, majorité juridique. Thèse publiée sous la direction de P.Lantz. Paris : presses de l'IRESO-CNRS, 1993.
- BLANCHET, A, GHIGLIONE, R, MASSONAT, alii. *Les techniques d'enquêtes en sciences sociales, observer, interviewer, questionner*. Paris : Dunod, 1987.
- BOURDIEU, P. L'identité et la représentation, éléments pour une réflexion critique sur l'idée de région. *Actes de la recherche en sciences sociales*, novembre 1980, n° 35.
- BOURDIEU, P, P, Champagne. Les exclus de l'intérieur. *Actes de la recherche en sciences sociales*, mars 1992, n°91-92.
- BUFFOTOT, P. *La réforme du service national*. Paris : La Documentation Française, Problèmes économiques et sociaux, dossiers d'actualité mondiale, n°769, juin 1996.
- CHAMPAGNE, P. L'opinion publique n'existe pas. *Les temps modernes*, janv.1973, n°318, p.1292-1309.
- CASTELLANI, A. Ritratto di giovane inquieto. Immagini e stereotipi della condizione giovanile in Italia. In *Ragazzi senza tempo*. Colletivo di Genova, 1994.
- COLOMBO, .A. Pazza idea. Ascesa e declino dei conflitti generazionali. In *Ragazzi senza tempo*. Colletivo di Genova, 1994.

- DEVREUX, A-M. *Les appelés volontaires du service long. Trajectoires, représentations et pratiques. Premier rapport de recherche.s.1*, Centre de sociologie de la défense, 1991.
- DONIOL-SHAW, G, LEROLLE, A. L'évolution du rapport genre-qualification. *Cahiers du GEDISST, IRESCO-CNRS*, 1993.
- DUBET, F. *La galère, jeunes en survie*. Paris : Fayard, 1987.
- DUBET, F, LAPAYRONNIE, D. *Les quartiers d'exil*. Paris : Seuil, à l'épreuve des faits, 1992.
- DURAND, J-P, WEIL, R. *Sociologie contemporaine*. Paris : Vigot, 1997 (2e ed.).
- FERREOL, G (s/ la dir). *Dictionnaire de sociologie*. Paris : A. Colin, Cursus, 1991.
- FOUCAULT, M. *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris : Gallimard, 1995 (1^e ed. 1975)
- FREYSSINET, J. Les jeunes face à l'emploi : l'apport de l'économie du travail. In *Les jeunes et l'emploi. Recherches pluridisciplinaires*. Paris : La Documentation Française, 1996.
- GALAMBAUD, B. *Les jeunes travailleurs aujourd'hui*. Toulouse : Privat, 1977.
- GALLAND, O. *Les jeunes*. Paris : La Découverte, 1987.
- GALLAND, O. Représentations du devenir et reproduction sociale : le cas des lycéens d'Elbeuf. *Sociologie du travail*, n°3, 1988.
- GALLAND, O. Les Jeunes et l'exclusion. In *L'exclusion, l'état des savoirs*. (Sous la direction de S. Paugam), Paris : La Découverte, 1996, p. 183-193.
- GOFFMAN, E. *Asiles, étude sur la condition sociale des malades mentaux*. Paris : Editions de Minuit, 1979.
- HAENEL, Hubert, PICHON R. *L'armée de Terre*. Paris : PUF, Que Sais-Je ?, 1987, 127 p.
- HAENEL, Hubert, PICHON R. *L'armée de l'air*. Paris : PUF, Que Sais-Je ?, 1987.
- HERLIZCH, C. *Santé et maladie, analyse d'une représentation sociale*. Paris, Editions de Minuit, 1969.
- HERPIN, N, MANSUY, M. Le rôle du service national dans l'insertion des jeunes. *Economie et Statistiques*, 1995, n°283-284.
- HIRATA, H, SENOTIER, D. *Femmes et partage du travail*. Paris :

- syros, alternatives sociologiques, 1996.
- JODELET, D. *Les représentations sociales*. Paris : PUF, Sociologie d'aujourd'hui, 1993.
- JONAS, I. *Jeunesses plurielles, singulière société : recherches et analyses biographiques*. Paris : ANDDML, DIJ, Ministère du travail, 1995.
- KANDEL, I, MATHEY-PIERRE, C, VRAIN, P. *Représentation et vécu du devenir professionnel*. Paris : PUF, Cahiers du Centre d'études de l'emploi n°21, 1980.
- KERGOAT, D. *Les femmes et le temps partiel*. Paris : La documentation française, document travail, emploi, ministère du travail, de l'emploi et de la formation professionnelle, service des études et de la statistique, 1984.
- KERGOAT, D. Les absentes de l'histoire. *Revue Autrement*, série mutations, 1992, n°126.
- LANGÉVIN, A. Ages, genres et marché du travail. In *Femmes et partage du travail*, sous la direction de H. HIRATA et D. SENOTIER. Paris : Syros, Alternatives sociologiques, 1996.
- MANSUY, M. Les jeunes et l'accès à l'emploi. In *Comment parler aujourd'hui des métiers aux jeunes ? Actes de l'université d'été de l'ONISEP. Saint Afrique 26-30 août 1996*. S.1 : ONISEP, 1997.
- MAUGER, G. La catégorie jeunesse. Essai d'inventaire, de classement et de critique de quelques usages courants ou savants. In PERROT; M. *Les jeunes et les autres*. Vol. I
- MATHEY-PIERRE, C, KANDEL, I, VRAIN, P. *Représentation et vécu du devenir*. Paris : PUF, Cahiers du CEE, 1980.
- MENDRAS, H, VERRET, M. *Les champs de la sociologie française*. Paris : A.Colin, 1988.
- MOSCOVICI, S. Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire. In *Les représentations sociales*. Jodelet, D (s/direction de), coll. Sociologie d'aujourd'hui, PUF, Paris, 1993.
- MOSSE, G. *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*. Paris : Abbevillepress, Tempo. 1997.
- NICOLE-DRANCOURT, C. *Le labyrinthe de l'insertion*. Paris : La Documentation Française, 1991.
- NICOLE-DRANCOURT, C. L'idée de précarité revisitée. *Travail et emploi*, 1992, n° 52.

- NICOLE-DRANCOURT, C. Les jeunes et l'emploi : histoire d'un sujet et statut du sujet. In *Les jeunes et l'emploi*. Ouvrage collectif, Paris : La Documentation Française, Cahier Travail et Emploi , 1996.
- NICOLE-DRANCOURT, C. Les comportements des jeunes dans la transition professionnelle. In *Comment parler aujourd'hui des métiers aux jeunes ? Actes de l'université d'été de l'ONISEP. Saint Afrique 26-30 août 1996*. S.1 : ONISEP, 1997.
- NICOLE-DRANCOURT, C, ROULLEAU-BERGER, L. *L'insertion des jeunes en France*. Paris : PUF, QSJ, 1995.
- OBERTI, M. La relégation urbaine, espaces européens. In *L'exclusion, l'état des savoirs*. (s/direction de S.Paugam), Paris : La Découverte, textes à l'appui, 1996.
- PERROT, M. Dans la France de la Belle Epoque, les Apaches, première bande de jeunes. In *Les marginaux et les exclus dans l'histoire*. Paris :10-18, cahier de jussieu n°5, 1979.
- PHILIPPS, B-S. *Metodologia della Ricerca Sociologica*. Bologna : il Mulino, 1972, ed. Originale, Social Research, Strategy and Tactics, New-York.
- PINTO, L. Le travail d'inculcation militaire. *Revue Française de Sociologie*,
- RANCIERE, J. Sur le devenir-sujet politique 'des' femmes. *Cahiers du GEDISST n°11*. IRESKO-CNRS, 1994.
- RIEUCAU, G. *Emigrants et salariés. Deux catégories nouvelles en Italie et en Espagne. 1861-1975*. Paris : La Documentation Française, Dossier CEE n°12, 1997.
- ROULLEAU-BERGER, L. *Les mondes de la petite production urbaine*. Lest-Cnrs, 1997.
- RUFFINO, A, TRICOT, A. Représentation des métiers et projet personnel d'orientation. *Cahiers pédagogiques*, 1993, n°312.
- RUFFINO, A. *Les représentations du monde social et professionnel chez les enfants d'âge scolaire. Contribution à une pédagogie de l'information en orientation*. Thèse de 3e cycle, Université de Lyon II, 1984.
- SAGLIO, J, DUFOLON, S, Trompette, P. *Les marins du Georges Leygues*. s.l. s.d. Rapport de recherches pour le C2SD.
- REYNAUD, E. *Les femmes, la violence et l'armée*. Paris : Fondation pour les Etudes de Défense Nationale, 1988.
- TANGUY, L. Du système éducatif à l'emploi. La formation, un bien

universel ? *Les cahiers français*; 1998, n°285.

TANGUY, L. (s/d) *L'introuvable relation formation-emploi. Un état des recherches en France*. Paris : La Documentation Française, 1986.

TERRAIL, J-P. *Dynamique des générations. Activité individuelle et changement social, 1968-1993*. Paris : L'Harmattan, logiques sociales, 1995.

THEVENOT, L. Une jeunesse difficile, les fonctions sociales du flou et le la rigueur dans les classements. In *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1979, n°27-28.

TREANTON, JR. Genèse de la nation, naissance du citoyen.. *Revue Française de Sociologie*, juil/sept 1995.

(de) VECCHI, G. Des représentations, oui : mais pour en faire quoi ?. *Cahiers pédagogiques*, 1993, n°312.

VIEILLECAZES, F. *Analyse socio-démographique de l'engagement militaire dans l'armée de terre*. Premier rapport partiel : le fichier du bureau commun des engagés. Paris : Centre de sociologie de la Défense Nationale, Fondation nationale des sciences politiques, 1977.

VINCENS, J. L'insertion professionnelle des jeunes. Délimiter un champ de recherche. *Formation et emploi*, oct-déc.1997, n°

VINCENS, J. L'insertion professionnelle des jeunes. Quelques réflexions théoriques. *Formation et Emploi*, 1998, n°61.

ZAUBERMAN, R. Le gendarme comme juge : la répression des infractions routières. *Sociologie du travail*., Paris : Dunod, XL 1/1998.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	7
CHAPITRE 1 : UNE JEUNESSE MOINS EN DIFFICULTE QUE DIFFICILE.....	13
1- DES JEUNES A LA CROISEE DES CHEMINS : DES JEUNES SCOLARISES ET NON ET NON SCOLARISES.....	13
2-DES JEUNES D'ORIGINES DIFFRENTES.....	20
3- DES JEUNES FACE A LA GALERE ?.....	22
4- JEUNESSES DE BANLIEUES CONTRE JEUNESSE DE CENTRE VILLE ?23	
CHAPITRE 2 : LES REPRESENTATIONS DU MONDE MILITAIRE.....	29
1- L'ARMEE : UN UNIVERS CLOS.....	29
2- L 'ARMEE N'EST PAS UNE ENTREPRISE ?.....	37
3- L'ARMEE : UN MONDE ETRANGE.....	43
CHAPITRE 3 : LES REPRESENTATIONS DE L'ENGAGEMENT.....	55
1- LES PROBLEMATIQUES DE L'ENGAGEMENT.....	55.
2- UN ENGAGEMENT TOTAL	67
3- S'ENGAGER OU ET POUR QUOI FAIRE ?.....	81
CHAPITRE 4 : DES VECTEURS D'INFORMATION ET REPRESENTATIONS DE L'ARMEE HEZ LES JEUNES. DES PROCESSUS D'INFLUENCE ?.....	93
1- DES JEUNES EN DEMANDE D'INFORMATION ?.....	94
2- L'ARMEE ET LES MEDIAS.....	97
3- L'ARMEE, LA FAMILLE ET LES GROUPES DE PAIRS.....	105
CONCLUSION.....	109
ANNEXE 1 : METHODOLOGIE ET CONSTRUCTION DE LA RECHERCHE.....	131
ANNEXE 2 : QU'EST-CE QUE LA JEUNESSE ?.....	148

BIBLIOGRAPHIE.....158